



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

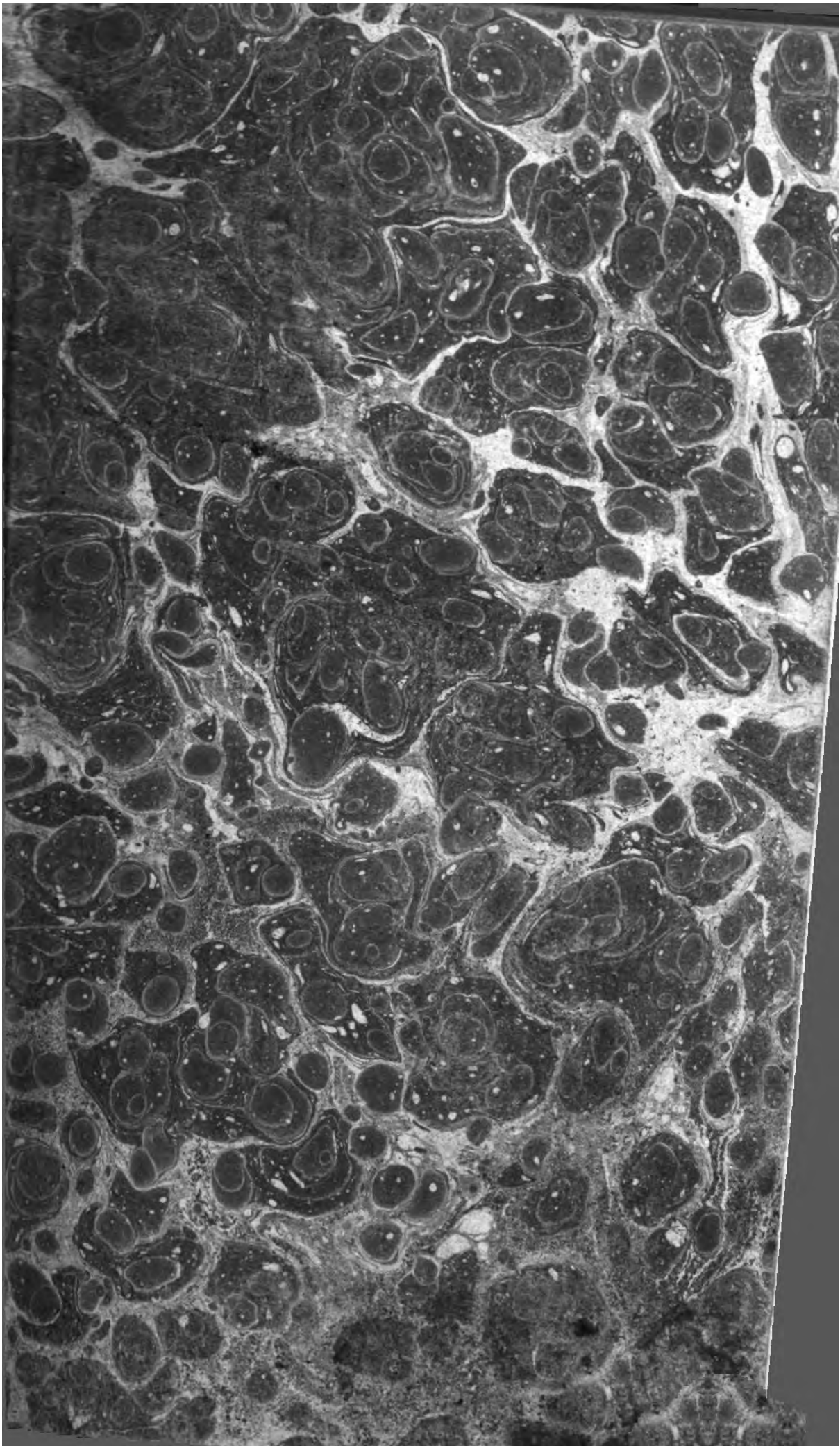


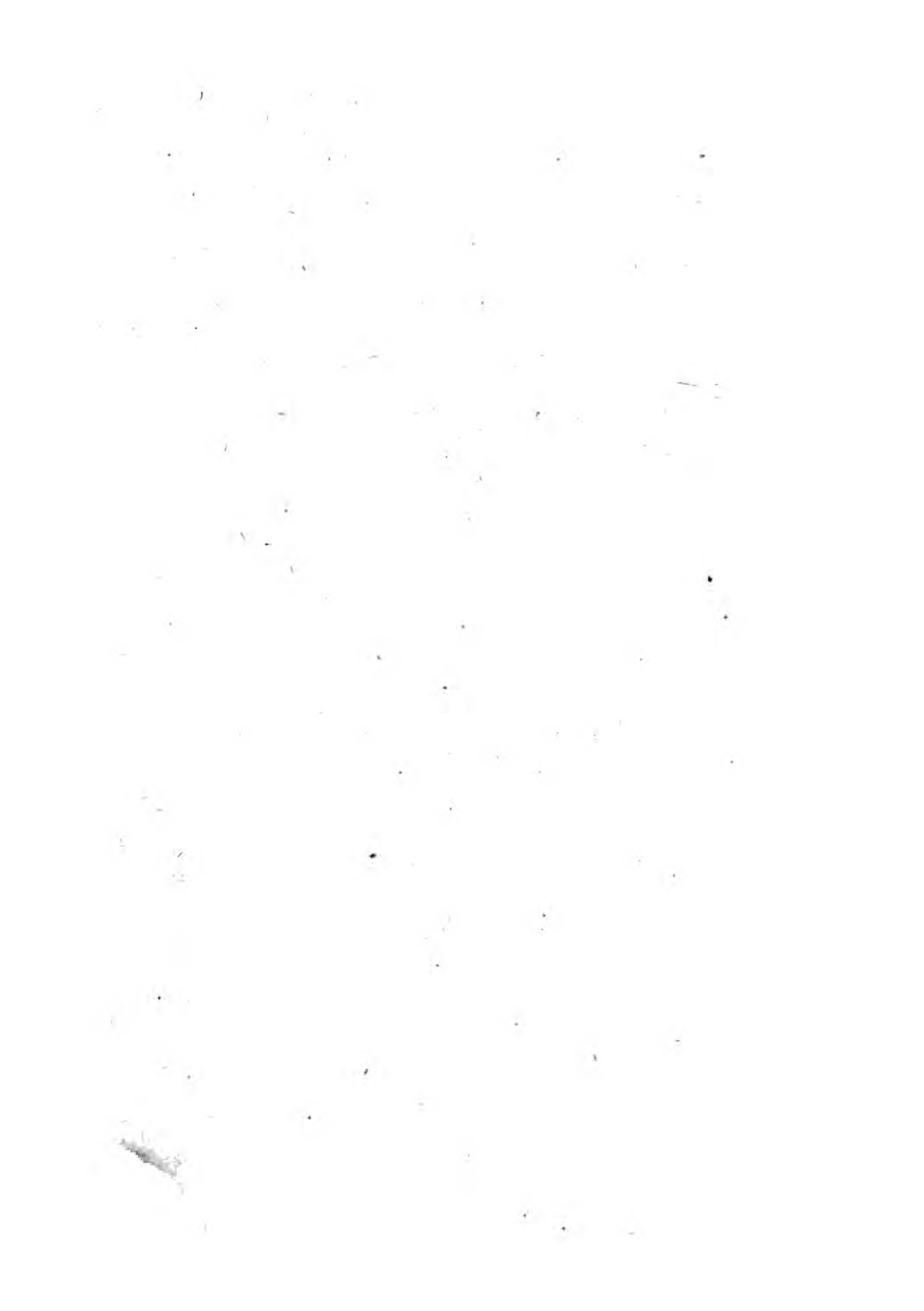
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



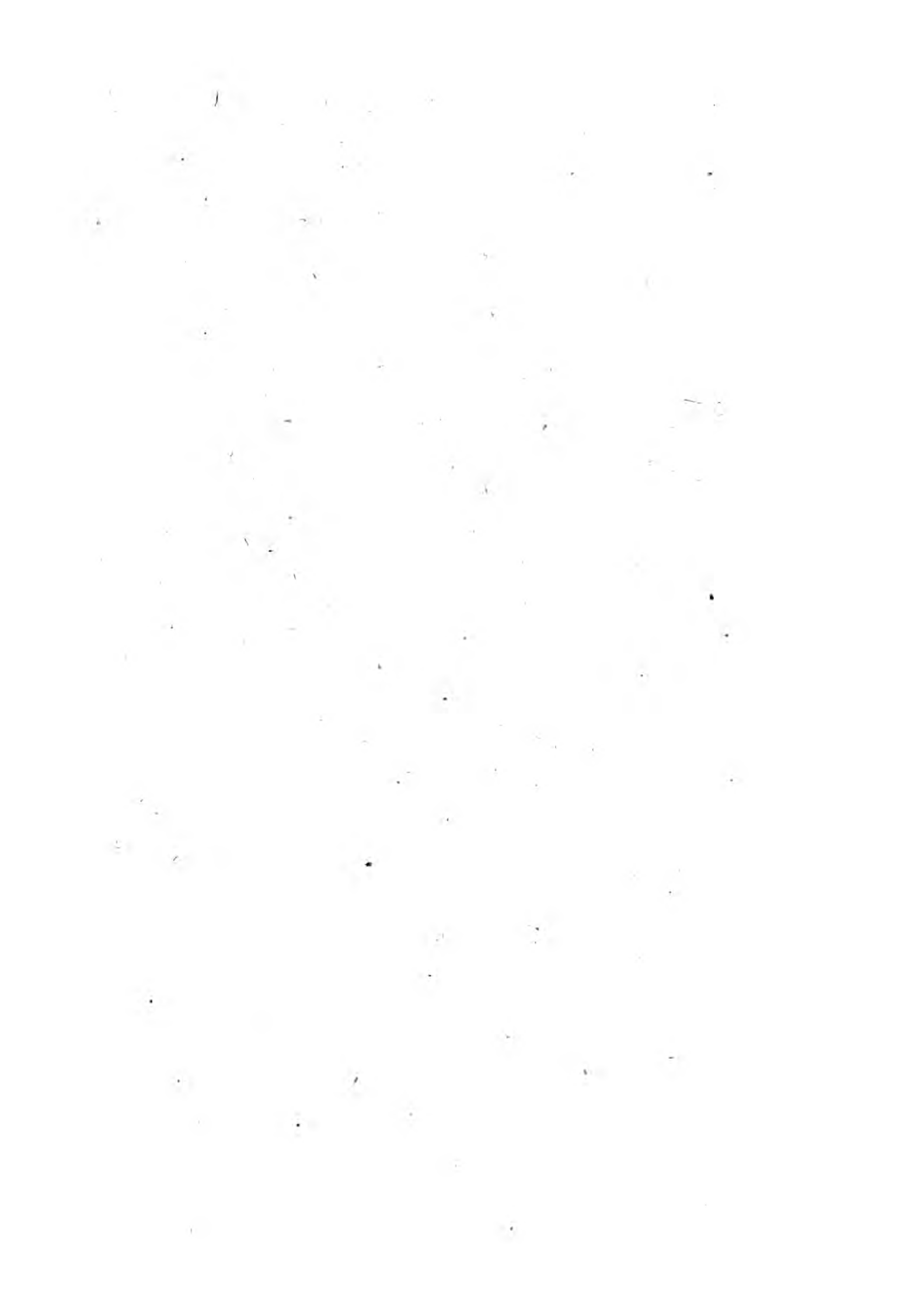


Vet. Fr. II A. 745

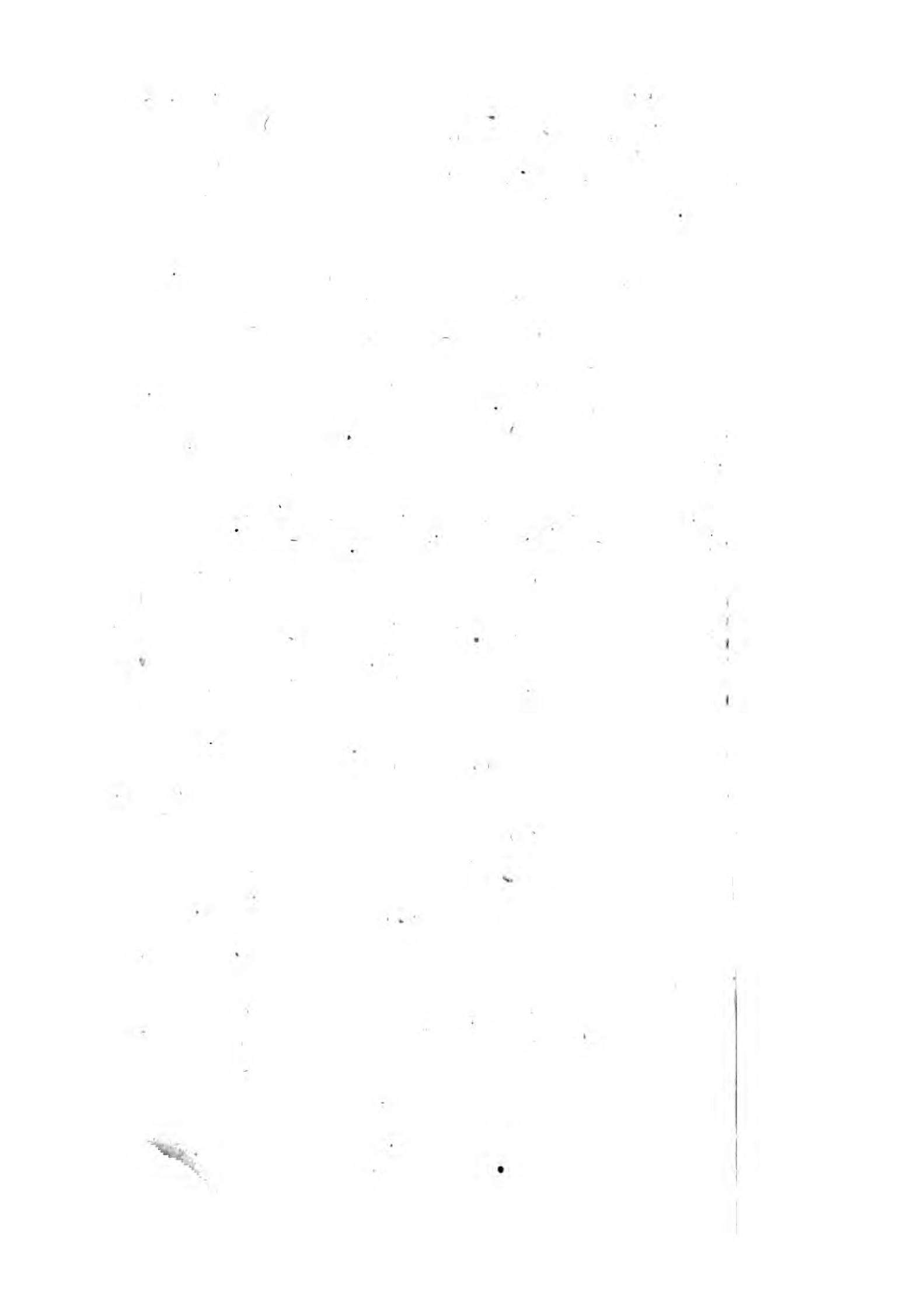




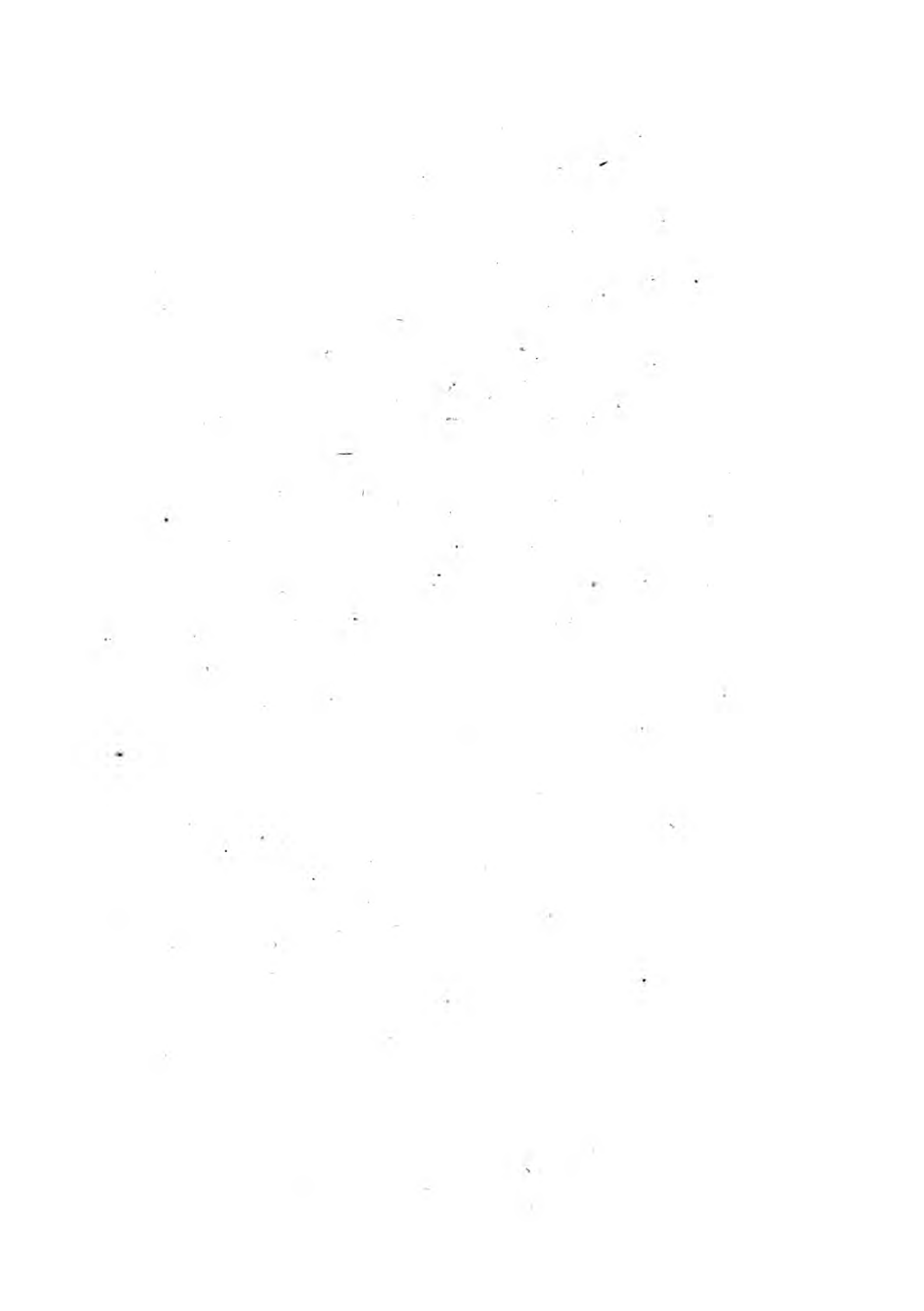








LES FORGES
MYSTÉRIEUSES,
OU
L'AMOUR ALCHYMISTE.







*Ceux qui avoient moins de raison que moi de regretter
cette femme adorable, lui ont élevé ce tombeau.*

LES FORGES MYSTÉRIEUSES,

OU
L'AMOUR ALCHYMISTE.
Par M. GUÉNARD de Faverolle,
ancien Capitaine de Dragons.
TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ { L'Auteur, rue de la Tour-d'Auvergne,
n°. 135.
Madame Bouquet, imprimeur-libraire, rue
du Marché-Palu, n°. 10.
A la librairie rue des Prêtres-St.-Ger-
main-l'Auxerrois, n°. 44.
Mademoiselle Durand, Palais du Tribunal,
galerie de bois, n°. 253.

A N I X.

Je place la présente Édition sous la sauvegarde des lois , et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout *contrefacteur , distributeur ou débitant* d'Édition contrefaite ; j'affure même au citoyen qui me fera connoître le *contrefacteur , distributeur ou débitant* , la moitié du dédommagement que la loi accorde.

GUÉNARD de Faverolle.



LES FORGES

MYSTÉRIEUSES,

OU

L'AMOUR ALCHYMISTE.

J'ALLOIS donc revoir le seul ami que le ciel m'avoit laissé , celui sans lequel je serois resté sans état, sans existence ; celui, comme il me l'écrivait lui-même qui avoit développé les qualités que j'avois pu recevoir de la nature, qui m'avoit donné une ame ; et que j'avois si mortellement offensé , qu'il avoit cru ne pouvoir laver son injure que dans mon sang. J'allois le voir, j'allois me retrouver chez lui. Le cœur me battit en appercevant la cime des montagnes qui environnent Olnac. Les bonnes gens du village me recon-

nurent, et me firent mille accueils. Je les entendois qui disoient : ah ! il est aussi beau que mademoiselle Euphrasie. Elle est aussi bonne, aussi humaine que lui ; qu'ils sont heureux dans cette famille d'être tous si gentils de figure, et si accorts de caractère. Je demandai des nouvelles du baron. On m'assura qu'il se portoit bien ; mais que j'avois bien fait de venir, parce qu'il s'étoit bien ennuyé depuis le départ de mademoiselle pour Lyon ; et qu'il disoit : ma fille est partie, mais mon fils va arriver. J'étois attendri de tout ce que ces honnêtes villageois me disoient, et je hâtois le pas de mon cheval pour me trouver plutôt dans les bras de celui qui vouloit bien encore être mon pere. Je descendis dans la première cour, et cédant à mon impatience, je la traversai en courant. Valleroy, qui avoit suivi son maître, parut me revoir avec plaisir, ainsi que les anciens serviteurs du château ; et je demandois à tous où étoit le baron ? A la chasse, me

dirent-ils ; mais il ne tardera pas à revenir. Reposez-vous toujours dans le salon. J'y entrai, et je fus extrêmement surpris de le trouver aussi changé. On auroit cru être dans une maison de campagne des environs de Paris ; mais rien ne me flatta autant qu'un portrait en pied de la plus charmante personne que j'eusse encore vue. J'aurois d'abord imaginé que c'étoit celui de la baronne dans sa première jeunesse, si je n'avois pas pensé que son mari n'auroit pas voulu avoir sans cesse sous ses yeux l'image d'une femme qui étoit si coupable envers lui. D'ailleurs, c'étoient bien les traits, l'élégance de madame d'Albon ; mais combien cette physionomie étoit plus touchante que la sienne ; quelle sensibilité dans ses regards, quelle modestie dans toute sa personne. Ah ! ce ne pouvoit être qu'Euphrasie , réunissant aux graces de sa mere, les vertus de son pere.

Je ne pouvois détourner les yeux de ce portrait. Combien je sentois la grandeur de ma faute, en voyant

l'image de celle qui m'étoit destinée ; à laquelle je ne pouvois plus prétendre ; et qu'on ne me permettoit pas même de voir. Ah ! me disois-je , puisque le baron ne veut pas croire que je pourrois être l'époux de sa fille sans blesser les lois de la nature , pourquoi n'a-t-il pas fait ôter ce portrait , qui , je le sens , va faire le malheur de ma vie ? Et osant comparer ce portrait avec tout ce que j'avois cru aimer jusqu'à ce jour , je ne trouvai que madame de Metelbourg qui pût balancer l'impression qu'il me faisoit éprouver ; et encore n'étoit-ce qu'en me rappelant le tems où je la croyois vertueuse. C'étoit donc Euphrasie qui alloit régner dans mon ame. Que dis-je , Euphrasie , ce n'en étoit que l'ombre ; car je ne pouvois me flatter que le baron revînt de ses préventions.

Entièrement livré à ce nouveau sentiment , je savourois à longs traits le bonheur inexprimable de contempler ce chef-d'œuvre de l'art , et je n'entendis pas entrer le baron qui ,

me frappant sur l'épaule, me retira de l'enchantement où j'étois. Je crois qu'il m'auroit surpris, non aux genoux de sa femme, mais de sa fille, que je n'aurois pas été plus troublé. Il me sembloit qu'il avoit su lire dans mon cœur; et je frémis de la crainte que cette première étincelle d'un feu, qui ne devoit jamais s'éteindre, étant découverte, n'offensât celui de qui j'attendois tout mon bonheur. Mais j'eus celui qu'il daignoit être si satisfait de me revoir, qu'il ne s'aperçut point en arrivant que j'étois debout, les yeux fixés sur le portrait d'Euphrasie; et me serrant dans ses bras: je te revois donc, cher et cruel enfant, qui m'as fait tant de mal, et à qui je dois pourtant les seuls vrais biens, la liberté et le repos. — Ah! mon pere, car rien ne peut m'empêcher de vous donner ce nom, dès que vous m'avez rappelé auprès de vous; ajoutez à cette faveur, que j'osois à peine espérer, celle de ne me jamais reparler d'un événement qui a em-

poisonné le reste de ma vie. — Mon ami, les jeunes gens de votre âge ont l'habitude d'employer des expressions très-fortes pour rendre les sentimens qu'ils n'éprouvent point ; et à ce compte j'ai été jeune long-tems. Mais depuis quatre ans qu'enfin je pratique ce que je n'avois fait que dire, et quelquefois pensé, je mets plus de proportion entre mes paroles et mes sensations ; et je vous assure qu'à votre place je ne dirois pas que mes jours ont été empoisonnés, lorsqu'un mois au plus après votre arrivée au régiment, vous avez recommencé le cours de vos galanteries, qui n'ont point été interrompues jusqu'au jour où vous avez enlevé la pauvre comtesse de Metelbourg. — Dites, monsieur le baron, que c'est elle qui m'a enlevé ; je n'y pensois pas du tout. Quant à ce que vous appelez le cours de mes galanteries, il me seroit facile... — De vous justifier ; et qui vous parle de cela, mon cher Auguste ? Je trouve tout simple qu'à seize ans on oublie

promptement le chagrin, quand les plaisirs naissent sous nos pas ; mais je ne veux pas que tu te serves d'expressions exagérées, et qui pour moi ne signifient absolument rien. — Vous ne connoissez pas, monsieur, le fond de mon cœur ; vous ne savez pas.... Je m'arrêtai, voyant que j'allois me trahir. C'est au moment où l'amour commence à faire sentir ses premiers traits, qu'il est plus difficile de se taire. — Allons, mon ami, ne parlons plus de cela. J'ai bien du plaisir à te voir, voilà ce qui est bien certain. Tu es plus grand que moi, ta physionomie s'est développée, tu as de la barbe à présent ; et un certain air martial qui te sied très-bien. Tes chefs sont contents de toi, tu as vécu honorablement sans faire de dettes ; enfin, je n'ai qu'à me féliciter des soins que je me suis donnés pour ton avancement ; et j'espère qu'avec le tems nous n'en resterons pas là. Le vicomte aura un gouvernement, ses grandes richesses, jointes à son nom

et à ses alliances par sa femme, ne peuvent manquer de lui obtenir cette grâce de la cour. Alors, j'ai la promesse de te faire avoir son régiment. — Et monsieur le baron, où trouver cent cinquante mille livres? — Mais n'as-tu pas des amis? et d'ailleurs étant colonel, montant dans les carrosses, il est si aisé de faire un mariage riche. Nos financiers sont à présent des hommes aimables: beaucoup ont des filles charmantes; et quatre à cinq cents mille livres de dot changent bien la position d'un homme de qualité. — Ah! monsieur le baron, je ne me marierai jamais. — Autre folie; mais c'est encore une des phrases des jeunes gens. Cela n'empêche pas que j'ai un ami receveur général, qui a une fille de dix ans parfaitement bien élevée, que je te destine; parce que je suis sûr que son pere ne me la refusera pas. — Je puis vous assurer, monsieur le baron, qu'eût-elle un million en mariage, et fût-elle la plus aimable et la plus belle des femmes, je ne
l'épouserois

l'épouserai pas ; non par orgueil , car je ne connois de mésalliance qu'entre le vice et la vertu ; mais après l'espoir que j'ai eu , et qui est détruit pour jamais , je ne formerai point d'autre lien. — Raisonçons un moment de sang-froid , mon fils , car mon ame est aussi calme que vous l'avez vue agitée par la plus terrible passion , et voyons encore le sens de cette phrase. L'espoir que vous aviez vous empêche de former d'autres nœuds : et il ne vous avoit pas empêché d'aller rue de Reuilly. Non content de vous rendre coupable de la plus noire trahison envers votre ami , vouliez-vous encore être incestueux avec sa fille ? — Monsieur , je vous jure que je n'ai jamais vécu avec votre femme. Je vous l'ai dit , au moment où je comptois que vous alliez terminer mes jours ; et dussé-je monter sur l'échafaud , je le jurerois encore. — J'ai les preuves les plus certaines que vous viviez avec la baronne il y avoit plus de six mois ; mais je vous l'ai pardonné.

Votre exactitude à remplir votre promesse de ne la point revoir, la certitude que j'ai que vous ne lui avez pas écrit, et le désir que vous avez témoigné de venir passer avec moi cet hiver, m'assurent de votre attachement; et je ne veux plus, mon bon Auguste, m'occuper que de la satisfaction de te témoigner le mien. Ayant rompu l'un et l'autre avec une femme hélas! trop séduisante, je ne veux pas me souvenir qu'elle en a été la cause; mais je veux que tu te maries, afin d'aimer encore tes enfans comme je t'aime. — Mon Dieu! mon pere, il y a encore du tems pour y penser: je n'ai que vingt ans, dans dix ans nous verrons. — Oui, d'ici là tu auras oublié madame de Metelbourg. — Il ne m'a pas fallu tant de tems, et je n'étois pas à dix lieues de Menerville que je n'y pensois plus. — Mais si tu ne l'aimois pas, pourquoi l'enlever? Je l'adorois; et je lui contai toute l'histoire de mes amours. C'est un vrai roman, me dit-il, c'est dom-

mage que l'héroïne n'ait pas cette constance des beaux tems de la chevalerie; mais on en a bien rappellé tant pour un sexe que pour l'autre. Ainsi le mieux est de faire ce que tu as fait, de rire des noirceurs de ta belle, et d'en prendre une autre. — Mais qui vous a donc si bien instruit? car il semble que je n'ai pas fait un pas que vous ne l'ayez su. — Ces habitans des montagnes, mon cher ami, sont des sorciers; et je ne pus en tirer davantage. J'ai toujours pensé que c'étoit Champagne, espece de bel esprit, que le baron avoit chargé de lui rendre un compte exact de toutes mes actions. Comme il me parut, par l'accueil vraiment paternel, que je reçus de mon parent, qu'il n'avoit pu être qu'avantageux pour moi, je ne cherchai point à en savoir plus long.

Je me retrouvois heureux à Olnac, heureux de ce doux bonheur qui ne tient point aux passions. Je retrouvois le cœur d'un père dans celui de mon bienfaiteur. Je repre-

nois dans sa société le sentiment de l'honnête qui s'efface dans un monde corrompu. Euphrasie occupoit ma pensée , son portrait la peignoit à mon imagination avec les mêmes charmes que possédoit sa mere ; mais plus jeune et par conséquent plus fraîche , plus séduisante encore. Je voyois le cabinet de son pere orné de ses dessins. Je trouvai dans la musique qui étoit sur son piano , des romances délicieuses dont je savois qu'elle avoit composé les airs et les paroles. Combien de fois n'ai-je pas chanté celle-ci qui exprimoit d'une maniere si touchante sa tendresse pour son pere.

Romance d'Euphrasie.

C'est dans ces bois , retraite douce et sûre ;
 Que je me plais à chanter mon bonheur ;
 Je ne le dois qu'aux dons de la nature ;
 Pour en jouir elle a formé mon cœur.

Ce cœur a su , dès ma plus tendre enfance ;
 Chérir celui de qui je tiens mes jours ;
 Et cet instinct de ma reconnoissance ,
 De la raison n'emprunte aucun secours.

Vois les agneaux bondir près de leur mere,
Le daim timide est suivi de son faon ;
Et les oiseaux voyant venir leur pere ,
Un cri joyeux du nid part à l'instant.

Ces doux rapports cessent à la jeunesse ;
L'homme est le seul parmi les animaux ,
Qui voit le tems accroître sa tendresse ,
Et pour ses fils prolonge ses travaux.

Quels soins touchans j'ai reçu de mon pere :
Il a formé mon esprit et mon cœur ;
Par ses leçons il rend la vertu chere ;
Me voir heureuse est son plus grand bonheur.

Exauce , ô Dieu , les vœux que je t'adresse ;
De tes bontés j'ai reçu tous les biens ;
Qu'avec mon pere , atteignant la vieillesse :
Mes jours comptés , soient ajoutés aux siens.

Mais ce n'étoit point assez de la
beauté , des talens , des graces ; son
nom étoit dans toutes les bouches ,
et toutes célébroient sa bienveillance,
ses tendres soins pour les infortunés.
Les enfans , à cet âge où les im-
pressions sont si légères , conser-
voient son souvenir et demandoient

à leurs parens : quand donc notre bonne demoiselle reviendra-t-elle ? Les vieillards craignoient de mourir pendant son absence , et les meres de familles étoient bien persuadées qu'elle ne les oublieroit pas ; et que sûrement à son retour elle les combleroit encore de bienfaits. Voilà ce que j'entendois sans cesse ; et comment auroit-il été possible que je ne devinsse pas éperduement amoureux d'elle ?

Ainsi c'étoit inutilement que le baron avoit pris la précaution de l'éloigner ; je ne l'en aimois pas moins , et pour la vie ; et j'étois bien forcé de dire avec Rousseau : *qu'il n'y avoit vraiment d'amour qu'avec l'innocence*. Jusques-là mon cœur avoit brûlé des feux les plus ardens ; mais jamais l'idée de l'ordre ne s'étoit identifiée avec aucune des passions qui avoient fatigué plutôt que satisfait mon cœur. Euphrasie s'y présentoit la première , avec les vertus qui rendent une épouse si chere. M. d'Albon me l'avoit pro-

mise : des apparences difficiles à détruire me privoient de ce bien , que mon imprudence m'avoit ravi ; mais ne pouvois-je pas parvenir à le détromper ? et j'espérois contre toute espérance. Mais , plus ce sentiment prenoit de force , plus je m'imposois la loi de ne pas le laisser pénétrer ; et d'attendre qu'un heureux hazard me procurât le bonheur de la voir , et de m'en faire aimer. En attendant cet instant , je parcourois avec plaisir tous les lieux où elle avoit porté ses pas : avec qu'elle volupté j'allois me reposer dans une grotte qu'elle s'étoit pluë à embellir.

Pensant qu'il me faudroit quitter Olnac pour réjoindre le régiment , je résolus de faire un larcin , qui me consoleroit du malheur de m'éloigner de l'azile où elle reviendrait sûrement après mon départ. Dans les instans où je savois bien que je ne serois pas surpris , je copiai son portrait ; et lorsque je voyois entrer quelqu'un dans le sallon , je paroissois occupé d'un autre ouvrage ,

qui ne me servoit qu'à voiler celui dont le succès m'intéressoit si vivement. Les leçons que m'avoit données madame de Metelbourg, m'avoient extrêmement fortifié dans cet art si propice aux amans ; je réussis au-delà de mes espérances. Mais, ô pouvoir de l'imagination ! je ne me bornai point à copier servilement l'artiste ; et rassemblant tout ce que j'entendois dire d'Euphrasie, je tâchai de donner à sa ressemblance une ame semblable à la sienne. Ce qu'il y a de certain, c'est que peu d'années après, en comparant l'original aux deux copies, la mienne étoit infiniment plus ressemblante. Possesseur de ce bien que désire si vivement un homme épris, je sentois cependant qu'il me manquoit de le tenir de la main de celle que j'aimois ; et ainsi nos plus douces jouissances sont mêlées d'amertumes. Mais j'étois au moment d'éprouver un chagrin bien plus réel. M. d'Albon m'avoit rendu avec son amitié toute sa confiance, et il ne me laissoit rien igno-

rer de ce qui l'intéressoit. Quelques mois après mon arrivée à Olnac ; il reçut une lettre de Lyon , dont il ne crut pas devoir me cacher le contenu. Elle étoit de sa sœur : elle lui marquoit qu'elle s'étoit chargée de la demande de M. le marquis de Boisdelbert, parent de M. l'Archevêque, qui avoit quarante mille livres de rente en terre ; qu'ayant vu Euphrasie , il en étoit devenu très - amoureux ; il se flattoit qu'il ne seroit point rebuté , d'autant , ajoutoit M. d'Albon, qu'il paroissoit ne pas déplaire à la jeune personne. J'avois écouté cette lettre dans le plus profond silence ; et quelque violente que fût mon agitation , j'avois pris assez sur moi pour la dérober au baron, qui, cependant étonné de ce que je ne répondois rien, me dit : tu connois Boisdelbert ? — Fort peu. — C'est celui qui t'avoit emprunté ton sabre. — Oui. — Eh bien qu'en penses-tu ? — Je ne l'ai vu qu'une fois, c'est un fort bel homme, je n'en puis rien dire de plus. — Mais qui l'avoit

amené chez toi? — Gersy. — Est-ce un homme d'honneur, que ce M. de Gersy? — Oui, c'est un jeune militaire, qui se conduit fort bien. — On doit juger d'un homme par ses sociétés, et si M. de Gersy à une bonne réputation, il est probable que son ami est estimable. — C'est possible. — Mais saurois-tu quelque chose de désavantageux sur son compte? — Je ne dis pas cela. — Si tu en écrivois à M. de Gersy. — Moi! — Et pourquoi pas. Il me semble que tu dois prendre assez d'intérêt au bonheur de ta cousine, pour t'informer, si l'homme qui se propose pour l'épouser en est digne. — Que je me mêle du mariage d'Euphrasie! Non, non, ne l'exigez pas, et sentant que j'avois trahi mon secret, je sortis précipitamment du cabinet de M. d'Albon; et rentré dans mon appartement, je me livrai à toute ma douleur. Malheureux que je suis, me disois-je, on va la marier, et je ne l'aurai pas revue; elle n'aura aucune idée du sentiment qu'elle

m'inspire , et il me faudra la fuir :
 Mais pourquoi ne tenterois-je pas le
 moyen de la voir ? Insensé que je suis !
 ne serai-je donc jamais qu'un ingrat
 et un perfide ; et tournerai-je tou-
 jours les bontés de mon bienfaiteur
 contre lui-même ? J'ai détruit le bon-
 heur dont il jouissoit, ou croyoit jouir
 avec sa femme : j'empêcherai sa fille
 de faire un mariage avantageux. Ah !
 je ne suis, comme il me la dit, qu'un
 serpent qu'il a réchauffé dans son
 sein. Fuyons cette maison où j'ai
 porté le trouble , et n'augmentons
 pas des torts d'éjà trop graves , et
 dont les suites sont si funestes.

Je pris aussi-tôt mon parti et j'or-
 donnai à Champagne de faire ma
 valise et de seller mes chevaux —
 Où allons-nous donc , monsieur ? —
 A Bésançon. — Mais vous avez enco-
 re un mois. — J'ai affaire dans ce pays,
 il faut que je parte sur-le-champ.
 Puis passant dans l'appartement de
 M. d'Albon , et prenant l'air le plus
 calme qu'il me fut possible , je lui
 dis , qu'ayant réfléchi à ce qu'il

m'avoit fait l'honneur de me dire pour M. de Gersy , je pensois qu'il seroit dangereux de confier à la poste ces explications ; et que je croyois qu'il falloit mieux me rendre à Valenciennes , où mon camarade étoit resté , et que dans une conversation j'en saurois plus que par dix lettres. — Je te remercie , mon ami , sincèrement de cette idée que je crois très-bonne. Cela me privera du plaisir de te voir un mois de plus ; mais lorsque ma fille sera mariée , tu m'en dédommageras ; et ne paroissant pas s'être apperçu du trouble que son projet me causoit , il me fit seulement promettre de lui marquer , dans la plus exacte vérité , ce que j'apprendrois touchant Boisdelbert. Il ajouta : il suffit que j'aie ta réponse d'ici à quinze jours ; parce que j'ai un voyage à faire. Je le lui promis , et le quittai dans la ferme résolution de ne le revoir jamais , emportant dans mon cœur un sentiment qui m'avoit été jusques-là inconnu , et sur ma poitrine ce portrait ,

trait , que je couvrois de baisers , tout en me promettant de fuir l'original.

Je prends tristement le chemin de Bésançon , sans trop savoir ce que je voulois faire. Une force inconnue attiroit mes pas vers Lyon. Enfin , cédant encore une fois à l'impétuosité de ma passion , je ne puis résister au plaisir de voir Euphrasie , après m'être battu avec mon rival. Persuadé par ce que M. d'Albon m'avoit dit , que Champagne l'instruisoit de mes démarches , je lui ordonnai de rester à Moulins , où je lui dis de m'attendre ; et prenant la poste , je rebroussai chemin , et me rendis à Lyon. Mon premier soin fut de descendre chez Boisdelbert , qui d'abord fut enchanté de me voir , et voulut me parler des torts involontaires qu'il avoit avec moi. — Ce n'est pas d'une pareille bagatelle dont il est question , et mon voyage a un but plus important. — En quoi puis-je vous obliger ? — Vous ne pouvez me faire aucun bien ; mais

beaucoup de mal. — Je ne vous comprends pas. — N'est-ce pas vous, monsieur, qui avez demandé mademoiselle d'Albon en mariage? — Oui, monsieur. — Savez-vous que j'ai l'honneur de lui appartenir de très-près? — Cela se peut, et ajouterait à la satisfaction que je me fais de l'épouser. — Eh bien, supposé que je l'adore. — Je vous plaindrois, monsieur, [car je crois n'en être pas haï. — Son cœur la trompe, il m'appartient, son père me l'a promise, qu'elle n'étoit encore qu'un enfant; et dès ce moment elle m'aimoit autant que la foiblesse de son âge le pouvoit permettre. Mes devoirs m'ont tenu éloigné d'elle; et quand je reviens avec l'espoir de l'obtenir, vous la demandez en mariage, on vous l'accorde. — Mais, comment se fait-il, que M. d'Albon vous ayant promis sa fille, il veuille à présent, monsieur, la marier à un autre? — M. d'Albon peut avoir ses raisons, je les approuve, tout injustes qu'elles sont, parce qu'il est

abusé par l'apparence ; mais je n'en suis pas moins décidé à me battre avec tous ceux qui prétendent à la main d'Euphrasie. — Ce projet est digne d'un paladin ; et je suis loin , monsieur , de refuser l'honneur que vous m'offrez. Cependant je crois , qu'ayant dix ans de plus que vous , et ayant fait mes preuves , il n'est pas nécessaire de nous couper la gorge ; car enfin , si j'ai le bonheur d'être aimé , et que je sois tué , Euphrasie sera très-malheureuse ; si au contraire c'est vous qui êtes préféré , et que vous mourriez , elle ne m'épousera pas , et je n'en serai pas plus avancé. Je crois qu'il vaut mieux que vous continuiez à faire votre cour à votre jolie cousine ; que vous la fassiez expliquer , et si vous retrouvez des droits que je veux bien croire ne pas être prescriptibles , je vous jure que je renoncerai à toutes poursuites. Je fus si touché de l'air de franchise qui accompagnoit ce discours , que je ne pus m'empêcher de convenir que Boisdelbert avoit

raison ; et acceptant l'arrangement qu'il me proposoit, je convins avec lui que je l'avertirois de mes progrès ; et il me promit qu'il ne presseroit point les démarches qui avoient déjà été faites, et me laisseroit tout le tems nécessaire pour obtenir le consentement d'Euphrasie, dont il n'étoit point amoureux ; mais qu'il étoit sûr de rendre heureuse, peut-être par cela seul.

Je le quittai avec le projet d'aller au couvent ; et comme je détournois la rue qui mène à la place de l'Hôtel-de-Ville où étoit l'abbaye, je vis dans une voiture une jeune personne que je reconnus pour Euphrasie, et qui me remit aussitôt, ainsi que madame Duval qui étoit avec elle. Elle me salua de la manière la plus affectueuse ; et madame Duval me dit : nous rentrons à l'abbaye, venez nous causerons. Je n'avois pas besoin de cette invitation, je suivis la voiture avec une telle vitesse, que j'arrivai en même tems à la porte ; j'ouvri moi-même la por-

tiere , et Euphrasie avec l'ingénuité
 de son âge , se jetta dans mes bras ,
 en disant : ô mon petit cousin , mon
 bon frere , que je suis bien aise de
 vous voir , est-ce pour moi que vous
 venez ici ? — Et pour qui seroit-ce ,
 ma belle et charmante cousine , je
 ne connois personne dans cette ville.
 Jesaluai madame Duval qui me fit aus-
 si beaucoup d'accueil. — Venez-vous
 de chez papa , ne reviendra-t-il pas
 bientôt ? Tout en disant cela , je lui
 donnois la main pour entrer dans
 la cour , quand j'apperçus , je trem-
 ble encore , lorsque j'y pense , M.
 d'Albon. Son premier regard fut ce-
 lui de l'indignation et de la colere ;
 mais se commandant aussi-tôt : ah !
 te voilà , Auguste , tu viens voir ta
 cousine. Rassuré par cette douceur
 que je n'attendois pas , je répondis :
 je n'aurois pu , monsieur , me dis-
 penser de revoir Euphrasie , de ju-
 ger par moi-même , combien les
 années ont ajouté à ses charmes.
 Tout cela reprit-il , toujours avec le
 même calme est à merveille ; mais ,

puisque vous êtes ici , j'ai quelque chose de très-pressé à vous dire , venez sur-le-champ chez moi. Quoi ! papa , déjà , interrompit Euphrasie ; croyez-vous , que je n'aye pas le plus extrême plaisir à revoir l'ami de mon enfance , lui dont l'absence m'ennuyoit tant ? — Tu lui diras tout-cela un autre jour ; mais pour aujourd'hui , c'est avec moi qu'il passera la soirée , si tu veux bien le permettre. — Mais très-difficilement papa , car vous savez combien j'aime mon cousin , que je vous en parlois sans cesse. — Allons , Auguste , j'ai à vous entretenir d'une affaire très-pressée. — Ma chere Euphrasie , si vous saviez combien mon cœur répond au vôtre. — Eh bien , monsieur , viendrez-vous ? — Allez mon cher Auguste , papa se fâche. Je vous attends tous les deux demain à déjeuner au grand parloir de ma tante ; je veux qu'elle voie mon petit cousin , et elle conviendra qu'il est cent fois plus aimable que son grand M. de Boisdelbert. Un geste d'impatience et

presque de colere du baron ne me permit pas de jouir plus long-tems du bonheur inexprimable que je goûtois en attendant ma chere Euphrasie , me donner des assurances si naïves de ses sentimens ; et je le suivis , non sans un saisissement de crainte qui ne peut se rendre.

Dés que nous fûmes seuls , il reprit le même air qu'il avoit lorsqu'il m'avoit apperçu donnant la main à sa fille ; mais il n'ouvrit pas la bouche , et je n'eus certainement pas la fantaisie de rompre le silence. Nous allâmes sur la place Belcour , où logeoit le baron : il monte le premier , je le suis , non sans avoir envie vingt fois de le laisser entrer seul dans sa chambre , et de fuir une explication que je redoutois autant que celle de la rue de Reuilly. Mais retenu par mon attachement pour lui , j'entraï , il ferma lui-même les portes ; puis , de l'accent d'un homme qui contient la plus violente colere , il me dit : applaudissez-vous , monsieur , de faire , dans tous les instans

de votre vie , le supplice de la mienne. Qui vous a permis de venir dans cette ville , d'y venir voir ma fille , de vous trouver au moment où elle descend de voiture , pour lui donner la main , quand vous savez que je ne voulois pas que vous vous rencontrassiez avant son mariage ? — Je ne croyois pas , monsieur , faire un si grand crime , en venant voir ma sœur. — Ah ! je sais que vous êtes toujours l'innocence même , que vous ne connoissez que la pure et sainte amitié : vos mœurs sont si sévères ; mais peu m'importe , trouvez tant que vous pourrez des maris complaisans , des peres faciles , je ne serai jamais ni l'un ni l'autre ; et ne voulant ni ne pouvant vous marier avec Euphrasie , je vous défends de la voir. Ainsi , je compte que vous allez partir sur-le-champ pour Bésançon. Je vous dispense des informations sur le marquis de Boisdelbert , je suis venu les faire moi-même. — J'avoue , monsieur , que je ne comprends pas la sévérité

de cet ordre. — Je n'ai le droit de vous en donner, j'en conviens, qu'autant que vous ne renoncerez pas à l'amitié que j'ai pour vous depuis votre enfance. Si nous sommes étrangers l'un à l'autre, vous pouvez rester si cela vous convient; mais alors je pars sur-le-champ. Vous aurez le plaisir de me déranger infiniment sans pouvoir avoir d'autre satisfaction; car certainement vous n'en verrez pas davantage ma fille. — Pouvez-vous, mon digne et respectable ami, me traiter avec cette cruauté? Ne savez-vous pas qu'il n'est rien que je ne sacrifie au bien d'être aimé de vous; que je me croirois seul dans la nature si vous cessiez de me regarder comme votre fils? Soyez donc certain que je partirai, dès que vous le voulez; mais pensez au mauvais effet que cela fera vis-à-vis d'Euphrasie et de madame Duval. Laissez-moi seulement venir déjeuner demain avec vous. Je ne la verrai point seul, je vous le jure, et je partirai en quittant l'abbaye. — Par



quel prestige , cruel jeune homme , me tourmentez-vous sans cesse , et même m'offensez-vous ; et que je ne puisse faire autrement que de vous aimer ?

Allons il le faut bien , nous déjeunerons encore demain à l'abbaye. Ah ! mon pere , lui dis-je , en sautant à son cou , ce ne sera pas le dernier repas que nous ferons ensemble , c'est une chose certaine ; je n'ai que vous de parent , d'ami , il faut bien que vous ayez quelque pitié de moi. Mais aussi , reprit le baron , riant et se fâchant à moitié , quelle fantaisie d'être venu ici sans me le dire. — Je vous assure que ce n'étoit pas mon projet en sortant d'Olnac ; mais je ne sais quel mauvais génie m'a fait quitter la route. — Mais enfin tu partiras demain. — Je vous en ai donné ma parole. — Tu ne me quitteras pas d'aujourd'hui. — Vous pouvez en être certain. — Allons , viens avec moi chez l'archevêque où je vais souper.

Je mis quelques soins à ma toi-

lette, et nous arrivâmes à neuf heures à l'archevêché. La première personne que je vis en entrant, fut Boisdelbert. Nous nous saluâmes en gens de connoissance. M. d'Albon, qui étoit à Lyon depuis trois jours, l'avoit déjà vu plusieurs fois; mais comme il avoit bien démêlé qu'Euphrasie ne l'aimoit pas beaucoup, il n'avoit point encore donné sa parole. Boisdelbert me demanda si j'avois vu ma cousine. Je lui racontai ce qui s'étoit passé; mais ne l'en assurai pas moins que je ferois l'impossible pour profiter du peu de tems que j'avois à rester, pour ruiner entièrement son projet. Il sourit en homme qui ne croyoit pas qu'un cœur pût lui résister. L'archevêque n'étoit point dans le sallon quand on nous annonça. Il vint un instant après avec sa nièce, madame la marquise de ***, femme extrêmement agréable. Mon parent me présenta. L'archevêque me dit des choses honnêtes. La marquise ne me dit rien; mais ses yeux s'exprimerent d'une

maniere à ne me point laisser de doute que je lui plaisois. J'avois vécu d'une maniere si sage à Olnac, et mon imagination étoit tellement enflammée par les charmes d'Euphrasie, que je ne pus m'empêcher de répondre aux douces invitations que ces beaux yeux me faisoient; et les miens peignirent toute l'ardeur dont on brûle à vingt ans. On joua, et je fus de la partie de la niece, qui me fit gagner beaucoup d'argent, sans qu'à peine je m'en doutasse. A souper elle me plaça auprès d'elle, et je ne fus pas peu surpris quand je sentis une petite main charmante me presser au-dessus du genou. A ce signe très-significatif, je ne pus m'empêcher de répondre. Que de charmes je parcourois au travers d'une étoffe fort mince, qui ne m'empêchoit pas de sentir toute la régularité des formes, et la fermeté que donne un léger embonpoint. Cette conversation, d'un nouveau genre, nous occupa une grande partie du souper; mais, si elle étoit
suffisante

suffisante à la marquise , elle ne ser-
voit qu'à me brûler de mille feux.
Je pris mon parti , et je lui dis : c'est
trop ou trop peu ; je ne puis vous
quitter que je ne tempere l'ardeur
dont vous me consumez. — Quoi !
dès le premier soir , y pensez-vous ?
— Je pense que je pars demain ma-
tin , et que perdre une nuit qui peut
être heureuse , est le comble de la
folie. — Mais que ferai-je ? — Tout
ce que vous voudrez ; mais il faut
que cette nuit je sois possesseur de
tous les trésors que je ne fais que
deviner , ou je ne sais à quelle extré-
mité je pourrais me porter. — Mais
voyez , c'est un jeune homme fu-
rieux ; allons , point de bruit , et
n'allez pas me donner en spectacle.
En sortant du souper , passez dans
le premier sallon derriere le grand
paravent , vous trouverez une petite
porte avec un escalier dérobé , mon-
tez , frappez à celle de mes femmes ,
on vous ouvrira ; vous direz que
vous avez à me parler , et que vous
attendez que je remonte de chez

mon oncle. Ce sera le plutôt qu'il me sera possible que je vous rejoindrai; mais comme l'archevêque a quelquefois aussi à me parler après souper, je ne suis pas sûre d'être libre aussi-tôt que je le désire. Vous trouverez des livres pour vous désennuyer. Je pensai qu'une femme qui se donnoit aussi légèrement, ne méritoit pas que, pour garder son secret, je me fisse une nouvelle querelle avec le baron. Je crus devoir le prévenir, quand on sortit de table, que je ne pourrois aller coucher à son hôtel, étant obligé de rentrer au mien. — Je t'entends, et j'ai bien pensé que la conversation très-animée de la marquise finiroit ainsi. Pauvre archevêque! la mitre ne garantit donc point votre front sacré? Va, mauvais sujet, toutes les femmes rafollent de toi, et les hommes te le pardonnent: c'est être né sous une étoile trop heureuse. A demain. — O! je n'y manquerai pas, et passer une heure avec vous, mon pere, et avec ma jolie cousine, est pour moi mille

fois plus flatteur que dix nuits avec les plus belles nieces des plus riches archevêques de France. M. d'Albon ne put s'empêcher de rire de l'apostrophe, et reprit sa partie. La marquise termina la sienne le plus promptement possible, et je gagnai l'escalier.

Je trouvai facilement le logement de ses femmes qui me parurent très-au fait des allures de leur maîtresse. J'avoue que j'avois peine à comprendre comment elle pouvoit avoir assez honte bue pour ne pas garder au moins les dehors, et je me disois : de ces femmes audacieuses, à celles que la misere force au métier le plus infâme, si je trouve quelque différence, ce n'est pas en faveur de celles qui osent se dire femmes de bonne compagnie.

Victoire m'introduisit dans un boudoir délicieux. Si elle eût été plus jolie, elle auroit bien pu y figurer avant sa maîtresse, mais elle étoit vieille et laide. D'ailleurs qu'on ne se figure point que je n'avois pas

mille choses à penser , qui pouvoient m'occuper jusqu'à l'arrivée de la marquise.

Ayant obtenu de M. d'Albon de déjeûner avec Euphrasie , je comptois bien mettre à profit ce peu d'instans ; non que je voulusse me permettre de m'adresser directement à ma cousine , je respectois trop son innocence , pour avoir seulement l'idée d'abuser de sa tendre amitié pour moi ; mais j'avois un moyen que je ne voulois pas négliger , c'étoit celui de madame Duval , femme d'un rare mérite , et dont l'ame sensible et exercée par le malheur me promettoit une protection assurée , non seulement auprès de son élève , mais de M. d'Albon. J'avois donc résolu de lui écrire , et me trouvant seul dans le boudoir de la marquise de*** , je me mis à son secrétaire qui étoit ouvert , et je tracai ces lignes avec la plus tendre émotion. — Quoi ! vous écriviez pour tâcher d'obtenir votre cousine en mariage , dans le boudoir où vous attendiez une bon-

ne fortune. — Oui , mon cher lecteur , et je ne suis pas le premier homme , dont le cœur et les sens soient différemment occupés ; et pour vous prouver que la niece de l'Archevêque , ne nuisoit point à Euphrasie , je veux vous faire lire ce que j'écrivois à madame Duval.

LETTRE du comte de Vergy , à madame Duval gouvernante d'Euphrasie , ce 8 Avril 1738.

« Puis-je compter , madame , sur l'indulgence de l'amitié ; et en m'adressant à vous , n'est-ce pas d'avance assurer que la démarche que je fais , n'a que l'honneur pour but ; car qui oseroit vous prendre à témoin d'un sentiment que la vertu n'autoriserait pas ? Vous savez combien Euphrasie m'étoit chere dans ces tems heureux où je passois ma vie dans la maison de mon bienfaiteur , et elle n'étoit encore qu'un enfant : à présent que grace à vos soins , qui ont si bien secondé ceux du plus respectable pere , elle réunit aux at-

traits les plus séduisans , les talens et les vertus , vous ne pouvez douter avec quelle ardeur je l'aime. Rappelez vous que M. d'Albon me l'a-voit promise. Il ne le veut plus ; et il exige que je m'éloigne d'elle , sans savoir si elle daigne se souvenir avec quelque bonté , de celui qu'elle nommoit son frere. Ah ! madame , mon malheur est extrême ; si vous daignez prendre mes intérêts , il est encore possible que je puisse espérer d'être le plus fortuné des hommes. Empêchez seulement que ma cousine ne soit sacrifiée à l'ambition ; je sais que ce n'est pas la volonté de mon digne ami , mais sa sœur à de l'empire sur lui. Sachez si Euphrasie daigneroit m'aimer , et je suis sûr que son pere ne s'opposera pas à ses vœux ; tous les miens se bornent à la rendre heureuse. Mais c'est de vous seule , madame , que j'attends ma suprême félicité ; aussi rien n'é-gale l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être , ect ».

AUGUSTE DE VERGY.

Je venois de cacheter ma lettre quand la marquise entra. Pardon, me dit-elle, mon cher comte, si je vous ai fait attendre ; mais il faut bien rendre à son oncle ce qu'on lui doit. L'idée de cette espece de devoir rendu à un vieux prêtre, me fit éprouver, je ne m'en cache point, une sorte de répugnance ; mais la marquise étoit si jolie, et elle s'empara tellement de mes sens, que je n'eus pas le tems de réfléchir à ce désagréable partage. S'élançant dans mes bras, éloigner tout ce qui eût mis quelque obstacle à l'ardeur de ses desirs ne fut qu'un instant. J'ai vu des amantes timides qui donnoient à leurs amans tout le charme de la victoire, en défendant pied-à-pied le terrain : une épingle qu'on parvient à ôter, un nœud de rubans qui cede au transport de celui dont il retarde les plaisirs, sont une volupté délicieuse ; mais avec la marquise c'étoit une autre marche. C'étoit elle que mes vêtemens gênoient ; et déjà les siens ne me voiloient

plus ses charmes qui , offerts sans celui de la pudeur , perdoient de leur prix. Mais cependant comment résister à des attaques si vives, quand à vingt ans on jouit d'une santé florissante ; aussi marquai-je par trois fois que la beauté peut étourdir la raison. La marquise , qui craignoit qu'une ottomane ne rendît cet exercice trop fatigant, me proposa de passer dans sa chambre à coucher ; et la prenant dans mes bras , je m'élançai avec elle dans son lit , où trois fois encore je lui dis je vous aime , dans la langue qui seule lui convenoit. Cependant , j'avois fait trente-six lieues à franc étrier dans la journée , et je commençois à sentir le besoin du repos ; mais cette femme intrépide ne concevoit pas qu'on pût en avoir besoin.

Vous avez été tellement occupé , me dit-elle , pendant que nous étions à table que vous avez peu soupé : je vais descendre , et je vous apporterai un bouillon. — Madame je ne souffrirai pas. — Mon dieu, laissez-

moi faire ; et la voilà avec un simple jupon , prenant le chemin des cuisines de sa grandeur ; et je la vois arriver portant dans une écuelle de vermeil , ce qu'elle appelloit un bouillon , et qui étoit du jus mêlé d'essence de jambon. Étoit-ce distraction de sa part , ou précaution sage pour prolonger ses plaisirs ? Mais enfin la potion eut un merveilleux effet , et trois fois encore je lui prouvai que sans amour , car une telle femme , malgré ses attraits ne m'en inspiroit point , on pouvoit répondre aux désirs qui étoient partagés. Enfin elle me laissa dormir , et cédant à cet impérieux besoin , il étoit près de neuf heures quand nous nous reveillâmes. Envain elle tenta de m'engager dans de nouveaux combats , envain s'assura-t-elle que j'étois encore certain de vaincre , je me rappelai l'heure du déjeuner ; et reprenant à la hâte ma casaque , je quittai la trop vive marquise avec bien plus d'empressement que je n'étois venu l'atten-

dre dans son boudoir , et me rendis chez M. d'Albon qui s'apprêtoit pour aller à l'abbaye. Je croyois bien qu'un rendez-vous ten auroit fait oublier un autre , me dit-il , en me voyant rentrer. — Ah ! pouviez-vous imaginer , monsieur , que je ne sentisse pas tout le prix de la faveur que vous m'avez accordée ? Ne confondons pas , je vous prie , le sentiment que vous et votre fille m'inspirez , avec ces illusions mensongeres qui nous offrent le bonheur que jamais elles ne nous font goûter. — Mais à en juger par l'air abattu que vous avez , mon cher petit cousin , il paroît que les mensonges ont été des réalités ; et je vous assure que si vous rencontriez souvent des marquises de *** , vous n'y résisteriez pas long tems , ou vous pourriez courir le risque , si jamais vous vous mariez , de n'offrir à votre femme qu'un simulacre de mari , ce que fort peu trouvent à leur gré. — Je lui soutins que ces remarques n'étoient pas justes , que

j'étois fatigué d'avoir couru la poste. — Oui, couru la poste : c'est un exercice violent. — Enfin, monsieur le baron, vous voulez me faire enrager, vous en êtes bien le maître ; mais ce qui me console, c'est que vous ne continuerez pas ces plaisanteries devant ma cousine. — Mais penses-tu, que sans allarmer sa pudeur qui est extrême, si je la voyois prendre pour toi un sentiment qui contrarieroit et mes principes et mes projets, je ne lui peindrois pas bien toutes tes folies ? — Et vous croyez que ce seroit un moyen de la guérir ; et vous vous imaginez connoître les femmes ? Ah ! mon pere, celles qui sont les plus modestes, sont au contraire les plus indulgentes pour ce que vous appelez mes folies ; et leur amour propre leur persuade qu'il leur sera toujours aisé de nous ramener dans la bonne voie. Cette idée seule les attache à leur ouvrage. — Toutes, mon ami, ne sont pas des comtesses de Metelbourg, et Euphrasie ne se chargera jamais de

ta conversion. — Elle n'en auroit pas besoin ; et si je pouvois espérer un seul regard de ma chere cousine, il me seroit plus précieux que les faveurs de toutes les femmes. Le baron ne trouvant rien à me répondre, prit sa canne et son chapeau, et nous arrivâmes à Saint-Pierre. On nous fit entrer au parloir, où étoient déjà Euphrasie, madame Duval et même l'abbesse, qui étoit, je ne sais pas trop pourquoi, fort curieuse de me voir. Elle avoit connu, dans sa jeunesse, mon grand-pere, et avoit entendu parler de sa folie avant d'entrer au couvent. Elle étoit bien aise d'avoir quelques détails de son alchimie, et elle s'adressoit assez mal ; car c'étoit au plus si je m'en souvenois. Cependant, je lui eus une grande obligation de m'avoir rappelé l'art du souffleur ; et c'est cette conversation qui m'a rendu des idées dont j'ai par la suite tiré un si grand parti. A cet instant, l'abbesse m'impatientoit beaucoup, parce qu'elle m'empêchoit de m'occuper
d'Euphrasie

d'Euphrasie , et de saisir l'instant de donner ma lettre à madame Duval ; mais cependant je ne voulois pas avoir l'air distrait par le sentiment que chaque moment rendoit plus profond.

En effet , comment voir Euphrasie brillante de tous les charmes de sa mere ; comment l'entendre parler avec autant d'esprit que de raison , sans désirer de l'avoir pour compagne ? D'ailleurs je ne pouvois douter qu'elle m'aimoit , d'autant que cette charmante petite fille , à l'hôtel d'Albon , me combloit de marques d'amitié ; et si ses expressions étoient un peu plus mesurées en ce moment , je ne pouvois qu'en conclure que son cœur l'avertissoit du danger. Qui tremble est à moitié vaincu : il n'étoit donc pas douteux que je pouvois me flattter d'être aimé d'amour , dès qu'elle se seroit rendu compte à elle-même de l'espece de sentiment qu'elle éprouvoit pour moi. L'attendrissement qu'elle ressentit lorsque son pere lui dit que

je partoisi dans l'instant , fut si marqué , que je ne pus me défendre de prendre sa main , et d'y laisser répandre quelques larmes qui redoublerent son émotion. Madame Duval s'en apperçut ; et profitant du désir qu'elle parut avoir de me parler , je glissai une lettre à travers la grille. Assez étonnée, elle ne savoit ce que je voulois : il y va de ma vie, lui dis-je très-bas , et j'attendrai la réponse à Moulins ; puis me rapprochant de l'abbesse, je repris la conversation. — Oui, madame, mon grand - pere croyoit être arrivé à la fin de ses peines, et il ne doutoit pas de trouver dans ses matras, la richesse, la jeunesse et la santé. — C'est inconcevable, car mon oncle ne manquoit pas d'esprit ; et il vous a impitoyablement ruiné. — Comment, madame, pourrois-je me plaindre de lui ; et sa fortune m'auroit-elle valu l'ami qu'il m'a laissé ? — Voilà de ces traits dont je vous parlois, ma sœur, qui font qu'on l'aime malgré qu'on en ait. — Et pourquoi

ne l'aimeroit-on pas? reprit Euphrasie en rougissant; et cette fois-là ce n'étoit pas de crainte. Réellement il est bien aimable, dit l'abbesse. Bien plus que votre M. de Boisdelbert, dit ma cousine à voix basse, à ma tante qui lui répondit: mais il n'a rien. — Ne suis-je donc pas assez riche? M. d'Albon qui se reprochoit l'imprudence qu'il avoit faite en permettant que je vinsse à ce déjeûner, se hâta le plus qu'il put de la réparer, en me rappelant qu'il étoit tems que je partisse. — Déjà! — Oui, ma fille, l'affaire dont je l'ai chargé est très-instante; et je compte assez sur son amitié pour espérer qu'il n'y mettra point de négligence. — Comptez, monsieur, sur ma soumission à vos ordres, mais daignez seulement en sentir le prix dans cet instant; et craignant que plus je resterois, moins j'aurois de force pour tenir la parole que j'avois donnée, je pris aussi-tôt congé de ces dames; et serrant M. d'Albon contre ma poitrine, je crus remarquer qu'il éprouvoit

aussi quelque peine à me voir partir. En rentrant chez moi je m'apperçus que j'avois perdu le portrait d'Euphrasie , ce qui me mit au désespoir; et comme je cherchois quel moyen employer pour recouvrer ce trésor , je reçus un billet de la marquise de ***

*Billet de la marquise de *** , au comte de Vergy.*

Ce lundi matin.

« Vous êtes bien étourdi , mon cher comte , je parie que vous vous désolez d'avoir perdu un bijou précieux , et que vous n'osez venir me le demander ; et bien il est dans mes mains il n'en sortira pas , et personne n'y portera un œil profane. Venez le chercher, trop heureux mortel , et peut-être pourrai-je vous être plus utile que vous ne l'imaginez. Toute à vous.

ZOÉE , *marquise de****

Je volai à l'archevêché , et demandai madame de ***. Dès qu'elle me vit entrer , convenez : me dit-elle , que je n'aurois pas eu le plaisir de

vous voir , si vous n'aviez pas laissé dans mon lit ce portrait dont je n'ai pas besoin de vous demander le nom. Le voilà , mais prenez garde de vous exposer à le laisser dans des mains moins sûres que les miennes. Étourdi de tant de délicatesse et de générosité de la part d'une femme que j'avois crue sans principes , je ne savois comment lui témoigner ma reconnaissance. — Rien de si simple , mon ami , que ce que je fais ; et si je m'étois conduite différemment , jerois très-méprisable. Il n'est pas douteux que ce portrait vous a été donné comme le gage de l'amour le plus vertueux. Pourquoi aurois-je cherché à me faire l'instrument de la perte d'une jeune personne si intéressante , et qui ne m'a fait aucun mal. Au contraire , puisque le hazard m'a fait dépositaire de votre secret , je veux vous servir , et empêcher Boisdelbert de troubler vos amours. Ce n'est que la fortune de mademoiselle d'Albon qu'il aime , et il peut en trouver une autre aussi

riche ; et vous, vous ne trouveriez pas un cœur comme le sien. Partez tranquille, mon aimable ami, vous serez le mari d'Euphrasie, ou l'enfer s'en mêlera. Je voulois lui expliquer comment j'avois ce portrait. Elle ne voulut rien entendre. Je suis très-pressée, me dit-elle ; mon oncle m'attend. Puisse le Dieu du plaisir dont vous êtes un des plus ardens adorateurs, vous combler de ses bienfaits, jusqu'au moment où plus sage et plus heureux, vous ne vivrez que pour une compagne vertueuse. O ! mon ami, mon ami, mille nuits comme celle que j'ai passée avec vous, et on ne peut pas en imaginer de plus voluptueuse, ne valent pas le bonheur de s'estimer soi-même ; mais que voulez-vous ? une fois sorti du bon chemin, il est si difficile d'y rentrer. Mais adieu... Ecrivez-moi, disposez de moi ; l'amant favorisé d'Euphrasie sera toujours mon ami, rien de plus, mais c'est pour la vie, et elle me quitta. Je ne savois ce que j'entendois. Quel est donc, me di-

sois-je , ce sexe que l'on calomnie ; et qui , au sein du désordre , conserve encore des vertus dont nous n'avons pas même d'idée ? Pénétré de joie d'avoir recouvré ce portrait qui me devenoit encore plus cher depuis que je pouvois me flatter que l'original étoit sensible à mon amour, je voyois dans la marquise de *** un moyen auquel je n'aurois certainement pas pensé pour rompre les poursuites de de Boisdelbert ; et je parois bien plus heureux de Lyon, que je ne l'avois espéré. J'attendis à Moulins, comme j'en étois convenu, la réponse de madame Duval. Elle n'arriva que le troisieme jour ; la voici :

Lettre de madame Duval à M. le comte de Vergy, le 4 avril 1788.

Monsieur le comte ,

« Vous me mettez dans une position infiniment embarrassante , comment concilier l'amitié que vous m'avez inspirée et mon devoir ; est-ce

à moi de me mêler du choix de l'époux de mon élève; et dois-je trahir la confiance d'un père, pour favoriser les sentimens d'un amant? Je crois que vos vues sont raisonnables; mais n'est-ce pas encore trop pour moi de vouloir les seconder si elles sont opposées à celles de M. le baron? Tout ce que je puis faire est de rester spectatrice de ces débats de famille, et de saisir seulement l'occasion qui se présenteroit, et où je pourrois vous servir. Voilà, monsieur le comte, tout ce que je pourrois vous promettre, en vous assurant du très-profond respect, etc.».

Cette lettre ne remplit pas l'impatience avec laquelle je l'attendois; ce stile froid, mesuré, ne me laissoit pas beaucoup d'espérance, et j'en écrivit une à ma chère marquise de***, en la priant de me répondre à Bésançon, où j'arrivai vers le quinze Avril, n'ayant pas voulu fatiguer mes chevaux. Menerville y vint peu de tems après. Nous ne nous étions pas vus depuis l'aventure de mada-

me de Metelbourg ; et quoique mon cœur fut infiniment occupé d'Euphrasie , je ne pouvois cependant effacer entièrement de ma mémoire , la maniere perfide dont ils m'avoient joué ; et je ne pensois à le revoir qu'avec une certaine peine. Il me prévint , et avec ce ton léger qui lui étoit naturel : eh bien , mon cher Auguste , voilà bien du tems que nous ne nous sommes vus. — Il me semble qu'il n'auroit tenu qu'à vous , vicomte , de me voir chez vous. — Ah ! ah ! ah ! tu te souviens encore de cette aventure. — Je crois qu'il seroit difficile de l'oublier. — Cependant , mon cher , elle n'en vaut pas la peine. Tu étois la dupe de cette prude , et je craignois en te désabussant de te faire de la peine. Il y avoit trois mois que nous étions le mieux du monde ensemble ; mais nous étions convenus de ne point t'en parler ; parce que cela t'auroit ôté le charme de l'illusion. Au moment où son bourru de mari revint , ce fut à toi qu'elle s'adressa ; car je suis

obligé modestement de convenir que tu étois l'ami du cœur. Je crus cependant que je devois t'aider, puisque tu t'adessois à moi, et nous convinmes avec Zilia que j'irois incognito passer quelques nuits avec elle. ; mais aussi-tôt après ton départ, l'inspecteur arriva, et nous tint près de six semaines. Cependant tu la pressois de passer en Amérique ; et ne sachant quel parti prendre, elle m'écrivit de venir : je crois que j'ai encore sa lettre que je pourrois te faire voir. — Ah ! ce n'est pas la peine, cette explication suffit. Mais dites-moi donc, vicomte, que dit-elle à ma lettre ? — Fort peu de chose. Elle s'attendoit bien qu'un jour ou un autre sa double intrigue seroit découverte. Je passai un mois avec elle, et j'étois tellement sur les dents, que je fus obligé deux saisons de suite de prendre les eaux. — Et qu'est-telle devenue ?

J'ignore le destin d'une tête si chère.

Je lui ai écrit pendant quelques

mois ; mais ennuyée apparemment de ce que je ne me rendois pas à ses fréquentes invitations , elle quitta le château de Menerville , et depuis je n'en ai pas entendu parler. Il y a à présumer qu'elle sera retournée à Valenciennes , où elle aura fait quelques contes sur sa longue absence , que l'on aura crus vrais ou non ; peu importe , tout cela revient au même à la fin de l'année.

Persuadé de la vérité de ce qu'il me disoit , je bannis pour jamais de ma pensée une femme qui en valoit si peu la peine , et recommençai à faire des parties avec mes camarades , sans m'attacher à personne ; mon cœur étoit à Euphrasie , et je ne cherchois , dans mes courses amoureuses , qu'à tromper le feu de la jeunesse , qui ne pouvoit être calmé par la seule spéculation. J'avois beau me dire : si je parvenois à épouser Euphrasie je serois parfaitement heureux , je n'en sentoie pas moins qu'il ne m'étoit pas possible de me passer de son sexe ; et seule-

ment comme les mystiques je dirigeois mon intention. J'écrivis à madame de *** , et j'en reçus une réponse qui me causa beaucoup de peine et de plaisir.

*Lettre de madame de *** à M. le comte de Vergy, le 15 mai 1788.*

« Je vous ai promis, mon cher comte, de vous servir de tout mon pouvoir, et je crois n'avoir pas mal réussi jusqu'à présent. Votre rival a entendu raison, et à force de le persiffler, je l'ai fait convenir qu'il n'y avoit pas le sens commun de vouloir épouser de force une jeune personne qui ne pouvoit pas le souffrir; car elle s'est expliquée très-nettement sur son compte avec son pere. Je crois même qu'elle a parlé de vous. Il est vrai que je n'ai pas peu contribué à lui en donner le courage. Quelques jours après votre départ, je fus à l'abbaye, où comme niece de l'archevêque j'ai mes entrées. J'emmenai votre jeune amie dans le jardin, et je lui ai parlé de vous. Elle

a

a rougi , baissé les yeux , comme il est d'usage à quatorze ans , *la première fois qu'on aime*. Je lui ai demandé si elle ne seroit pas plus heureuse avec vous qu'avec tout autre ? Elle n'a pu s'empêcher d'en convenir ; et je lui ai promis de la débarrasser de Boisdelbert. Mais quand je lui ai parlé du portrait, elle s'est fâchée , et a soutenu qu'elle ne vous l'avoit pas donné ; et dans sa petite colere elle m'a chargée de vous demander comment vous l'aviez. J'ai feins de la croire ; et elle m'a fait promettre de venir cet été à Olnac , où elle est retournée avec son pere. Je compte en effet y aller d'ici à un mois ou deux , pour négocier que vous veniez en quartier d'hiver. N'oubliez pas , mon cher comte , que mon zele est parfaitement désintéressé ; et quoique vous soyez le jeune homme le plus aimable que j'aie vu , je ne vous regarderai jamais que comme un frere ; c'est avec ce sentiment que je suis , etc. »

ZOÉE , marquise de ***.

Tome III.

F

J'étois parfaitement heureux de me savoir aimé, et de n'avoir plus rien à craindre des poursuites de Boisdelbert ; mais l'indiscrétion touchant le portrait, et l'idée de voir Euphrasie , ce qu'il y avoit de plus intéressant dans la nature , liée avec une femme qui me donnoit des preuves d'attachement très-rares , mais qui n'en étoit pas moins méprisable par sa conduite , m'affligeoit. Cependant, n'ayant d'autre ressource que son amitié , je continuai à l'entretenir dans ses bonnes dispositions à mon égard ; mais elle ne put suivre ce qu'elle avoit commencé.

L'archevêque vint à Paris pour la suite de son procès , avec son chapitre ; et sa niece fut forcée de le suivre. Croiroit-on que tout amoureux que j'étois , je fus charmé qu'il n'y eût point de liaison suivie entr'elle et mon Euphrasie ; et j'aimois mieux être privé d'être avec cette dernière, que de ne devoir notre réunion qu'à une femme dont les principes

eussent pu finir par être dangereux pour mon amie.

Ne pouvant espérer d'aller passer l'hiver à Olnac , je me décidai à ne point quitter le corps. Je montois à cheval , je chassois , j'allois le soir à l'assemblée , où je voltigeois de belle en belle , et profitois de tems à autre des occasions favorables. Ce fut dans ce tems que je fis connoissance avec la femme d'un officier du génie , que la goutte retenoit presque toujours dans son lit. Celui de sa femme étoit dans la piece voisine ; et il avoit la manie que la porte fût toujours ouverte ; malgré cela , elle ne m'en permettoit pas moins de venir l'aider à supporter le chagrin de n'avoir qu'un mari podagre. Un jour cependant nous faillîmes être découverts. Je ne sais comment , dans un moment où notre conversation étoit très-animée , elle eut l'imprudence d'articuler quelques-uns de ces sons que l'ame soupire dans les douces extases de la volupté. Le mari dont la goutte n'étoit pas sur

les oreilles , entendit très-distinctement , et l'appella pour savoir ce que cela signifioit. O mon ami , dit-elle , que tu m'as fait de tort en me réveillant ! je rêvois que tu n'avois plus la goutte , et que tu me rendois aussi heureuse que dans les premières années de mon mariage. Ah ! ma pauvre petite , reprit le débonnaire mari , que je suis fâché de t'avoir éveillée ; mais si ma goutte me laisse seulement deux jours d'intervalle , je veux que tu fasses autre chose que rêver. Mais écoute , je ne suis pas mal à présent , je vais essayer de me lever , et j'irai te trouver. Non , mon ami , le froid pourroit te saisir , j'aime mieux aller te joindre ; et me faisant signe de rester , elle se rend dans la chambre du goutteux , qui voulut inutilement lui prouver sa tendresse. L'excès de la douleur tue le plaisir , et il fut obligé de la prier de le laisser seul. Elle ne demandoit pas mieux , et nous passâmes le reste de la nuit très-agréa-

ment , mais avec plus de prudence de sa part.

Au mois d'avril 1789 , le régiment reçut ordre de partir pour Pau en Béarn , et je l'accompagnai. Il y avoit un mois que j'y étois , et que je continuois à recevoir des lettres du baron , et même de madame Duval , lorsqu'un soir j'entendis dans une église , le chant de voix très-harmonieuses ; j'y entrai , et à la lumière des lampes , je distinguai une religieuse d'une très-grande beauté , et que je ne pus méconnoître pour madame de Metelbourg. Je n'en pouvois croire mes yeux. Sa pâleur , son abattement me pénétrèrent jusqu'au fond du cœur ; mais comment se faisoit-il qu'elle se fût faite religieuse , étoit-ce de regret d'être abandonnée du vicomte , ou m'avoit-elle assez aimé malgré sa perfidie pour se punir de m'avoir trompé ? Je ne pus tenir au désir de m'en informer dès le soir même , et j'allai la demander au tour. On me dit qu'il y avoit en effet une dame professe , qui avoit

prononcé ses vœux il y avoit deux mois, que l'on nommoit sœur Zilia ; qu'elle étoit veuve de M. le comte de Metelbourg : mais qu'on ne pouvoit la voir, parce que les complies finies on n'alloit plus à la grille. Que si je voulois revenir le lendemain matin, j'étois sûr de lui parler. Je rentrai chez moi extrêmement troublé, et j'ordonnai à Champagne de dire que j'étois sorti. J'éprouvois un chagrin très-vif, que tant de graces, de talens fussent ensevelis dans un cloître. Je me rappellois les jours heureux que j'avois passés avec elle, et je ne pouvois voir, sans un regret mortel, qu'elle eût élevé une barriere éternelle entr'elle et moi. Je ne dormis pas de la nuit, et je ne pensai point à Euphrasie. Nous avions une manœuvre à cinq heures, il me fallut y aller avant de retourner au couvent, où je ne pus me rendre qu'à dix heures. Je demandai Zilia. On va l'avertir, me dit la vieille touriere ; elle est prévenue, et a paru très-aise de vous

voir , ayant cru vous reconnoître hier après l'office. Elle désire de me voir , me disois-je , me promenant lentement dans le parloir , elle n'est donc pas coupable. Je me livrois aux plus profondes réflexions , lorsque le bruit de son pas me fit éprouver un battement de cœur si violent , que je pensai m'évanouir , ce qui ne m'appris que trop que je l'aimois encore. Mais lorsqu'elle ouvrit le rideau qui la déroboit à mes regards , que j'aperçus son teint plombé , ses lèvres décolorées , ses yeux ternis par les larmes , et qui ne lançoient plus que des feux presque éteints ; je ne vis plus dans cette infortunée qu'une victime de ma cruauté. Je ne me souvins plus si elle étoit coupable , tant je la trouvois malheureuse ; et me précipitant à genoux devant la grille , je lui exprimai avec l'accent de la plus tendre pitié , combien j'étois affligé de la trouver dans ce déplorable état. Vous n'aurez pas long-tems , me dit-elle , à gémir des maux que vous m'avez causés ; mais je bénis le

ciel d'avoir prolongé mon existence ; puisque je puis vous prouver l'injustice de votre conduite à mon égard ; je comptois vous écrire avant de mourir ! — Dieu ! que parlez-vous de mourir ? — Et comment pouvez-vous désirer que je vive ? et ne suis-je pas morte le jour où j'ai prononcé le vœu de n'être jamais à vous : à vous que j'adorois, que j'aime encore , malgré la rigueur des devoirs que je me suis imposés. Un monstre avoit mis entre nous un obstacle insurmontable , et je m'en suis punie. — Serait-il possible que vous ayez été innocente... que je me fusse abusé au point de vous croire perfide. — Hélas ! les apparences étoient contre moi , et si j'avois pu vous appartenir encore , j'aurois tâché de vous détromper ; mais comme il ne pouvoit plus y avoir aucun rapport entre nous , j'ai préféré de vous laisser croire que j'étois parjure , à vous prouver mon innocence , puisque c'étoit un moyen de vous guérir d'un sentiment qui ne pouvoit plus

que faire votre tourment. — Et j'ai pu vous outrager, j'ai pu vous fuir, est-il un supplice pareil à celui que j'éprouve ! Mais au nom de cet amour qui renaît dans mon cœur, avec plus d'ardeur que jamais, dites-moi donc par quel ressort infâme on m'a trompé. Malheur à celui qui s'est rendu coupable. Je jure par l'honneur que j'épuiserai la dernière goutte de son sang. — Voilà encore ce que je redoutois ; voilà ce qui devrait enchaîner ma langue. Mais comment mourir avec l'idée d'être méprisée de vous ? Je ne m'en sens pas le courage. Ecoutez donc, mon ami, le récit de mes infortunes.

Vous savez que vous m'aviez déterminée à passer en Amérique. Les fausses nouvelles que le plus abominable des hommes vous donnoit, me firent croire que je n'avois que ce parti à prendre. Mais que je ne voulois point vous entraîner dans ma fuite ; et mon intention étoit de tout faire préparer pour mon départ, en vous laissant croire que

vous viendriez avec moi , et de trouver le moyen de vous échapper. Pour que vous ne puissiez me suivre , j'avois écrit à M. le vicomte de Menerville de se rendre chez lui le jour que je comptois mettre à la voile ; je l'engageois à se servir de la persuasion de l'amitié pour vous consoler ; et si vous vous obstinieziez à vouloir partir , d'employer l'autorité que son grade lui donnoit pour vous retenir. — Et c'est cette lettre qui devoit lui donner pour vous , madame , un si profond respect , qu'il a osé m'offrir de me faire voir comme une preuve de votre trahison : le monstre , il paiera cher son outrage. — Cependant il ne me répondit point ; et je ne le voyois pas arriver. Vous disposiez tout pour quitter votre patrie , votre état , j'étois touchée de votre amour ; mais je ne pouvois me résoudre à en recevoir une preuve qui vous perdoit. La nuit , cette affreuse nuit qui me livra à toutes les horreurs dont les suites m'entraînent au tombeau , je

ne pouvois trouver le repos ; mon âme fatiguée par les plus douloureuses réflexions , me tenoit dans un état qui n'étoit ni la veille ni le sommeil. Mes yeux étoient ouverts , j'apercevois confusément les objets , je croyois entendre des bruits sourds , et mon imagination naturellement craintive , me peignoit des fantômes. L'idée que la mere du vicomte étoit morte dans ce même lit où j'étois , se présenta à mon esprit. J'avois beau me dire que les ombres paisibles ne cherchoient pas à troubler le repos des vivans , je ne pouvois chasser de mon âme un effroi que je n'avois jamais connu. J'appellai mademoiselle Dupré , mais elle ne répondit point , je crus qu'elle étoit profondément endormie ; et ne pouvant résister à l'état d'anxiété où j'étois , je me leve et vais ouvrir ma porte. Mais , ô frayeur ! que vous traiterez de pusillanimité , mais qui n'en fut pas moins réelle , j'aperçois une grande figure , vêtue de blanc , ayant une lanterne à la main ;

je n'eus pas le tems de distinguer ses traits. Je tombai évanouie , et ne repris mes sens qu'en ayant la preuve la plus convaincante que cet être malfaisant avoit profité de ma foiblesse pour me livrer à la dernière infamie. Je reconnus alors que c'étoit le vicomte qui avoit eu l'audace de me porter dans mon lit, et de s'arroger des droits que mon cœur étoit si loin de lui accorder. L'indignation et la fureur me donnerent des forces. Je m'élançai de ses bras, et courus à la fenêtre de ma chambre, qui donnoit sur la mer, je le menaçai de m'y précipiter s'il ne sortoit à l'instant de chez moi, soit qu'il vît que mon désespoir n'étoit pas feint, et qu'il craignît qu'en effet je n'attentasse à mes jours, soit qu'il pensât que vous pourriez entendre mes cris, il céda à mes vives instances, et il sortit. Rien n'est comparable à la douleur que j'éprouvai, et dont je ne vous entretiendrai point. Vous devez vous rappeler combien vous me trouvâtes abattue ;
vous

vous attribuiez ma tristesse au projet de quitter la France. Je voulois vous en apprendre la cause ; mais j'ignorois si le vicomte étoit ou non resté à Ménerville ; et je ne doutois pas que si vous appreniez son crime , vous ne voulussiez sur-le-champ l'en punir. Je crus donc devoir dissimuler jusqu'à notre départ ; seulement je pris toutes les précautions , pour qu'il ne pût pénétrer dans mon appartement. Je l'entendis revenir le lendemain à minuit ; mais il ne put entrer que dans l'anti-chambre où donnoit la chambre de Dupré. Il y a à présumer que vous le vîtes ouvrir la première porte , et que vous ne restâtes pas assez pour l'en voir sortir. Vous étiez si pressé de m'écrire cette lettre , dont chaque mot fut un coup de poignard pour votre malheureuse amie. — Ah ! madame , combien je suis coupable , est-il possible que mon cœur ait pu méconnoître le vôtre.... — Ce fut le concierge qui me l'apporta. Je la lus et la relus plusieurs fois ; je cherchai si elle pouvoit être excu-

sable par l'excès de la jalousie ; je n'y vis que le froid du mépris. Alors je formai le projet de vous fuir pour jamais , et je me trouvai délivrée du tourment de passer ma vie avec un homme que j'adorois , et aux transports duquel je ne pouvois plus répondre ; et bénissant le ciel de vous avoir donné un cœur si peu capable d'aimer , je formai la résolution de vous bannir du mien ; mais ce fut inutilement. — Ah ! Zilia , Zilia , que je suis coupable ! — Mais si je ne voulois plus vivre pour vous , je voulois encore moins revoir l'auteur* de toutes mes disgraces. Je lui écrivis , je me fis cet effort , je n'avois que ce moyen de me délivrer de son odieuse vue. Je lui signifiois que je ne prétendois pas être prisonniere chez lui , que je voulois partir sur-le-champ ; et que je le priois , non pas au nom de l'honneur , car je ne pouvois croire , d'après sa conduite , qu'il en eût la moindre idée , mais au nom de sa propre sûreté , de me procurer les moyens de gagner Dieppe ; que

j'attendois sa réponse. Il fit demander à me voir , je répondis que je me jetterois plutôt dans la mer que d'y consentir. Il donna l'ordre qu'on mît les chevaux , et je partis sans qu'il osât se présenter.

Arrivée à Dieppe je renvoyai ses gens. Je voulois passer à Philadelphie ; mais réfléchissant à la difficulté pour moi d'y former un établissement ; et d'ailleurs sentant que je ne survivrois pas long-tems à ma douleur , je montai un bâtiment côtier qui étoit chargé pour Bordeaux. Mon intention étoit de me rendre dans cette maison où j'avois une parente. Je donnai une partie de l'argent que vous m'aviez renvoyé , pour m'assurer une existence dégagée de tous soins. Je passois ma vie à vous pleurer , à vous haïr , à vous aimer ; je vous écrivois dix-fois par jour , je déchirois ma lettre. Enfin , ayant appris la mort de M. de Metelboug , par les papiers publics , j'écrivis à ma tante pour lui envoyer ma procuration pour mettre son fils en pos-

session de mes biens , n'en ayant plus besoin , puisque j'avois déjà pris le voile , et espérois prononcer mes vœux dans très-peu de tems. Elle me répondit de la maniere la plus tendre ; ne me fit d'autres reproches que de lui avoir laissé ignorer ce que j'étois devenue ; me pressa d'accepter la main de son fils , et de jouir ensemble de la fortune que je lui offrois. Mais je l'assurai par une seconde lettre , que c'étoit un parti pris avec la plus mûre réflexion ; et en effet , je m'engageai par des vœux solennels , il y a aujourd'hui deux mois. Ils sont nuls , m'écriai-je , vous m'apparteniez. Rien , rien ne peut rompre nos sermens : j'irai les faire valoir jusqu'aux pieds de celui qui a le droit de vous rendre la liberté. — Ah ! mon ami , avant que vous fussiez revenu , je serois morte ; pensez donc que je n'ai peut-être pas quinze jours à vivre. — Non , non , cela n'est pas possible ; vous vivrez , ame de ma vie , ne fût-ce que pour me donner le tems de

réparer mon crime envers vous. — Voulez-vous par cette affreuse pensée me réduire au désespoir, mon ami ? je veux que vous vous accoutumiez à ne plus me voir. Il n'y a pas vingt-quatre heures que je n'étois pour vous qu'un objet de la plus parfaite indifférence. Qui y a-t-il donc de changé ? Un autre m'a possédée : ainsi je ne pouvois plus vous appartenir. Et dites-moi, mon cher Auguste, y a-t-il une extrême différence entre mourir ou ne plus vivre pour ce que l'on aime ? — Mais qui pourroit m'empêcher d'être à vous, de vous donner mon nom ? — Rien, mon ami, que des vœux éternels. — Ils seront rompus. — Ils le seroient, que la malheureuse Zilia ne prétendrait pas au titre d'épouse. Je vous dirai plus, mon ami, ce terrible malheur n'est peut-être pas la seule cause qui auroit dû me priver du bien suprême d'être votre compagne. Devois-je oublier que j'avois manqué pour vous à mes premiers engagements ; et devois-je recueillir

la récompense de la vertu , quand j'en avois violé les lois les plus sacrées ? — Vous vous jugez trop sévèrement , mon amie , mais j'espere que vous ne m'opposerez pas toujours une résistance invincible. Je pars , je reviendrai avec l'ordre qui brisera vos nœuds. — Mon ami , ne me quittez pas , je vous en conjure ; je vous le dis , vous ne me retrouveriez pas. Elle étoit en effet dans un tel état d'anéantissement , que je crus nécessaire de ne pas l'abandonner. Mais espérant que mes soins la ramèneroient à la vie , j'écrivis sur-le-champ à M. d'Albon ; je lui rendois compte de tout ce que je venois d'apprendre , et le suppliois de m'aider de son crédit pour obtenir de la puissance ecclésiastique , de rompre les vœux de la comtesse. J'ajoutois que je ne pouvois suspendre ma vengeance contre M. de Menerville , qu'autant que je pouvois espérer réparer l'injure que nous avions faite à cette femme adorable , mais dont le vicomte étoit l'auteur. Je le priois de me répondre , de

me diriger dans tout ce que je devois faire ; et puisque je ne pouvois plus prétendre à la main d'Euphrasie , il m'étoit doux d'espérer de ses bontés les moyens d'obtenir celle d'une femme que j'espérois qu'il aimeroit comme sa fille , et qui chérioroit Euphrasie comme sa sœur. J'allois passer tout le tems que j'avois de libre au parloir ; mais j'avois la douleur de voir celle que j'aimois plus que moi-même , s'affoiblir de jour en jour. Les médecins ne me donnoient que de foibles espérances ; celles que j'avois de la dissolution de ses vœux étoient presque certaines. M. d'Albon y avoit mis la chaleur de l'amitié et de son propre intérêt ; car me voyant épris plus que jamais de madame de Metelbourg , il se trouvoit tranquille pour sa fille , dont il étoit loin de soupçonner l'extrême attachement pour moi. D'ailleurs elle étoit si jeune , qu'il pensoit que cet amour , si on pouvoit donner ce nom à un sentiment de l'enfance , n'auroit

pas plus de tenue que toutes les affections de cet âge.

Il avoit écrit à notre ambassadeur auprès du Pape , pour obtenir qu'il relevât madame de Metelbourg de ses vœux ; et comme il étoit très-ami du cardinal de B** et qu'il l'intéressa par le récit des malheurs de cette belle femme , il lui renvoya par le courrier que mon parent lui avoit dépêché , le bref du Pape , que M. d'Albon me fit passer sur-le-champ par la même voie. Rien ne peut exprimer la joie que me fit éprouver cette faveur du St.-Siège. Je me hâtai de me rendre au couvent , où je demandai la supérieure à qui je fis lire le bref : elle en parut extrêmement surprise , et me demanda si c'étoit du consentement de sœur Zilia. — Vous pensez bien , madame , que je n'aurois pas fait cette démarche sans son aveu. C'est , me dit-elle , que je ne crois pas qu'elle jouisse long - temps de cette liberté ; car elle a été si mal cette nuit , qu'elle a reçu ce matin les der-

niers sacremens de l'Église. — Que dites-vous , madame ? je l'ai quittée hier fort tart , et son état n'annonçoit en aucune maniere devoir être tout-à-coup si dangereux. Est - ce que je ne pourrai pas la voir ? — Je crois qu'elle viendra avec peine au parler : mais il seroit possible d'après ce bref , de la faire transporter dans un appartement extérieur. — Ah ! madame , ne perdez pas un instant , je vous en conjure ; et comptez sur la reconnoissance d'une famille puissante qui s'empressera de vous la témoigner. — Je n'ai besoin , monsieur le comte , d'autres motifs que de marquer la mienne à cette intéressante personne qui , depuis qu'elle est dans cette maison , n'a cessé de nous donner des témoignages de bonté et d'amitié. Je vous quitte pour tout faire préparer. Je crois qu'il ne faut pas lui parler dans ce moment de ce bref ; ce qui pourroit lui faire une révolution dangereuse. Vous l'en instruirez avec précaution , quand elle sera

dans son nouveau logement. Je demandai à la supérieure, que tandis qu'elle s'occupoit de faire conduire madame de Metelbourg dans le bâtiment extérieur, elle trouvât bon que je veillasse à ce qu'il ne manquât rien pour rendre sa retraite commode et agréable. En effet, ce soin n'étoit pas inutile ; car cet appartement si vanté ressembloit à un logement d'une mauvaise auberge. J'y fis apporter sur-le-champ des meubles simples, mais propres ; et à peine avoit-on fini de l'arranger, que je vis mon incomparable amie portée par les tourrrières, à qui elle disoit : pourquoi m'amenez-vous ici ? — C'est madame la supérieure qui l'a dit. — Ne serois-je pas aussi bien morte dans ma cellule que dans cette chambre. Ah ! c'est vous, mon petit cousin, c'étoit le nom qu'elle me donnoit depuis que je venois au couvent, qui avez eu cette idée. — Non, je vous jure, elle est venue à la supérieure, en pensant que vous seriez plus à portée des médecins. — Et que me fe-

ront-ils , mon terme est arrivé. J'ai reçu ce matin le gage de l'immortalité ; on m'attend dans les demeures célestes. — Pouvez-vous , cruelle , me tenir un semblable langage , quand tout doit assurer mon bonheur. Mais je vous laisse mettre dans votre lit , où vous serez infiniment mieux ; et lorsque je pourrai rentrer , je vous ferai part des nouvelles que j'ai recues ce matin. Elle eut encore la force de se déshabiller elle-même. Quand elle fut couchée , on vint m'appeler , et je crus la trouver mieux que lorsqu'elle étoit entrée. Alors je lui lus la lettre de M. d'Albon , qui étoit jointe au bref du Pape. Mon ami , me dit-elle , que de soins et de peines inutiles , que je suis affligée de vous voir trompé par un espoir , qui d'un moment à l'autre sera détruit pour jamais. Assurez cependant M. d'Albon , et le cardinal de B ***. de toute ma reconnoissance ; mais je ne pourrai profiter de leurs bontés. Je la priai de quitter ses habits monastiques , qui me retraçoient

des idées douloureuses. — Celles de la tombe, mon ami, sont encore plus tristes ; et un suaire est un voile plus sombre que celui que je porte. — Ah ! que me dites-vous, cruelle et trop chère amie ? quoi vous voulez me quitter ! — Hélas ! mon ami, je ne le veux pas ; et si depuis deux ans j'appelle la mort, je ne vous cache point qu'à ce moment elle m'est douloureuse. Mais qu'importent nos regrets ou nos désirs, le moment est marqué, nous ne pouvons le reculer d'une seconde ; profitons de ceux qui nous restent. Et ayant demandé la cassette dans laquelle je lui avois renvoyé ses lettres et son portrait, elle les en tira. Reprenez, me dit-elle, ces témoignages de l'amour le plus tendre ; et elle voulut elle-même me passer au cou le médaillon qui étoit attaché avec une tresse de ses cheveux. Je me rappelai aussi-tôt que je n'avois pas quitté celui d'Euphrasie ; et voyant mon embarras. Quoi ! me dit-elle, dédaignerez vous encore cette marque de ma tendresse ; et
comme

comme elle détachoit ma cravatte , elle apperçut un ruban. Ah ! dit-elle, en s'efforçant de sourire , la place est occupée. — Je pourrois , lui dis-je , en saisissant sa main que je couvrois de baisers , vous faire croire que c'est un don de l'amitié ; mais j'aime bien mieux , ma bonne amie , que vous sachiez quel est ce portrait , et de quelle manière je l'ai eu ; afin que vous jugiez que tout aimable qu'est l'original , il ne peut balancer dans mon cœur l'impression que vous y avez faite pour la vie. Je vous écoute , me dit-elle , aussi bien de parler me fatigue beaucoup ; et je lui racontai dans le plus grand détail tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon entrée dans le monde , en supprimant cependant tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec la famille d'Albon. Elle me prêta la plus grande attention. Mais voyant que j'avois fini de parler , j'éprouve , me dit-elle , une satisfaction dont je ne me serois pas flattée à mes derniers momens : c'est celle de ne pas vous

laisser seul au monde; et d'être remplacée dans votre cœur, par un objet digne de vos respects. — Remplacée, repris-je avec feu, non rien, rien ne remplacera ma Zilia. Vivre pour elle ou renoncer pour jamais à l'amour; et détachant le portrait d'Euphrasie, je remis à mon cou celui de Zilia que je pressois de mes levres. Non, me dit-elle, je ne veux pas d'un sacrifice que vous regretteriez. Mais écoutez-moi: il est possible de tout concilier. Quand je ne serai plus, et c'est ce soir, ou cette nuit au plutard, vous ferez monter dans le même médaillon ces deux portraits. Euphrasie, si un jour vous êtes son époux, ne pourra s'offenser que vous portiez l'imagé de celle qui ne sera plus qu'une ombre, et qui sera morte pour vous; me le promettez-vous? — Ah! promettez-moi de vivre, car je ne répons point des effets de mon désespoir si je vous perds. — Euphrasie vous en garantira. — Aucune femme ne pourra me consoler. — A vingt-deux ans, mon

ami, si on n'oublie pas entièrement un objet qui nous fut cher, les différentes sensations qu'on éprouve émoussent peu à peu les pointes de la douleur; et croyez, mon ami, que cette pensée loin de m'affliger, tempère celle que j'ai de vous quitter. Elle voulut voir le portrait de ma cousine, elle loua sa beauté, comme si elle n'eût eu aucune raison de rivalité, et fit les vœux les plus sincères pour que M. d'Albon m'accordât la main de sa fille. Puisqu'il est certain, dit-elle, que vous n'avez pas vécu avec la baronne, je ne vois aucune raison qui doive s'y opposer. Cette conversation fut interrompue par l'arrivée des médecins qui trouverent la fièvre extrêmement augmentée, et ne me cachèrent pas qu'elle ne passeroit pas la fin de la journée. Je leur offris tout ce que je possédois, s'ils pouvoient la sauver. C'est impossible, me dirent-ils: la douleur a usé cette frêle machine, et sans pénétrer dans les rapports que vous avez avec cette dame, il y

a bien à présumer que la joie de vous revoir, à causé une secousse trop violente, qui à avancé le moment funeste. — Ainsi c'est donc moi qui la tue ! — Ah ! monsieur, le coup étoit porté il y a déjà long-tems ; elle a été certainement très-malheureuse dès les premières années de sa vie, et elle a atteint la vieillesse dans l'âge de la force et de la santé ; aussi s'éteindra-t-elle presque sans douleur. Déchiré par ses terribles pronostics, je revins auprès de son lit. Elle me força de prendre quelque nourriture ; et pour m'engager à manger, elle fit effort pour avaler une cuillerée de chocolat qui ne passa pas. Tout est fini, dit-elle, mais je n'ai jamais été si heureuse qu'à mes derniers momens ; et mettant sa main dans la mienne, elle pencha sa tête sur mon épaule. Je la soutenois dans mes bras, et je cherchois par les plus tendres baisers à retenir cette ame fugitive. Elle tourna vers moi ses yeux mourans. Adieu, mon ami, puisse Euphrasie, vous rendre

le cœur que vous perdez : souvenez-vous.... Sa langue se glaça , elle ne put en articuler davantage ; cependant son cœur avoit encore un léger battement. Les femmes qui la gardoient approchent des sels , de l'alcali , mais rien ne put me la rendre ; sa bouche en cherchant encore la mienne exhala le dernier soupir. Je me jetai sur ce corps glacé , je voulois le réchauffer , je voulois lui donner mon ame , pour remplacer celle qui étoit réunie pour jamais au pere de la nature. Mes efforts furent inutiles , mes vœux rejetés ; et je n'eus plus qu'à pleurer celle que j'avois idolâtrée , et dont ma cruelle jalousie avoit terminé les jours.

Je passai tout-à-coup de la douleur à la rage. J'abandonnai ces restes aux femmes qui l'entouroient , et je courus comme un forcené chez le vicomte qui étoit arrivé depuis huit jours , mais que j'avois évité de voir. Personne dans le régiment ne savoit que madame de Metelbourg habitoit Pau ; et on croyoit que mes assidui-

tés au convent ne tenoient qu'à une nouvelle intrigue. J'entre chez Menerville, que le désordre de mon habillement, et plus encore l'altération de mes traits effrayerent. — Qu'as-tu donc? me dit-il, mon cher Auguste. — Ce que j'ai ! barbare, Zilia vient de mourir dans mes bras : c'est vous qui avez causé sa mort ; mais la vôtre m'en vengera. Recevez ma démission, que je signerois de mon sang ; et rappelez-vous que dans un an de ce jour terrible, je me trouverai dans cette même ville, et que je vous immolerai sur sa tombe. Voilà, reprit-il du vrai tragique, on ne peut mieux peindre le désespoir ; mais il seroit possible de s'expliquer. — S'expliquer, ah ! tout ne l'est que trop, vil suborneur, qui avez osé noircir la vertu la plus pure. Mais je n'ai rien à ajouter, pensez que le 8 Juin 1790, je serai ici. — Je m'y rendrai. — Je n'en demande pas davantage, lui dis-je, et je sortis. Je revins aux Visitandines et voulus revoir encore l'objet de mes tristes

regrets ; mais les religieuses avoient fait rentrer ces restes précieux dans l'intérieur de la maison ; disant que le bref n'ayant pas été enregistré au conseil supérieur , Zilia étoit morte religieuse ; ainsi on ne pouvoit pas les priver du droit de l'ensevelir dans les cloîtres. Le sentiment d'attachement qui avoit dicté la conduite de ces bonnes filles , étoit si honorable à la mémoire de mon amie , que je ne crus point devoir leur disputer un bien dont ma position ne m'auroit pas permis la douloureuse jouissance ; et ne pouvant plus revoir ce que j'aimois encore si tendrement , malgré la nuit du trépas , je partis de Pau dès le soir même , et vins à Bordeaux , où j'écrivis cette lettre à M. d'Albon.

*LETTRE du comte de Vergy , à M.
le baron d'Albon.*

Bordeaux , le 11 juin 1789.

« Qui partagera ma douleur , qui
écouterà les gémissemens de mon

ame ? si ce n'est pas mon ami, mon pere, celui qui avoit daigné s'occuper d'un bonheur dont je n'étois pas digne, puisque le ciel m'en a privé au moment où je me flattois d'en jouir. Elle n'est plus celle qui réunissoit toutes les vertus et tous les charmes ; une froide tombe ensevelit avec elle mes plaisirs et ma félicité ; je renonce pour jamais à l'amour. Comment pourrois-je goûter des jouissances, en me rappelant que j'ai perdu celle qui m'a fait sentir les seules que je puisse me retracer sans rougir. Je ne résisterois pas au malheur de lui survivre, si un devoir sacré ne m'y contraindoit pas. J'ai donné ma démission, et vous pouvez, mon vertueux ami, en sentir la raison. Je vais voyager pendant un an, et peut-être après ce terme, serai-je obligé de m'expatrier ; mais quelque lieu que j'habite, toujours vous serez présent à ma pensée, toujours je ferai les vœux les plus tendres pour votre bonheur et celui d'Eufrasia. Pour

moi , je n'en espere plus , et le triste plaisir de la vengeance est le seul qui me reste. J'attends de vos nouvelles à Londres , où je compte me rendre d'ici à un mois au plus tard. Je n'espere d'adoucissement à ma douleur , que du tems et de votre amitié. Mon respect et mon attachement sont , etc. ».

Je m'arrangeai avec un capitaine de vaisseau suédois , qui faisoit route pour Douvres. J'étois trop occupé de ma douleur , pour m'occuper des mouvemens révolutionnaires qui commençoient à se faire sentir ; et je prévins d'avance ceux qui liront ces mémoires , que je ne me suis point mêlé de la situation politique de la France ; qu'ils ne cherchent donc dans cet écrit aucune relation des grands événemens qui se passerent dans ces tems de trouble et d'anarchie. Je ne décrirai que ceux qui ont un rapport direct avec moi , et la famille d'Albon. Encore ne voulant point tremper ma plume dans le sang ni le fiel , je tacherai de

ne saisir que les ridicules de nos atroces tyrans. Assez d'autres ont fait couler des larmes sur nos malheurs ; moi je ne veux que faire naître le rire sardonique, et prouver que même sous la hache, on pouvoit plaisanter ces monstres, dont les forfaits avoient une teinte si bizarre, que nos neveux ne pourront s'empêcher de convenir que la plupart des acteurs de ces scènes sanglantes, eussent mieux figuré sur les tréteaux que dans le sénat.

Le jour que je devois partir pour l'Angleterre, je reçus une lettre de la marquise de ***, qui me fut renvoyée de Pau ; elle en contenoit une d'Euphrasie. Je les copie toutes deux, pour que l'on puisse juger combien je fus durant le tems de ma jeunesse, le jouet des passions qui se succéderent dans mon ame, sans que l'on puisse m'accuser d'inconstance.

*Lettre de madame de*** au comte
de Vergy.*

Paris, le 2 juin 1789.

« Il faut que je vous gronde , mais bien fort , mon cher comte , vous êtes le plus inconséquent des hommes , celui pour lequel il est le plus impossible de faire quelque chose pour son bonheur ; car on ne sait où prendre l'objet qui peut y contribuer. Je vous vois à Lyon , vous ne me paraissez qu'un de ces aimables enfans que l'amour et la folie accompagnent, incapable de résister à l'amorce du plaisir , et savant dans l'art de le faire goûter. A l'ivresse dont vos sens s'enflammerent pour moi , que vous n'aviez jamais vue , qui se seroit imaginé que vous étiez un homme à grandes passions. Cependant , ce portrait si imprudemment laissé chez moi , me fit penser que vous étiez l'amant respectueux et constant , car pour fidele j'avois des preuves du contraire , de la tou-

chante Euphrasie. Je m'empresse d'assurer votre bonheur, je fais désister votre rival de sa recherche, j'aide la timidité de votre maîtresse, je conviens avec elle de ce qu'elle doit faire pour déterminer son père, je vous rends compte exactement de vos succès, vous me répondez par les expressions de la reconnaissance, votre plume brûle le papier; enfin, qui ne vous auroit cru le plus amoureux des hommes? J'étois convenue, avec la petite personne, des moyens de nous écrire, et je lui faisois passer ces témoignages d'un sentiment qui ne faisoit qu'accroître le sien pour vous, quand un matin son père lui fait lire une belle épître que vous venez de lui adresser, pour lui faire part que vous êtes éperdument amoureux: de qui? d'une religieuse; et que vous le priez d'écrire à Rome pour rompre ses vœux. Est-il rien de plus fort, de plus bizarre? la pauvre enfant, qui n'a personne à qui confier ses chagrins, m'écrit. Je vous envoie ses plaintes aussi touchantes que naïves.

naïves. Si après les avoir lues vous avez encore la fantaisie de décroiter votre religieuse , vous êtes un homme à jeter par les fenêtres. Répondez-moi promptement ; car je ne sais qu'écrire à votre jeune amie , qui m'intéresse dans ce moment-ci beaucoup plus que vous ; quoique je sois forcée de convenir que vous êtes parmi ceux de votre espece la plus aimable créature que je connoisse. Adieu , toute à vous , malgré vos torts avec mon sexe.

ZOËE , marquise de ***.

*Lettre d'Euphrasie d'Albon à la marquise de ***.*

Olnac , 17 mai 1789.

» Voilà huit jours que je suis dans un état qui vous feroit pitié , madame et chere amie. Mon pere me croit malade , il a fait venir un médecin de Clermont , et M. Commouche , dont je vous ai parlé , qui a épousé mademoiselle Trichet , niece du vieux curé , ne quitte pas

le château. Ils ne connoissent rien à ma situation. Je le crois bien, ils ne savent pas que le mal vient de mon cœur. Enfin je ne dors plus, je ne mange point, je ne puis faire un pas sans m'évanouir. Les remèdes qu'on me donne aggravent mes souffrances, loin de les soulager. J'ai à peine la force de tenir ma plume. Voilà quatre jours que j'ai commencé cette lettre, et c'est au plus si vous pourrez la lire ; ma main est si tremblante, que je ne puis former mes mots. Vous ne vous imaginez pas, ô non, vous ne pourrez croire ce qui me cause un chagrin si cuisant ; et moi-même si je n'avois bien vu son écriture, je n'en serois pas persuadée. Mais je m'apperçois, en relisant ma lettre, que je ne vous ai pas encore dit ce qui m'afflige. Il faut que je vous le raconte bien en détail ; sans cela vous ne jugeriez pas de la grandeur de ma peine.... »

Euphrasie écrivoit à la marquise de *** tout ce qu'elle avoit appris par son pere de la passion du comte

pour madame de Metelbourg et finissoit ainsi sa lettre :

» Si elle obtient que ses vœux soient rompus , si elle l'épouse , je n'ai plus qu'à mourir. Il me regrettera ; il ne pourra se rappeler sa pauvre petite Euphrasie , qui l'a aimé bien avant de savoir ce que c'étoit que de l'amour , sans se reprocher d'avoir été cause qu'elle est morte avant quinze ans ; car si je suis toujours aussi malade que je le suis depuis huit jours , ce ne sera pas long. Ne lui écrivez pas cependant , mon amie , il reviendrait peut-être à moi par pitié ; et jugez si ce sentiment pourroit payer toute la tendresse que j'ai pour lui. O non , j'aime mieux qu'il épouse sa religieuse que de se marier avec moi par complaisance. J'aime mieux qu'il l'épouse.... Cela n'est pas vrai , car à la seule pensée qu'une autre soit sa femme , je me sens défaillir. Mon dieu ! pardonnez le désordre de cette lettre , ma généreuse amie , consolez-moi , conseillez-moi , tâ-

chez de me dire que j'ai tort de m'affliger ; qu'il n'obtiendra pas que l'on rompe les chaînes de cette femme, qu'il ne l'épousera pas, qu'il me reverra, m'aimera encore, et que nous serons heureux. Ah ! que ne vous devrois-je pas, mon amie, si cela étoit. Mais cela ne sera pas, et votre pauvre Euphrasie mourra de sa douleur, qui ne m'empêche pas d'être, &c ».

Qu'on s'immagine l'effet que produisirent ces deux lettres sur un cœur brisé par la douleur. Que répondre au froid persifflage de la marquise ; mais sur-tout aux douces plaintes de ma sensible Euphrasie. Que de reproches je me faisois d'avoir troublé le calme de son ame. Combien je me maudissois d'avoir fait le voyage de Lion. Je n'étois donc destiné que pour le malheur des femmes qui daignoient m'aimer. N'étoit-ce pas moi qui avois détruit l'union de la baronne avec son mari ? Ma chere Zilia existeroit encore et seroit l'honneur de sa famille et de

son sexe , sans mon amour , qui l'a perdue et précipitée dans la nuit du tombeau. Euphrasie simple , modeste , qui n'avoit nulle idée des passions , a reçu de mes imprudens aveux, le poison qui la dévore , sans que je puisse désormais adoucir les maux qu'elle ressent. Il n'est pas jusqu'à la bonne Eulalie , à qui je prépare des regrets , si je parviens à éteindre dans le sang du vicomte la soif de ma vengeance. Il n'y a que la vertueuse Jeannette , qui soit échappée par sa sagesse aux maux que mes sentimens attirent sur la tête de toutes celles que j'aime. Ah ! fuyons pour jamais tout engagement , renonçons à l'amour ; mais effaçons de l'ame d'Euphrasie l'idée de l'avoir volontairement trahie. Qu'elle sache que cette infortunée qui s'est éteinte dans mes bras , avoit des droits sur moi , long-tems avant le jour où je cherchai à faire naître l'amour dans le cœur d'Euphrasie ; mais sur-tout arrachons de son ame cet amour qui feroit son tourment , en ayant la

franchise de l'assurer , qu'ayant repris tous mes sentimens pour Zilia , avant l'instant qui me la ravie pour toujours , je les conserverai jusqu'à la fin de ma vie ; et qu'ainsi , il ne m'est plus possible de lui offrir un cœur où regne pour jamais celle que je pleure et pleurerai sans cesse. Je traçai de la maniere la plus simple et la plus breve l'histoire de mes amours avec Zilia , et l'envoyai à la marquise de *** , en la priant de la faire passer à son aimable amie. J'écrivis aussi au baron pour le prier de me donner des nouvelles de sa fille ; et je voulois de si bonne foi détacher de moi Euphrasie , que je ne craignis pas de marquer à son pere , que je pensois que la cause de la maladie de sa fille , ne lui étoit pas connue , que ce n'étoit point un sentiment de vanité qui m'engageoit à le lui dire ; mais que je craignois que les médecins , ne devinant pas ce qui causoit ses souffrances , ils ne les augmentassent encore ; que je croyois que s'il devenoit le confident de ses peines se-

crettes, il les adouciroit, et que le tems et la dissipation la guériroient d'autant plus sûrement, que l'amour sans espoir se détruisoit de lui-même; et qu'il étoit impossible même à la belle et sensible Euphrasie d'en conserver; puisque je faisais le serment de fuir tout objet qui pourroit me rendre infidelle à la mémoire de ma chere Zilia.

Je venois de fermer ces deux paquets, lorsque Champagne vint m'avertir que l'on alloit appareiller. Je recommandai mes deux lettres au directeur de la poste et partis. Je ne vous fatiguerai point par le recit de mon voyage ni de mon séjour à Londres. Portant par-tout le poids de mes infortunes, je ne faisais qu'exister simplement. Habitué dès ma plus grande jeunesse à ne voir dans l'univers, que ce sexe si doux et si perfide, du moment que je ne voulois plus me livrer à ces dangereuses amorces, la terre ne me paroissoit plus qu'un vaste désert, où rien n'étoit plus capable de m'intéresser.

Cette disposition mélancolique étoit encore augmentée par la fumée du charbon de terre. Je devins aussi taciturne qu'un anglois ; je passois ma vie dans les cafés de Londres ; j'y entendois parler de la révolution françoise ; mais il me sembloit que j'étois sans patrie comme sans amour. Cependant je vis au quatorze Juillet nos aimables de Paris, qui se moquoient des mouvemens populaires, et disoient : dès que nous le voudrons cela finira. Je trouvai plusieurs de mes camarades qui me demanderent si j'étois des leurs ? Moi, je suis ici pour attendre que le 8 Juin 1790 arrive, et pas pour autre chose.

Cependant ennuyé de n'entendre parler que de politique ; je m'enfermai chez moi, où je relisois les lettres de Zilia, et je parlois à son portrait, comme s'il eût dû m'entendre. Quelquefois aussi je jettois les yeux sur celui d'Euphrasie, et je ne pouvois m'empêcher de la trouver charmanté. Une lettre que je reçus de la marquise de ***, suspendit

pendant quelques instans mes sombres rêveries ; et je ne pouvois m'en pêcher de rendre justice au style brillant et léger de cette femme aimable.

*Lettre de madame *** , au comte
le 24 juillet 1789.*

« Réparation , mon cher comte , vous n'êtes pas tout-à-fait aussi mauvais sujet que je le croyois. Savez-vous que l'histoire des malheurs de la comtesse m'a touchée jusqu'aux larmes , moi qui ne pleure guere. Mais ce qui vous paroîtra bien bizarre , ce sera d'apprendre que loin de guérir Euphrasie , comme vous l'imaginiez , elle vous en aime mille fois davantage. *Il est constant , il est sensible , il est digne de mon cœur.* Ah ! s'il étoit ici , me dit-elle encore , je le consolerois , je pleurerois avec lui cette femme infortunée. Mandez-lui qu'il vienne , mon pere ne s'y opposera pas ; car il dit qu'il n'aimera jamais que madame de Metelbourg. Et ainsi cette pauvre



petite s'abuse sur son sentiment ; elle ne voit pas que l'espérance est rentrée dans son cœur ; et à sa place j'en aurois beaucoup. Au fait , comment aimer une ombre , mon cher comte ? Vous ne vous en tiendrez pas à ne connoître d'autre plaisir que celui de pleurer sur des cendres insensibles , sur-tout si vous n'y mettez pas d'orgueil. Laissez faire au tems , à la nature , et vous verrez qu'Euphrasie vous consolera. Je ne sais si je pourrai en être témoin , car il paroît , que mon chere oncle , à quelqu'envie d'émigrer. Comme il voudra , il y a de jolis hommes dans toutes les parties du globe ; ainsi peu importe. Mais si nous nous rencontrons , tant pis pour vos sermens , vous serez de bonne prise ; car ce ne sera pas à Euphrasie que je vous ferai faire infidélité.... Adieu , mon cher Auguste , pensez que pleurer une femme pendant deux mois est une preuve de sensibilité dont fort peu d'hommes sont capables ; pour moi je le serai toujours de vous aimer

comme amie, ou comme maîtresse ;
à votre choix.

Z O É E.

M. d'Albon m'écrivit aussi dans le même-tems. Il me disoit qu'il avoit fait usage de mes avis, que la malade alloit beaucoup mieux, qu'elle avoit plus de gaieté, et avoit repris ses occupations ; qu'il se flattoit que le tems et l'absence la guériroient entièrement.

Je fus fort aise d'apprendre que mon ami étoit plus tranquille, et que j'aurois ce reproche-là de moins à me faire. M'ennuyant en Angleterre, je passai en Hollande, et me rendis à Amsterdam. Ce fut là que j'appris les détails des cinq et six octobre, qui firent une si belle peur à ceux qui étoient restés à Paris, qu'ils quitterent la France, et vinrent en troupe dans les Provinces unies, chercher un asile. Je craignois toujours de voir arriver parmi eux le vicomte. Je voulois qu'il reçût la punition de son crime dans le lieu où

reposoient les cendres de mon amie ; et j'aimois mieux voir retarder ma vengeance que de ne pas la rendre complete.

Un soir que je rentrois chez moi à la nuit fermée , un jeune homme , dont je distinguois à peine les traits , mais qui me parut d'une taille élégante et mis à la française , me serra affectueusement la main , et me fit signe de le suivre. Pensant que c'étoit un de mes camarades qui ne vouloit point être connu , j'allai avec lui. Il me fit entrer dans la maison d'un marchand mercier , monter sans lumiere un petit escalier ; et enfin il m'introduisit dans une chambre qui n'étoit pas plus éclairée. Que me voulez-vous , lui dis-je , et qui êtes-vous ? Au lieu de me répondre il se jette dans mes bras , et m'accable de caresses , que je repousse avec une sorte de fureur ; mais cet être si entreprenant trouva bien le moyen de m'appaiser , en me prouvant qu'il n'étoit pas de mon sexe ; et profitant de l'obscurité , de ma surprise ,

surprise, et de six mois d'abstinence, elle me fit oublier mes sermens de fuir les plaisirs ; et je n'eus pas l'instant de réfléchir que déjà uni à cette inconnue, il ne me restoit qu'à apprendre son nom, lorsque ses éclats de rire me la firent reconnoître pour la marquise de ***. — Eh bien, que sont donc devenus vos sermens ? En est-il, lui dis-je, qui puissent tenir contre vos charmes ? Et allumant sa bougie au feu du phosphore, elle me fit voir que le joli chevalier d'Ersé n'étoit autre que la niece de l'archevêque. — Je vous l'avois bien dit que vous seriez de bonne prise : ah ça, mon lamentable ami, vous voilà bien persuadé qu'à votre âge on ne garde pas de fidélité aux morts ; ainsi vous pouvez vous occuper encore d'obtenir la main de votre belle cousine. Convenez-en, les manes de feu votre amie ne seront pas plus offensés, peut-être moins, en vous sachant époux d'Euphrasie, que mon amant. Nous décidérons, lui dis-je, en la conduisant sur un sofa, cette question

une autre fois ; mais ce soir je suis tout à Zoée ; et je retrouvai dans ses bras et les plaisirs et les forces merveilleuses que j'avois eues dans la nuit que j'avois passée avec elle à Lion.

Nous avons tellement employé le tems que nous n'avions pas pu trouver encore celui de nous demander réciproquement des nouvelles de ce qui nous intéressoit ; mais , pendant qu'en femme qui ne veut rien sans en marquer sa reconnaissance , elle me préparoit de ses jolies mains un médianoche * excellent de truffes , de picholine , de beurre , de thé , de fleurs d'orange de Malte et des rôties de vin d'Espagne , nous parlâmes enfin de tout ce qui se passoit en France. C'est à mourir de rire , me dit-elle , on est paire et compagnon ; et rien de si comique que d'avoir pour cordonnier ou coëffeur un homme à deux épauettes. La cour paroît trouver cela fort bon. On n'a plus besoin pour être présenté de Cherin. Si cela s'en

* Repas à l'Italienne qui se fait à minuit.

tient là , ce ne sera que ridicule ; mais j'ai grand'peur que les scènes du 14 , et des 5 et 6 ne recommencent , et d'une manière plus tragique. Aussi je n'ai pas détourné mon oncle de quitter la France ; d'ailleurs je voulois absolument vous revoir , vous forcer à abjurer votre long deuil ; et en vous redonnant le goût du plaisir , vous rendre à votre jeune amie qui , je vous le dis en confidence , vous adore plus que jamais.

Cela peut être , interrompis-je en soupirant : mais Zilia. — Vous me faites rire avec votre Zilia , y pensiez - vous - toutà-l'heure ? Et s'asseyant sur moi avec la plus douce familiarité , elle me prouva encore que malgré le souvenir douloureux de madame de Metelbourg , la beauté n'avoit pas perdu ses droits. Tout cela est charmant , dit-elle , mais savez-vous qu'il est déjà deux heures du matin , que je ne loge pas ici ; et que va dire mon cher oncle ? Ecoutez , il me vient une idée , il faut donner à cette longue absence un air

d'aventure de brigands. Partons dans l'instant, ramenez-moi, frappez à coups précipités ; dites que vous passiez dans une rue, que vous avez entendu des cris et reconnu ma voix, et que vous m'avez tirée des griffes de quatre à cinq voleurs, qui, après m'avoir pris tout ce que je possédois, se disputoient ma personne. Je vous laisse ici tout ce qui sera censé m'avoir été pris par eux. Vous jugez qu'elle reconnoissance aura le cher oncle ; le moins qu'il puisse faire sera de vous offrir un logement ; et nous nous trouverons sous le même toit. Tout s'exécuta comme elle l'avoit désiré, et nous achevâmes la nuit commencée sous d'aussi heureux auspices.

Quand le jour nous força de nous séparer, elle me dit : à propos, n'allez pas oublier que je m'appelle le chevalier d'Ersé pour tout autre que les gens de la maison, et que je suis neveu de monseigneur. Il a cru que cela éviteroit toute étiquette ; et puis une niece jeune et jolie fait plus

causer qu'un neveu. Rien ne sera plus agréable : nous pourrons courir ensemble tant que nous voudrons ; mon oncle est si bon homme.

Me voilà donc encore une fois reprenant la carrière des plaisirs , non sans quelques remords ; mais comment résister aux douces agaceries de la marquise , qui chaque jour varioit ma jouissance ? Nous passions des jours charmans : l'archevêque avoit emporté beaucoup d'argent comptant ; et pensant que dans six mois au plus , tout seroit fini , et qu'il rentreroit dans ses immenses bénéfices , il tenoit une maison brillante , et mangeoit pendant ces six mois ce qu'il auroit été très-prudent de placer dans la banque d'Amsterdam , pour s'assurer une existence et à sa niece. Mais l'archevêque ne fut pas le seul des émigrés qui fit la même faute. Presque tous firent florès pendant quelque tems , et finirent par demander l'aumône. Pour moi , qui devois rentrer en France , et par mon opinion et par le devoir que je m'étois im-

posé de venger Zilia , je profitois de leur extravagance pour passer très-agréablement mon tems.

Enfin le mois de juin approchoit , et j'avoue que je ne pensois pas sans un certain chagrin , à me séparer d'une société qui m'offroit mille charmes. Mes regrets de la mort de madame de Metelbourg s'affoiblissant , mon désir de punir son ravisseur étoit moins vif ; mais l'honneur ne me permettoit pas de manquer à un rendez-vous que j'avois donné d'une manière si solennelle. Ainsi il falloit bien songer à regagner la France ; d'ailleurs M. d'Albon m'y engageoit depuis quelque tems. Il n'étoit point de l'avis de l'émigration , qu'il ne regardoit que comme une mode ; et la chose lui paroissoit trop importante pour ne suivre en cela qu'un caprice sans aucun raisonnement. Il m'en faisoit de fort solides sur l'utilité que les gens honnêtes restassent en France pour ne pas la livrer à une troupe de brigands. Il fallut donc se décider à partir. Ma

petite marquise se conduisit dans cette occasion , suivant son caractère ; elle m'avoit comblé de marques d'amitié depuis six mois ; nous ne nous quittions ni jour ni nuit. Je suis certain que pendant tout ce tems elle me fut parfaitement fidelle ; parce qu'elle n'avoit trouvé personne plus à son gré. Cependant elle fut la première à me parler du huit juin. — Si vous m'aviez demandé mon avis , je ne vous aurois pas conseillé cette levée de boucliers ; mais c'est une chose faite , et votre défit ne seroit qu'une fanfaronnade ; ainsi il faut bien rentrer en France , et nous quitter , peut-être , pour toujours ; car je ne suis pas absolument du sentiment de nos amis , qui croient qu'ils rentreront quand ils voudront. Moi je crois que s'ils se laissent fermer la porte , elle ne se rouvrira que dans de longues années. Mais enfin il faudra bien que je me console de votre absence par un autre choix. J'ai au moins la satisfaction de vous avoir délivré de

vosre profonde tristesse. Vous allez retourner en France. j'espere que vous vous tirerez heureusement de vosre combat ; mais il faut qu'il vous serve de prétexte pour vous retirer à Olnac ; et dans le vrai cela pourra bien être nécessaire pour vosre sûreté, car j'ai reçu des nouvelles qui m'apprennent que M. de Menerville est général constitutionnel. — Il a donc prêté son serment ? — Il a été un des premiers ; ainsi il est très aimé de la clique , et si vous le tuez , ils vous feront un mauvais parti. Le mieux sera de vous retirer sur-le-champ dans vosre famille. J'écrirai à la petite une lettre que vous lui remettrez , et qui contiendra les conseils nécessaires pour tromper parfaitement son pere. Il faut qu'il vous croie toujours occupé de la défunte , c'est le seul moyen qu'il vous laisse sans inquiétude avec sa fille : c'est-là le point essentiel , le reste viendra avec le tems. Je ne vous demande point de vous souvenir de moi , si cela vous gêne. — Pouvez-vous, mon aimable amie,

tenir ce langage. Pourrois-je oublier les momens délicieux que j'ai passés auprès de vous. — Et n'avez-vous pas oublié Zilia ; pourquoi croirai-je que vous vous souviendrez de moi ? Eh ! mon ami , à quoi bon les souvenirs inutiles. Une fois rentré en France , vous serez mort pour moi ; et quand j'y reviendrai un jour , vous serez marié avec Euphrasie , et sûrement je ne me souviendrais pas de l'ami du chevalier d'Ersé : il vaut autant que nous renoncions dès ce moment à tout espoir de nous revoir jamais.

J'admirois sa philosophie. Nos adieux furent ceux de deux tendres amis qui ne se quittent que pour quelques jours ; du moins de sa part je n'apperçus point le plus léger nuage de tristesse sur sa physionomie. Elle m'accompagna jusqu'à la frontière , sous prétexte d'aller voir une de ses amies. Je lui avois demandé son portrait , elle me refusa , disant qu'il n'y avoit que l'amour qui pût donner du prix à ce

don, et que sûrement nous n'en avions pas l'un pour l'autre. Je voulois lui écrire, elle s'y opposa par la crainte de me compromettre. Elle m'embrassa tendrement; et remontant sur son cheval, elle partit d'un tems de galop. Je ne l'ai jamais revue depuis. J'avoue que malgré tout ce qu'elle a pu dire de la nécessité de ne point penser l'un à l'autre, je donnerois tout au monde pour savoir si elle est heureuse, ou pour adoucir son sort, s'il est infortuné.

A peine eus-je mis le pied sur les terres de France, que je sentis réveiller ma haine contre le vicomte, qu'il sembloit que les plaisirs où j'avois passé ces derniers six mois, avoient presque éteinte. Je traversai la France, et me rendis sans m'arrêter à Pau. J'y arrivai le quatre, je descendis dans la même maison où j'avois logé, et j'y trouvai une lettre de M. de Menerville; car déjà les titres avoient disparu, mais pas encore avec eux l'honneur. Voici ce qu'elle contenoit :

*Lettre de monsieur de Menerville ;
le 25 Mai 1790.*

« Impossible que je sois le huit à Pau ; si je savois , monsieur , où vous trouver , je vous aurois prévenu afin de vous éviter un aussi grand voyage. Mais dans l'ardeur que vous avez d'avoir une explication qui vous intéresse , vous compterez pour peu de chose de retraverser toute la France pour venir me trouver à l'armée de la Fayette , où je commande une division. En vous adressant à l'état-major de l'armée , il vous sera facile de savoir où je serai. Sur-tout ne laissez pas entrevoir le sujet de votre voyage , vu la sévérité des lois , mais qui ne peuvent me faire rompre un engagement auquel je tiens autant que vous ».

J'ai l'honneur , etc.

SCIPION MENERVILLE.

Cette lettre me donna beaucoup d'humeur ; mais il falloit bien me résoudre à aller joindre mon ennemi.

Je ne pus cependant quitter Pau sans aller aux Visitandines : j'entraî dans l'église où pour la première fois j'avois revu celle qui m'étoit si chère. Je fus surpris en y entrant de voir un monument que je n'y avois pas remarqué ; mais je n'y eus pas plutôt jetté les yeux , que je ne pus méconnoître les traits de mon amie , dans la figure principale qui étoit de marbre blanc. Elle étoit à demi voilée : un génie dont la beauté annonçoit assez que la pensée de l'artiste avoit été de représenter l'amour, s'efforçoit d'ôter le voile , et tenoit une couronne de roses pour la placer sur la tête de Zilia. Mais la religion d'une main repoussoit cet enfant , et de l'autre montrait à madame de Metelbourg une tombe entr'ouverte. Celle-ci jettoit sur l'amour un regard plein de la plus tendre expression , et n'en posoit pas moins avec courage un pied dans le tombeau ; les vertus et les grâces qui environnoient ce superbe groupe, paroisoient plongées dans la plus profonde

profonde douleur. Frappé de l'allégorie, je me rappelai les souvenirs les plus déchirans. Je me jetai à genoux, et pressant de mes mains cette tombe où étoit enséveli tout ce que j'avois si tendrement aimé, je ne pouvois comprendre comment depuis six mois, je m'étois livré aux plaisirs, avec une sibarbare indifférence, tandis que ceux qui avoient moins de raison que moi de regretter cette femme adorable, lui avoient élevé un tombeau. Je lus l'inscription qui étoit très-simple, mais qui m'apprit que c'étoit Longpré qui avoit donné à sa cousine ce témoignage de son respect et de sa reconnoissance.

Après avoir long-tems médité sur ces tristes objets, je demandai à voir la supérieure, elle me reçut avec beaucoup d'égards, et me raconta que peu de jours avant mon départ, M. de Longpré, cousin germain de madame de Metelbourg, étoit venu dans l'espérance de la retrouver encore ; qu'il avoit marqué le plus vif chagrin de ce qu'elle n'étoit plus ; et

ayant rencontré à Bordeaux un sculpteur très-habile , il lui écrivit de venir. Sachant que sa cousine avoit obtenu du Pape le droit de rompre ses vœux , il avoit saisi cette idée , et l'avoit communiquée à l'artiste , qui l'avoit supérieurement exécutée ; il n'est entièrement fini que depuis huit jours. Il coûte plus de cinquante mille livres , ce qui n'a pas empêché M. de Longpré de faire des dons considérables à la maison , dont peut-être nous ne jouirons pas longtemps ; mais son intention n'en sera pas moins récompensée par le seigneur. Je louai la générosité de Longpré , qui employoit à honorer la mémoire de sa parente , une partie de ce qu'elle lui avoit laissé par testament. Je quittai cette maison avec le plus grand chagrin. J'aurois donné la moitié de ma vie pour la rendre à Zilia ; mais forcé de renoncer à ce vain espoir , je ne pensai plus qu'à trouver Menerville.

Je ne fus que cinq jours à me rendre dans les Ardennes , où la

Fayette commandoit à ce ramas de vagabonds que l'on avoit enrégimentés, et qui n'avoient aucun mérite que celui de massacrer de sang froid, et de se faire tuer quand ils étoient ivres. Je fus frappé du hideux aspect que cette vile canaille présentoit : ils étoient sales, dégue-nillés, sans aucune subordination, les égaux de leur chef, chantant la marseilloise, et ne comptant une journée remplie, que lorsqu'ils avoient fait quelque expédition atroce. On peut parler sans ménagement de ces hordes de bandits, car il n'en est pas échappé un seul ; mais de leur sang comme des dents du dragon de Cadmus, il est né des soldats dont la bravoure et l'instruction ont étonné l'Europe. Je ne cacherais aucunes des impressions que j'éprouvai. Je venois chercher ou donner la mort, mais c'étoit au champ de l'honneur ; et lorsque je me vis dans ce camp, j'éprouvai un sentiment de terreur : je crus même que Menerville m'avoit attiré dans

un piège , et qu'il me feroit immoler par ses sanguinaires cohortes.

Cependant je m'avançai jusqu'à la tente du général , et demandai le cy-devant vicomte. On m'indiqua son quartier ; je le trouvai soupant avec une douzaine de ces échappés de Bicêtre , et la pauvre Eulalie qu'il avoit trainée avec lui à l'armée , et dont la figure douce et décente contrastoit , d'une manière frappante , avec les convives de son amant. Elle fit un cri de joie en me revoyant. Menerville à moitié ivre ne savoit trop quel ton il devoit prendre avec moi. — Ah ! c'est vous , me dit-il , vous venez de loin , n'est-ce pas ? Eh bien , je suis bien aise de te voir ; mets-toi à table et mange un morceau. — Je n'ai pas faim. — Tu fais le fier , ne sais-tu pas que ce sont-là les vrais défenseurs de la patrie ? — Je le sais , mais cela ne m'en donne pas plus d'appétit. — O par la sangbleu , tu boiras à la santé de la nation. — Très-volontiers , j'en fais partie , je suis fort aise qu'elle se

porte bien. — Allons, Eulalie, verse-lui à boire. — Asseyez-vous donc auprès de moi, mon cher Auguste, je suis si contente de vous revoir : et elle me donna une place entre elle et le vicomte. Je l'acceptai plutôt qu'une autre ; car je craignois auprès de nos héros, de trouver trop à gagner. Vous n'avez pas de cocarde, me dit-elle tout bas, et elle m'en attachait sur-le-champ une à mon chapeau. Qui vous amène ici ? — Vous ne le saurez que trop tôt. — Vous m'inquiétez. — Ne dites rien, je vous en prie. Il y a ici trop de danger à parler. Ah ! oui, reprit-elle tristement, ils ont déjà cinq ou six fois pensé lui faire un mauvais parti. — Il n'auroit que ce qu'il mérite. — Parlez donc bas à votre tour. Pendant que nous causions ainsi à petit bruit, nos pendants racontaient tous leurs faits et gestes : il y en eut un entr'autres qui fit une narration de l'arrivée du roi à Paris, dont je n'entendois pas grand chose, tant il parloit en mauvais françois, et en-

treméloit tout ce qu'il disoit, de juremens abominables, sans respect pour cette malheureuse femme. Mais je me suis toujours souvenu d'une phrase de cet orateur. Il parloit de cette démarche si déplacée que l'on fit faire à Louis XVI; et il disoit : *Quand le roi descendit à l'hôtel-de-ville, jarnicoton que c'étoit beau ! il traversa une voûte de sabres croisés.* On peut juger par cet échantillon ce qu'étoient ces gaillards; et quand on pense que Menerville et tant d'autres avoient la bassesse de les traiter de camarades, d'amis, de freres, on ne peut savoir quel étoit le plus méprisable des deux partis. Car ce qui est à remarquer, c'est que ces nobles qui donnoient à plein collier dans la révolution, la détestoient, et ne cherchoient à avoir la confiance de ce qu'on nommoit alors la nation que pour la mieux trahir; et je ne doute point que Menerville ne fût du nombre. Je m'ennuyois fort de cette orgie civique; et je crus pouvoir avoir la liberté de me retirer en

rappelant à Menerville le sujet de mon voyage. J'ai , lui dis-je , les choses les plus importantes à vous communiquer ; quand pourrai-je vous voir ? — Ah ! oui , j'en-entends. Mais quand - and vous voudrez , demain , car pour ce soir cela me seroit impossible ; et puis nous avons encore une douzaine de bouteilles à boire. N'est-ce pas , mes amis ? — O ! mon général , nous ne sommes pas f..... pour vous désobéir. Pour moi , lui dis-je , j'ai bu toutes les santés possibles , je vais songer à la mienne et me coucher ; car il y a cinq jours que je ne quitte point ma voiture. — Eh bien , ramenez Eulalie , aussi bien ce soir je n'en ai que faire. Vous coucherez tous deux dans mon lit , entre patriotes tous biens sont communs : et les nationaux de rire aux éclats. La pauvre Eulalie ne put s'empêcher de rougir. — Eh bien , vas-tu faire la mijaurée , crois-tu que je ne sais pas bien que ce ne sera pas la première fois ? Mais moi je suis bon homme , je ne me fâche pas

pour des lanlere, ce n'est pas comme lui pour sa béguine. Ah ! contez-nous donc cela, mon général. — Monsieur, je vous en prie. — Je ne dirai rien, il ne faut pas remuer les cendres des morts. — Non, reprit un autre, *morte la bête, morte le venin* ; mais si c'étoit une nonne, il n'y a pas grand mal. Mille bombes de tonnerre, je voudrais que le dernier prêtre, le dernier noble, la dernière béguine, fussent à cent pieds sous terre. Patience, patience, mes camarades, reprit le vicomte, cela ne sera pas long, on y travaille. — Eh bien, Eulalie, voulez-vous venir ? — Je ne demande pas mieux. — Allez, allez, moi je vais boire avec mes amis. Bacchus et l'amitié fraternelle valent bien l'amour. Je partis avec Eulalie, qui ne put refuser en sortant, de recevoir un baiser fraternel d'un de ses goujats. Ah ! mon ami, me dit-elle, dès qu'elle fut sortie de la tente, tire-moi d'ici, je t'en conjure. Il n'y a pas de supplice comparable à celui que j'endure.

J'aimerois mieux être servante de ferme que de passer ma vie avec ce vil ramas qui a rendu Menerville l'homme le plus insupportable que je connoisse. J'avois ma chaise qui m'attendoit à l'entrée du camp ; j'y fis monter Eulalie , qui me raconta tous ses chagrins , et me répéta la priere de la tirer de cette affreuse situation. Nous arrivâmes chez le vicomte , qui avoit un logement dans le bourg voisin , où Eulalie demeurait. — Ferai-je faire un autre lit ? Non sûrement , lui dis-je ; nous causerons bien plus à l'aise. On pense par où commença la conversation : je retrouvai ma première maîtresse un peu moins fraîche que dans son petit appartement du faubourg St.-Denis. Je me conduisis cependant avec elle très-honnêtement , ensuite nous parlâmes de son projet. Je ne crus pas devoir lui laisser ignorer le sujet qui m'amenoit au camp. Elle fit tout ce qu'elle put pour me faire changer de résolution ; mais quand elle me vit bien déterminé , elle me

dit : vous avez sûrement pris des précautions pour vous dérober aux poursuites que l'on ne manquera pas de faire. Votre chaise sera prête, je me mettrai dedans, et je vous attendrai. — Mais si je suis tué? — Vous ne le serez pas : Menerville est toujours ivre, il ne sait ce qu'il fait. — Mais enfin si cela arrivoit? — Vous donnerez ordre à Champagne de me mener à Paris, où je serai mille fois mieux qu'ici. Je trouvai qu'elle avoit raison. Je l'engageai à ne pas partir les mains vides : s'il est tué, lui dis je, il n'en aura plus besoin ; s'il ne l'est pas, tu lui rendras..... Mais il ne faut pas t'exposer, en arrivant à Paris, à te trouver dans la misère ; car qui sait si ton appartement n'a pas été pillé?

Elle eu quelque peine à se décider ; mais cependant elle prit la valeur de mille louis en assignats et bijoux, et dès trois heures du matin je la fis partir avec Champagne, et j'attendis le vicomte qui vint à cinq. Il étoit un peu plus de sang-froid

que la veille ; mais assez troublé de l'idée du combat , pour ne pas s'informer où étoit sa maîtresse , ni voir ce qu'elle avoit emporté avec elle.

Partons , me dit-il , puisque vous le voulez absolument. J'ai fait amener deux fort bons chevaux ; vous prendrez celui que vous aimerez le mieux. Nous nous servirons ou de vos pistolets ou des miens , comme vous voudrez ; car il m'est parfaitement égal d'être tué par vous ou par les Autrichiens. Allons , partons. Il m'offrit en effet son beau cheval anglois ; mais je ne voulus pas l'accepter , et j'en pris un normand , que j'avois monté plusieurs fois à la manœuvre. Nous examinons ses pistolets , les miens s'étant trouvés meilleurs , nous convînmes de nous en servir. Nous les mêlâmes et nous les prîmes en même-tems. Il fut convenu que nous ferions d'abord deux passes à cheval en tirant , que si nous ne nous atteignons pas mortellement , nous mettrions pied à terre ; et qu'a-

lors tenant chacun un coin du mouchoir , nous tirerions à bout portant. Nos chevaux étoient très-accoutumés au feu ; ainsi à notre première décharge ils ne bougerent pas. Menerville eut son chapeau traversé d'une balle : celle de mon adversaire blessa légèrement mon cheval dans le cou , où elle s'amortit. Nous rechargeâmes nos pistolets , et cette fois je fus atteint à l'épaule , mais sans danger ; un mouvement que fit le cheval de Menerville , fit que mon coup ne porta point. Vous êtes blessé , me dit-il , il me semble que c'est assez. Non , lui répondis-je : il faut que vous ou moi nous restions sur le champ de bataille. Alors nous donnâmes nos chevaux à tenir à nos valets , et prenant , comme nous en étions convenus , le fatal mouchoir , nous tirâmes en même-tems. Mon coup traversa la poitrine du vicomte , qui tomba sur-le-champ : soit qu'il eût trop chargé son pistolet , soit que le ciel protégéât la bonne cause , il lui creva dans la main ,
et

et le canon, en s'éclatant, porta la charge de côté; et je ne fus blessé à la cuisse que par un éclat. Je sentis que c'étoit sans aucun risque pour ma vie; mais celle du pauvre vicomte touchoit à sa fin. J'aidai ses gens à le relever. Non, dit-il, c'est inutile; je me sens mourir. Le ciel a puni mon crime, je vous pardonne une mort que j'avois méritée; et tirant de sa poche un porte-feuille, vous trouverez dans ces tablettes, me dit-il, une lettre qui vous prouvera combien j'étois coupable. Je vous prie de prendre soin d'Eulalie, qui est une bien bonne fille, et de vous garantir de la vengeance de ma femme, qui vous déteste, et qui depuis six mois prétend qu'elle m'adore. Adieu, mon cher Auguste; je vous remercie de m'avoir délivré d'une vie que les intrigans m'avoient rendue hâissable. Je lui témoignai tous mes regrets, et reçus ses derniers soupirs. Montant ensuite son coureur, je regagnai promptement le lieu où Eulalie m'attendoit dans ma chaise.

Pendant la chaleur de l'action je n'avois fait aucune attention à ma blessure ; mais quand je voulus descendre de cheval , je ressentis une douleur très-vive. Eulalie fut au comble de la joie en m'appercevant , elle plaignit le sort de Menerville , quoiqu'au fond de son cœur, elle fût assez aise d'en être débarrassée. Mais comme elle avoit beaucoup d'amitié pour moi , elle fut désolée de me voir blessé, je l'assurai que ce n'étoit rien. Elle vouloit que je restasse pour me faire panser , je ne le voulus point ; je trouvois trop de danger à demeurer aux environs du camp , où le corps du général alloit être reporté. Je fis prendre la route de Troyes , où je lui promis de m'occuper de ma santé. Elle voulut elle-même mettre le premier appareil sur mes blessures ; et aidée de Champagne qui étoit un peu chirurgien , ils arrêterent le sang , et calmerent assez mes souffrances pour me faire supporter la voiture.

Dèsque nous fûmes en route, j'ouvris le porte-feuille du vicomte, j'y trouvai la lettre que ma malheureuse amie lui avoit écrite, qui peignoit l'excès de sa délicatesse, et de son amour pour moi. Je n'avois pas besoin de cette preuve pour sentir tous mes torts avec elle; mais elle justifia à mes yeux et à ceux d'Eulalie, la vengeance que j'avois tirée de Menerville. Arrivé à Troyes, je descendis dans une très-bonne auberge. Le chirurgien vint dans le même instant, il trouva de l'inflammation à mes plaies, et décida que je ne pourrois me mettre en chemin que le cinq ou sixieme jour. J'avois pris la précaution de changer de nom; et comme je vis Eulalie décidée à me rendre tous les soins d'une femme, je crus que la faisant passer pour la mienne, cela dépayseroit encore plus.

Nous nous nomâmes M. et madame Dumont, ce nom modeste me paroissoit convenir parfaitement au régime constitutionnel; la seule difficulté étoit d'avoir un passe-port qui

le portât. Champagne qui étoit des environs m'assura que moyennant six cents francs en assignats , il m'en procureroit un ; je les lui donnai , et effectivement deux heures après il me l'apporta. On n'a jamais eu des soins plus touchans que ceux qu'Eulalie prit de moi ; et quand je voulois lui témoigner ma reconnoissance , c'est moi , me disoit-elle , qui vous en dois de m'avoir arrachée des bras de ces cannibales. Pensez quel eût été mon sort , si j'étois restée seule après la mort du vicomte. J'étois déjà assez malheureuse pendant sa vie : imaginez que lorsqu'il étoit ivre , il me proposoit aussi de passer la nuit avec ses sales camarades ; je ne l'acceptois pas , mais il me falloit disputer mes faveurs , et épier l'instant où l'excès du vin les empêchoit de s'appercevoir que je m'échappois. Souvent je traversois seule à pied le camp pour me rendre dans l'appartement où je vous ai reçu ; mais jamais sans trembler d'être la proie de la brutalité de quelqu'un de ces brigands enrégi-

mentés. J'avoue que je ne puis concevoir comment j'ai pu résister au chagrin et à l'effroi qui ne me quittoient pas ; et lorsque je comparois cette tente remplie d'une soldatesque effrénée , avec mon charmant boudoir de la rue de Provence , je me désespérois , et je ne puis m'empêcher de vous dire que je suis bien fâchée que vous ayez tué ce pauvre vicomte ; mais que je suis enchantée que vous soyez venu me tirer de là , car j'y serois morte.

Quand les chirurgiens eurent décidé que je pouvois me mettre en route , je partis pour Paris , non sans avoir vu tous les municipaux et leurs belles écharpes tricolores ; et tandis qu'ils examinoient mon passe-port , je tremblois qu'ils ne vissent qu'il étoit faux de toute fausseté ; mais heureusement pour moi qu'ils ne s'en apperçurent point , et le revêtirent d'un beau visa qui le rendoit excellent.

Cependant je n'osai point entrer dans Paris , dans la crainte d'y être

reconnu. J'avois tout à redouter de la vicomtesse, d'après ce que m'avoit dit Menerville en mourant, et ce que m'avoit confirmé Eulalie. Cette femme intrigante, me disoit ma première maîtresse, que sa mauvaise conduite avoit fait bannir de la société, s'est trouvée très-heureuse qu'un nouvel ordre de choses lui ait rendu une existence. Elle s'est liée avec tous les faiseurs; et pensant que son mari, qui étoit un homme sans caractère, pouvoit servir son ambition, elle lui avoit mis dans la tête de suivre la marche constitutionnelle, ce qu'il fit sans trop savoir pourquoi. Une fois engagé avec ces hommes sans principes et sans mœurs, il avoit donné dans tous les excès, et avoit perdu ce ton léger et aimable qui le distinguoit; et si la mort n'avoit pas terminé sa carrière, il auroit été impossible de reconnoître dans ce général de nouvelle création, l'élégant vicomte. Mais sa veuve n'en prendra pas moins avec chaleur le soin de sa vengeance, et saisira cette

occasion pour vous faire tout le mal qu'elle pourra. Je suis donc bien de votre avis que vous ne paroissiez pas dans Paris. Grace au conseil que vous m'avez donné, vous pouvez être sans inquiétude. Je suis bien touchée, mon cher Auguste, de me séparer de vous; mais je vous aime d'une trop sincère amitié, pour vouloir que vous vous exposiez. Il n'y a rien à craindre pour moi: en paroissant affligée de la mort de Menerville, on me plaindra, on s'intéressera à mon sort; et il faudroit que je fusse bien malheureuse, pour ne pas rencontrer parmi ceux qui gouvernent quelqu'un d'à-peu-près bonne compagnie, qui prenne soin de moi. Je consentis à ce qu'elle vouloit, mais à condition que Champagne l'accompagneroit jusques chez elle. Nous nous séparâmes à Charenton, non sans nous promettre de nous rendre réciproquement tous les services qui dépendroient de nous. Dès qu'elle fut en voiture, je réfléchis que j'avois fait une grande étourde-

rie de laisser partir Champagne avec elle , et je ne crus pas prudent d'attendre son retour. J'écrivis un billet pour lui , afin qu'il me vînt joindre à Olnac , et je partis sur-le-champ.

Mon cœur avoit été tellement ballotté par les différentes situations où je m'étois trouvé , que je ne pouvois me rendre compte à moi-même de mes sentimens. Tendres regrets pour madame de Metelbourg , souvenirs des plaisirs si vifs et si variés que j'avois goûtés avec la marquise de *** , sentiment de tristesse d'avoir privé mon semblable de la vie , reconnoissance de la constante amitié d'Eulalie , qui malgré l'avilissement de son état , avoit encore plus de délicatesse que beaucoup de femmes qui se targuent de leur réputation : toutes ces diverses affections tourmentoient à - la - fois un cœur exercé , presque dès l'enfance , au jeu rapide des passions , et ne le remplissoient pas. Je sentois qu'ayant perdu Zilia , j'avois besoin d'aimer un être aussi vertueux qu'elle , et

dont la position lui permît de se livrer sans remords au sentiment qu'elle m'inspireroit ; et c'étoit Euphrasie , dont l'image se présenteoit à moi ; mais comment espérer l'obtenir de son pere ? Cependant je comptois beaucoup sur la lettre de la marquise de ** , pour décider mon amie à se prêter à ce qu'il falloit faire pour voiler nos amours ; car plus j'approchois d'Olnac , plus je sentoïis renaître pour ma jolie cousine , les émotions que j'éprouvois avant d'avoir revu la comtesse. Un lecteur sentimental me trouvera indigne de figurer parmi les héros de roman , aussi n'en suis-je pas un ; et n'ayant suivi jusqu'à présent que l'exacte vérité , je me suis peint tel que la nature m'a fait ; tels que sont la plupart des hommes. La seule différence , c'est qu'ils ne conviennent pas tous de leur inconstance. Elle est cependant dans la nature ; car si elle existe dans nos goûts , pourquoi ne seroit-ce pas dans nos sensations ? D'ailleurs , est-ce ma faute si les cir-

constances me séparent de mes maîtresses ; car on me rendra la justice , qu'excepté la vicomtesse , je n'en ai quitté aucune que par impossibilité de rester auprès d'elle. Je sais bien qu'il auroit été plus beau de ne vivre que pour la délaissée : cela est fort bon à dire , mais à pratiquer impossible avec les dons précieux que j'avois reçus de la nature.

Quand je fus à Clermont , je montrai mon véritable passe-port , et le garde-national qui ne savoit pas lire , me dit de descendre et d'entrer à la municipalité , où je trouvai pour maire M. Trichet , qui étoit cent fois plus insupportable depuis qu'il étoit magistrat citoyen , que lorsqu'il se disoit gentilhomme. Sa grave ridicule pensa me faire éclater. Il m'interrogeoit comme si j'eusse été sur la sellette ; et comme cela m'ennuyoit , je lui demandai s'il ne me connoissoit pas. — Oui vraiment , je vous connois , monsieur Vergy ; mais cela ne me dit pas si vous êtes resté en France ou non. — Et que vous importe ?

voilà mon passe-port en bonne forme. C'est tout ce que la loi me demande ; visez-le ou ne le visez pas , comme vous voudrez ; mais songez que vous n'êtes que notre délégué , obligé de remplir vos fonctions , mais nullement de demander plus que ce que l'on vous prouve. Bravo , bravo , dit l'assemblée , il a raison , il a raison , à l'ordre. Trichet , qui vit que l'esprit public étoit pour moi , visa mon passe-port , et me le rendit. Je lui demandai des nouvelles de madame Commemouche et de sa charmante petite maman. Il me dit qu'elles étoient allées à Paris pour voir le frere de madame Trichet , qui étoit de l'assemblée constituante , non pas le vieux curé , car dieu merci il est mort ; mais un autre du même lit que ma femme , car mon beau-pere s'étoit marié deux fois. Ce frere fait bien de l'honneur à la famille. — Monsieur , je vous en fais mon compliment. Je pris aussitôt congé de lui , et me rendis à l'au-

berge , d'où j'écrivis à M. d'Albon.

*LETTRE du comte de Vergy , à M.
le baron d'Albon.*

Ce 22 juin 1790.

« Seroit-ce trop, monsieur, compter sur vos bontés , que de vous demander un azile pour un infortuné que l'honneur et l'amour ont forcé de tremper ses mains dans le sang d'un homme jadis son ami , et que les lois et plus encore une faction trop puissante poursuivent. Je n'ai pas besoin de vous dire que mes derniers malheurs ont fermé pour jamais mon cœur à l'amour, qui m'a fait payer si cher ses faveurs ; et que toute belle et aimable qu'est Euphrasie , il ne seroit pas même en son pouvoir de le ralumer dans une ame flétrie par de si cruels chagrins. Ainsi j'espere , mon pere, mon cher et respectable bienfaiteur , que vous ne me fermerez pas la seule maison où je puisse être à l'abri de l'orage qui se forme sur ma tête. J'attends ici votre réponse avec une grande impatience.

impatience. Je vous expliquerai les raisons qui m'ont empêché d'amener Champagne ; mais j'espère que mon courrier sera aussi diligent qu'exact, étant le fils d'un de vos fermiers.

J'ai l'honneur d'être, etc ».

AUGUSTE de VERGY.

J'avois bien quelques remords de tromper le baron ; mais comment faire autrement, comment sans cette ruse revoir Euphrasie ? Il me répondit de la manière la plus tendre et la plus empressée, et je partis sur-le-champ. J'étois encore très-souffrant de mes blessures, que la précipitation de ma route avoit fort irritées. Aussi M. d'Albon fut frappé de mon changement ; et me prenant par la main au moment où je descendois de ma chaise, viens, mon ami, me dit-il, te reposer au sein de l'amitié. Et me voyant le bras en écharpe, et marchant encore avec peine, tu as donc été blessé ? tu ne me l'avois pas dit ; il faut envoyer chercher Com-

memouche. — Ce n'est pas la peine , il suffit de quelques soins que je prends parfaitement moi-même. Il n'en dit pas moins à Valleroy de l'amener tout de suite. J'entrai dans le salon , où je ne revis pas sans un vif plaisir , ce portrait qui m'avoit fait connoître combien Euphraste avoit rempli ce qu'elle promettoit dès ses plus jeunes années. Mais c'étoit elle que je voulois revoir. Je demandai de ses nouvelles d'une manière indifférente. Elle va bientôt descendre , me dit ce bon pere qui ne se doutoit de rien ; et en effet elle entra peu de tems après. — Vous êtes malade , ma cousine. — Non , je l'ai été , mais je ne le suis plus. Embrasse-le donc , dit M. d'Albon , qui m'avoit forcé de me mettre sur l'ottomane. Je voulus me lever , mais inutilement , mes nerfs éprouvoient une telle contraction , que mes jambes me refuserent entièrement le service ; et il fallut me résoudre à me laisser embrasser , nonchalamment couché comme un asiatique ; mais je n'en

sentis pas moins circuler dans mes veines, l'impression de ce baiser, qui ne fut pas sans danger pour moi et ma jeune amie. M. d'Albon, jugeant de mon cœur par le sien, étoit si persuadé que je ne devois exister que pour la mémoire de madame de Metelbourg, qu'il ne se doutoit pas que les charmes d'Euphrasie reprénoient tout leur pouvoir : comme si à vingt-deux ans on pouvoit avoir la même constance qu'à cinquante.

Tandis que nous goûtions le plaisir d'être réunis, je vis entrer Commemouche : je lui trouvai l'air capable et distrait d'un homme qui s'estime être quelque chose. Ce n'étoit plus ce petit homme modeste, toujours chapeau bas, qui mettoit les titres à chaque mot ; à peine salua-t-il en entrant. Mademoiselle d'Albon sortit et nous laissa avec le grave docteur. — Vous êtes donc tombé de cheval, monsieur Vergy ? — Oui, monsieur de Commemouche. Il débanda mes plaies, il trouva de

l'inflammation, et m'ordonna la diette et du repos ; puis il nous parla des nouvelles de Paris, et il ne me fut pas difficile de démêler qu'il étoit chaudement patriote. J'en prévins M. d'Albon, il m'assura qu'il étoit impossible qu'un homme qui lui avoit les plus grandes obligations fût capable de se mal conduire avec lui. C'est ainsi que ce galant homme croyoit à tout ce qui l'entouroit, les vertus dont il étoit doué ; mais je n'en eus pas moins les plus grandes précautions, pour ne pas me laisser pénétrer par le Commemouche. Heureusement ses grandes occupations de juge-de-paix ne lui permirent pas de suivre mon traitement ; et quoiqu'il fût convenu de venir tous les deux jours, nous en fûmes aumoins quinze sans le voir ; et l'amour, le bonheur et le repos, m'avoient radicalement guéri, quand il nous fit l'honneur de venir. Il avoit eu des affaires importantes ; mais laissons là ce personnage, nous n'aurons que trop à en parler par la suite.

O tems le plus délicieux de ma vie ! avec quel charme je te rappelle à ma mémoire ; C'est à toi que je dois tous les biens dont je jouis , et si des traverses en ont retardé l'instant , elles y ont ajouté le prix que l'homme met toujours à la difficulté vaincue. Dès le lendemain de mon arrivée , je saisis l'instant de donner à Euphrasie la lettre de la marquise , qu'elle ne reçut qu'après s'être assurée qu'elle étoit de son écriture. Elle se retira pour la lire ; et le soir même pendant que madame Duval et M. d'Albon faisoient une partie de trictrac , et qu'elle-même s'étoit mise à son métier de tapisserie , elle me dit : ah ! mon cousin , quel conseil ! tromper mon pere : je ne pourrai m'y résoudre , lui qui m'aime avec une si vive tendresse. Non Auguste , non , c'est impossible. — Eh bien , je partirai Enpharasie , j'irai braver la colere de la vicomtesse ; vous apprendrez que j'aurai porté ma tête sur l'échafaud , et vous vous applaudirez de

votre farouche vertu. Votre pere ne vous avoit-il pas destinée à moi ? Qu'ai-je fait pour être privé de ce bien que je mets au dessus de tous ? — Vous ne l'avez pas prouvé, mon cousin, en ayant voulu épouser madame de Metelbourg. — Pouvois-je faire autrement ? Je l'avois perdue, je la retrouvois mourante, enchainée à un état qui ne lui convenoit pas : devois-je alors consulter mon cœur ; et mon devoir n'étoit-il pas tracé indépendamment de mes affections ? — Je sais bien que vous trouverez mille moyens de paroître innocent ; mais il n'en est pas moins vrai que si madame de Metelbourg avoit vécu, vous n'auriez plus pensé à moi. Au moins si à l'instant où vous avez été libre vous fussiez revenu ; mais non, monsieur est un an absent, sans me donner le moindre témoignage d'amitié (On sait que toutes les jeunes personnes ne prononcent jamais le nom d'amour). Et puis parce que vous êtes en danger, vous venez, et vous me dites alors que vous m'ai-

mez : non , je ne le crois point ; ainsi il n'est nullement nécessaire que je trompe , pour un homme aussi indifférent que vous , le pere le plus tendre. — Euphrasie , votre charmant dépit me rend parfaitement heureux , puisqu'il me prouve que m'aimez. — Sûrement je vous aimois , je l'ai dit à madame de *** , à madame Duval , à mon pere ; parce que je croyois ce que vos regards m'avoient exprimé à Lyon , mais que votre conduite à trop démenti. — Si vous me jugez défavorablement , ma charmante cousine , parce que j'ai passé toute cette année sans vous voir , permettez-moi de vous dire que vous avez bien tort ; car jamais je ne vous ai donné une preuve plus certaine de mon amour. — Ah ! je voudrois bien savoir comment vous parviendrez à me le faire croire ? — Très-facilement : plus je vous aime , plus vous m'auriez rendu impossible de remplir le triste devoir que l'honneur m'imposoit. Comment vous quitter pour aller chercher la

môrt, après avoir passé un an auprès de vous ? — Mais aussi, pourquoi vous étiez-vous imposé ce devoir ? Madame de Metelbourg n'étoit ni votre femme ni votre sœur , qui vous obligeoit de la venger ? — Ce n'est pas elle que j'ai vengée , c'est moi que le vicomte avoit insulté de la maniere la plus grave, en abusant de ma confiance. — Allons, il aura raison ; au surplus mon cœur le veut ; ainsi n'en parlons plus. Et cette Eulalie que vous avez reconduite à Paris , et tant d'autres que je ne sais pas ? — Il n'y a qu'une seule maniere d'être sûre que je ne vivrai que pour vous , c'est de daigner accepter un cœur qui alors ne cherchera plus à calmer le feu qui le dévore. — Et l'heureux époux d'Euphrasie n'aura pas de maîtresses ? — Je puis vous l'assurer. — Vous le dites ; mais tous les hommes ne le disent-ils pas ? et combien peu tiennent cette promesse. — C'est qu'il n'y a pas beaucoup de femmes qui puissent être comparées à ma jolie cousine. — Tout cela est fort

bien ; mais quand j'aurois la foiblesse de recevoir ce cœur que vous dites qui deviendra tout-à-coup si fidelle , ce ne sera pas une raison pour que mon pere consente à notre mariage. — Il y consentira , j'en suis sûr. — Mais quelle raison a-t-il de s'y opposer. Je lui répondis effrontément, je l'ignore.

Dans cette premiere conversation elle ne parla pas de son portrait ; mais je m'attendois bien que je ne l'échapperois point ; et en effet dès le lendemain elle me demanda ce que madame de *** avoit voulu lui dire en lui parlant d'un portrait. — C'est bien réellement du vôtre , ma chere cousine , et je lui racontai comme j'en étois possesseur. Elle voulut se fâcher ; mais je trouvai le moyen encore de l'appaiser et de me faire donner par elle ce qui n'avoit été qu'un vol.

Ces deux entretiens furent suivis de beaucoup d'autres qui finirent par persuader à Euphrasie que je n'avois eu aucun tort avec elle. De



cette indulgence au plus tendre retour, il n'y avoit pas loin, aussi j'étois le plus fortuné des mortels; et si la vertu de ma jeune amie, et mon profond respect pour son innocence, ne me donnoient pas les jouissances de la volupté, elle m'en dédommageoit par ce tendre abandon, par ces riens délicieux qui ont tant de prix, lorsqu'on n'a pas encore obtenu les dernières faveurs. Passer sa vie ensemble, avoir les mêmes occupations, les mêmes plaisirs, se répéter cent fois les mêmes choses, et les trouver toujours nouvelles; ô! celui qui a connu ce bien suprême, a joui de la vie; et si sa carrière étoit terminée après ces momens précieux, il pourroit dire avoir cueilli les fleurs les plus belles que la nature fasse croître dans le sentier du bonheur. Quoi! me diront ceux qui m'ont vu jusqu'à présent si sensuel, vous vous en teniez là, pas le moindre dédommagement? Vous avez tort de me faire cette question, je voulois vous donner bonne opinion de

moi, mais je ne sais pas mentir ; et puisque vous m'y forcez , il faut bien convenir qu'une petite femme de chambre de madame Duval m'aidoit à supporter les rigueurs d'Euphrasie ; mais c'étoit avec tant de modération , et tellement en ne pensant qu'à ma cousine , que je crois qu'on peut m'absoudre de ce péché. Par malheur madame Duval s'en apperçut , et la renvoya. Comme elle étoit du village , et qu'elle étoit retournée chez ses pere et mere , je trouvois bien encore le moyen de lui souhaiter le bon soir , souvent dans un grenier à foin , dans une grange ; mais toujours avec tant d'adresse ou de bonheur , que rien ne trahit ses complaisances pour moi.

Euphrasie , forcée de cacher à son pere nos secrets , s'en dédommagea en les confiant à madame Duval , qui d'abord la gronda un peu ; mais qui petit-à-petit prit tant d'intérêt à nos amours , qu'elle aidoit à épaissir le voile qui les déroboit au baron. Du moment que nous fûmes certains

que cette amie ne trahiroit pas nos feux , nous l'avions sans cesse entiers avec nous. Qu'avois-je à redouter de sa prudence , moi qui ne voulois rien de ce qui auroit pu allarmer la timide pudeur de mon Euphrasie ? et sans en être réduit comme du tems de la chevalerie , à baiser une main gantée au bout de dix ans d'amour et de constance , l'innocence de nos caresses ne pouvoit faire rougir la vertu même. Jamais M. d'Albon n'avoit été si heureux : fêté , chéri par deux enfans qui mettoient tous leurs soins à lui plaire , il ne vouloit point voir que je ne pensois plus à Zilia , et que son Euphrasie occupoit toutes les puissances de mon ame. Je dis qu'il ne vouloit point voir ; car comment imaginer qu'un homme de vingt-trois ans , et une jeune fille de quinze passassent leur vie ensemble sans parler d'amour , au moins sans en ressentir ; que mes regrets de la mort de madame de Metelbourg , dussent ne pas céder aux charmes d'Euphrasie ,
dont

dont la gaieté douce et naïve, jointe à la plus rare beauté, eût consolé l'homme de France le plus affligé? Si on se rappelle la manière dont j'avois passé les six derniers mois de mon exil en Hollande, on conviendra que je n'étois pas inconsolable.

Au sein du bonheur, une seule chose m'inquiétoit, c'étoit de ne pas voir revenir Champagne; je n'osois écrire à Eulalie, et M. d'Albon m'engagea à mettre la dernière circonspection dans ma conduite, pour ne pas éveiller les soupçons. J'y étois plus intéressé qu'il ne l'imaginait, puisque, si j'étois découvert, je me serois vu séparé de mademoiselle d'Albon, que j'aimois chaque jour davantage. Enfin, un jour j'aperçus au bout de l'avenue un homme qui me parut être mon bon Champagne, et je ne me trompois pas. Ah! monsieur, me dit-il, enfin me voilà, que j'ai eu de peine à échapper aux dangers de vous trahir par quelque indiscretion. J'ai passé six mois à la conciergerie. En

effet, il étoit si pâle, si maigre, qu'il ne paroissoit plus qu'une ombre. — Mon Dieu ! mon pauvre ami, que je suis affligé d'avoir été cause que tu aies si mal passé ton tems. — Ah ! monsieur, c'est fini, je n'y songe plus, et me trouve trop heureux, dès que je vous revois en bonne santé ; car je craignois toujours qu'ils ne vous découvrirent.

Pendant qu'il me racontoit ses souffrances, nous nous rapprochions du château, et le faisant entrer dans le sallon où étoit M. et mademoiselle d'Albon, ils lui donnerent mille marques de bonté ; et exigeant qu'il s'assît, ils voulurent qu'il leur répétât tout ce qu'il m'avoit dit. —

« Vous saurez donc, M. le baron, qu'après avoir quitté M. le comte, ils ont ôté les titres ; mais moi je les donne à ceux qui les ont reçus de leurs ancêtres, que ceux qui en avoient pris, on ne sait pas pourquoi, les quittent, rien de si bien fait ; mais pour revenir à ce que je disois, lors donc que je fus venu à

Paris avec mademoiselle Eulalie , qui est vraiment une fille de mérite , plus qu'on ne pourroit le penser , elle va pour descendre chez elle , comme c'étoit bien naturel ; mais bah ! vous croyez qu'elle pourra entrer tout bonnement. O ! que non , la garde nationale étoit dans sa maison. O ! ils étoient bien pour le moins cinquante , sans compter les municipaux , les juges de paix , enfin le diable et son train. Que faites-vous ici ? leur dit-elle , d'un petit ton résolu. — Ce que nous faisons ; nous posons les scellés. — Et pour quelle raison ? je ne suis pas morte , car me voilà. — Oui , mais le général Scipion Menerville l'est , et en conséquence. — Cette conséquence n'a pas le sens commun : de ce qu'il est mort , est-ce une raison pour violer mon azile , je n'étois pas sa femme. — Nous le savons bien , et c'est pour cela que tout ce qui est ici est à lui. — Et qui vous l'a dit ? — Mais c'est madame Menerville. — Madame Menerville en a menti ; car de deux

choses l'une : ou c'est son mari qui me l'a donné où non ; si c'est M. de Menerville , il n'y a pas de plus bel acquit que le don ; si ce n'est pas lui , sa veuve y a encore moins de droit. Ainsi je vous conseille fort de vous en aller ; parce que vous n'avez rien à faire. Ils commençoient à trouver qu'elle raisonnoit juste , lorsque Picard , l'ancien cocher de madame , qui étoit un des municipaux , me reconnut et dit : mais c'est Champagne , le laquais de M. de Vergy. C'est clair , il y a connivence entre cette fille et l'assassin du général ; elle est complice , en prison , en prison. — Mais , messieurs , écoutez donc. — Les juges vous écouteront ; mais nous , notre devoir est de nous assurer de votre personne. — Contre la force il n'y a pas de résistance ; ils étoient cinquante contre deux , comme ils sont toujours , et l'on nous conduisit au palais. Pendant tout le chemin nous entendîmes retentir à nos oreilles , à l'aristocrate , à la lanterne , à la lanterne ; enfin nous

regardâmes comme très-heureux d'arriver jusqu'à la prison, où l'on nous plaça séparément dans de petites chambres souterraines de six à sept pieds. On m'en faisoit sortir de tems à autre pour m'interroger, et je répondois qu'étant valet-de-chambre de mademoiselle Eulalie, je ne pouvoit répondre sur les articles qui vous concernoient. Il me coûtoit un peu de me dire domestique d'une fille, au lieu de l'honneur que j'ai de vous être attaché de pere en fils; mais enfin, nécessité contraint la loi: et on me remettoit toujours dedans, bien mal couché, plus mal nourri encore. Mademoiselle Eulalie n'étoit pas mieux que moi; mais elle imagina d'écrire à M. B*** qu'elle avoit connu du tems qu'il étoit le marquis de V***, et qu'il venoit souper chez elle avec M. le vicomte. Il se la rappella très-bien, et comme il est tout-puissant à présent, il donna ordre sur-le-champ qu'on la fit sortir; et elle, dès qu'elle fut en liberté, elle m'y fit mettre aussi, et me fit dire

de l'aller voir. Je la trouvais bien changée, car elle avoit beaucoup souffert ; mais bien parée, et de bien plus beaux meubles que ceux que M. de Menerville, lui avoit donnés. Elle m'a fait présent de cent pistoles en assignats, et de quatre doubles louis ; et elle m'a dit de vous dire que vous disposiez d'elle, si vous en aviez besoin dans quelque chose que ce soit ; qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour vous servir, messieurs l'un et l'autre. Puis en baissant la voix : ces gens m'ont dit que c'est M. B*** qui est, vous savez bien.....

» Avant de quitter Paris j'ai passé à l'hôtel. Madame la baronne n'y étoit point, elle a eu de mauvaises nouvelles de là-bas, on ne lui envoie plus rien. On dit qu'elle veut vendre sa maison de Paris ; et qu'elle s'est retirée dans une à la campagne, qu'elle a louée aux environs. On n'a pas pu me dire où ; d'ailleurs j'étois si pressé de vous revoir, que je me suis mis en chemin tout aussi-tôt ».

Nous louâmes infiniment son zèle,

M. d'Albon lui donna une fort belle montre en or , et un contrat de cent cinquante livres de rente , et moi une épée d'argent , et cent écus. Il dit qu'il étoit trop riche ; mais qu'eût-il dix fois davantage , il n'en resteroit pas moins à mon service , tant que l'ame lui battroit dans le corps. On lui recommanda de ne rien dire à ses camarades ; et personne ne sut où il étoit resté si long-tems.

Nos jours s'écouloient sans trouble ni remords , et nous attendions du tems, et de M. d'Albon qu'il réfléchît, que ce qu'il avoit de mieux à faire , étoit de nous marier. Quelques mots qu'il disoit de tems à autre nous le faisoient espérer ; et madame Duval étoit presque décidée à lui en parler, lorsque tout mon bonheur s'évanouit comme un songe , par l'arrivée d'une personne que sûrement nous n'attendions pas : la vicomtesse peut-être ? Pis que cela pour Euphrasie et moi. La baronne ? Justement. Nous étions encore au plus rigoureux de l'hiver , et les jours extrê-

mement courts. Sur les six à sept heures du soir on entend frapper à la grille : le concierge va pour savoir ce que l'on vouloit. Il apperçoit une femme encore belle, mais dans un désordre qui le surprit. Il refusa d'abord d'ouvrir. — Allez dire à M. d'Albon que c'est sa femme qui meurt de froid et de faim. Le concierge ouvrit aussi-tôt, ne voyant aucun danger de faire entrer une femme seule ; et vint avertir le baron, qui dit, si c'est elle il faut bien la recevoir. Ma mere dit Euphrasie, ma mere seule à pied par le tems qu'il fait ; et se levant avec la plus grande précipitation, elle vouloit courir pour aller au devant d'elle ; mais son pere l'en empêcha. — Je loue votre sensibilité, ma chere enfant, mais il faut avant tout que je sache si c'est votre mere ; et suivant le concierge, il trouva en effet la baronne qui étoit transie, et qui pouvoit à peine se soutenir par la le manque d'alimens. — Monsieur, lui dit-elle, si vous ne voulez pas.... — Avez vous pu, madame, imaginer

que je fusse capable de vous refuser les secours qu'un étranger trouveroit dans ma maison. Euphrasie étoit déjà dans les bras de sa mere, la couvroit des plus tendres baisers, la réchauffoit de sa douce haleine; afin que la chaleur du foyer qui étoit des plus ardens ne lui fit pas éprouver un contraste dangereux. Valleroy par les ordres de son maître lui apporta un potage au ris. Madame Duval lui fit préparer le meilleur lit. Lorsqu'il fut bien bassiné elle l'aida avec Euphrasie à s'y mettre; et comme elle étoit accablée de fatigue et de sommeil, elle nous fit dire qu'elle ne nous verroit que le lendemain. Euphrasie voulut absolument faire monter un lit dans la chambre de sa mere, afin d'être à portée de lui donner ce dont elle pouvoit avoir besoin la nuit. On avoit apporté du vin d'Espagne, une volaille et des gelées. Euphrasie ne sortit pas de l'appartement de la baronne; de sorte que je n'eus pas le tems de la prévenir, et ce fut ce qui nous perdit.

Lorsque madame d'Albon eut dormi quelques heures , elle appella sa fille, qui s'empressa de venir auprès de son lit , et l'engagea à prendre de la nourriture. Tandis que la baronne mangeoit : mon Dieu , ma mere , lui dit sa fille , comment est-il possible que vous soyez venue seule , la nuit ? Arrivez-vous de bien loin ? — Je vous raconterai mes malheurs quand votre pere y sera. Je ne veux dans ce moment , ma chere enfant , que m'occuper du plaisir de revoir une fille dont j'ai été séparée depuis si long tems. — Ah ! croyez , ma mere , que j'avois un grand désir d'être avec vous ; que je me flattois toujours , ou que vous reviendriez ici , ou que nous retournerions à Paris. — Et comment passez-vous votre tems ? — Très-bien , et vous verrez que vous serez ici bien plus heureuse qu'à la ville. — Y a-t-il long-tems qu'Auguste est avec vous ? — Huit mois. — C'est donc aussi-tôt son combat ? — Fort peu de tems après , car il n'étoit pas encore bien

guéri de ses blessures ; mais nous en avons eu bien soin , et il a été bientôt rétabli. — Vous l'aimez toujours ? — Ah ! maman , plus que jamais ; si vous saviez comme il est aimable , comme papa le chérit ; et puis si j'osois.... — Oses , mon amie , tu ne peux rien me dire que mon cœur n'entende avec le plus tendre intérêt. — Mais il ne faut pas en parler à mon pere. — Je m'en garderai bien. — Vous ne me gronderez pas. — Non certainement. — Et bien , maman ; et baissant ses grands yeux bleus , et tournant dans sa main un ruban de son corset , je vous dirai... — Mais commencez donc. — Vous ne vous fâcherez pas ? — Non. Et elle lui raconta , dans les plus petits détails , ses amours avec moi. Madame d'Albon les écouta avec l'air du plus tendre intérêt ; et cachant la jalousie qui la dévorait , elle promit à sa fille de l'aider de tout son pouvoir , en gardant soigneusement son secret vis-à-vis de son pere ; mais à condition qu'elle auroit la même dis-

crétion pour son amant, à qui elle ne diroit jamais qu'elle l'avoit instruite de ses sentimens. J'ai une double raison, mon enfant, pour désirer d'être censée ignorer votre intelligence avec Auguste. La première, et qui vous regarde autant que moi, c'est qu'il est très-essentiel que votre pere, qui est très-jaloux de son autorité, ne le sache pas; il trouveroit fort mauvais que vous m'avez instruite de vos sentimens, lorsque vous lui en faites un mystere. La seconde, et à laquelle il me paroît que vous avez peu pensé, c'est que mon pauvre frere est mort de la main d'Auguste; ainsi je ne dois pas protéger ouvertement un mariage, que suivant les lois de la nature, je devrois empêcher de tout mon pouvoir. Euphrasie, qui n'avoit jamais pensé à cet obstacle, fut de la plus extrême inquiétude; mais la baronne, avec la profonde dissimulation qui lui étoit naturelle, la rassura, en lui disant que malgré l'attachement qu'elle avoit pour le vicomte, elle étoit bien éloignée

éloignée d'accuser Auguste de ce malheur , que son frere s'étoit attiré par ses procédés avec Zilia , qu'il s'étoit vanté de cette horrible histoire ; et qu'elle lui avoit dit à lui-même qu'il étoit impossible que le comte ne s'en vengeât pas , s'il venoit à découvrir la vérité. Mais enfin , c'est mon frere ; et vous pensez bien , ma petite , que je dois au moins garder le décorum de l'amitié fraternelle. Mais je ne vous en servirai pas moins , et ce sera une raison de plus , en paroissant contraire à vos projets , pour engager votre pere à les faire réussir ; car il a toujours été de même avec moi depuis notre mariage. Dieu veuille que le comte vous rende plus heureuse que je ne l'ai été. — Hélas ! ma mere , je n'ai jamais compris comment vous ne viviez pas en bonne intelligence avec mon pere ; car vous êtes tous deux si bons , si aimables ; et je me rappelle quand nous sommes partis pour venir ici , que vous n'aviez jamais été si bien. Vous ne vous quittiez pas un instant ,

et papa paroissoit vous aimer à la folie. Quand nous vînmes ici , il me disoit toujours que ce seroit pour peu de tems. Qu'elle a été la raison qui vous a séparés ? — Une fantaisie du baron , qui est tout-à-coup devenu jaloux , sans aucun sujet ; car je ne le dis pas pour me vanter , n'ayant fait que remplir mon devoir ; mais je défie à l'univers entier de me donner la plus légère aventure. — Ah ! ma mere , c'est une justice que mon pere vous a toujours rendue ; et soyez sûre qu'il n'a cessé de m'inspirer pour vous le plus tendre respect ; mais j'espere que votre réunion ici détruira tous les principes de mécontentement que vous pourriez avoir l'un de l'autre , et que vous vous aimerez comme on s'aime au village. Je le sens par mon cœur ; il est si doux de chérir celui dont on porte le nom.

Et vos enfans , ces gages précieux ,
Nés de l'amour , en sont les plus doux nœuds ,

Je me fais une peinture si riante

d'un bon ménage. Si j'épouse Auguste , je veux qu'il soit toujours mon plus tendre ami ; et si nous avons des enfans , ah ! maman , vous les aimerez ; ils seront les vôtres aussi. Vous êtes encore si jeune , si belle , qu'on croiroit qu'ils sont à vous et que je suis leur sœur aînée. Nous avons dans notre voisinage une mere et une fille qui demeurent ensemble ; la mere est veuve , et sa fille qu'elle a mariée à quinze ans , (à l'âge où je suis) a quatre petits enfans beaux comme le jour , qui passent sans cesse des bras d'une de leur mere dans ceux de l'autre. Ah ! si vous voyez , maman , comme ce tableau est touchant ; il en sera de même de nous , n'est-ce pas , maman ? — Tu vas un peu vite , ma chere Euphrasie : il faut , avant , le consentement de votre pere , et vous ne l'avez pas encore. — Ah ! si vous voulez , maman , nous l'aurons bientôt. — Cela ne dépendra pas de moi , je te l'assure. Mais je me sens encore besoin de dormir : vous pou-

vez, mon enfant, sans aucun inconvénient, me laisser seule, je me trouve parfaitement, et je sonnerai quand je serai éveillée. Euphrasie lui baisa la main, et sortit.

J'avois passé la nuit la plus agitée; l'idée qu'Euphrasie, qui étoit bien loin de connoître sa mere, lui confieroit le secret de ma vie, m'inquiétoit au delà de toute expression. D'ailleurs je savois combien mon parent étoit tourmenté du retour de sa femme, non point par jalousie; car il avoit été le premier à s'en expliquer avec moi. Il étoit trop persuadé que je pleurois Zilia, ou que j'aimois sa fille, pour craindre les séductions de la baronne; mais il connoissoit son caractere fantasque, et il lui paroissoit dur de perdre le doux repos dont il jouissoit depuis sept ans, pour vivre en société avec une femme qu'il n'aimoit plus, et qu'il méprisoit. Cependant il se trouvoit forcé, à cause de sa fille, à garder les dehors. De plus il ne concevoit pas ce qui l'avoit engagée à

venir le trouver ; et il imaginoit bien que ce ne pouvoit être que pour se mettre à l'abri de quelqu'étourderie qu'elle avoit faite, et dont les suites pouvoient nous compromettre tous. J'avois donc mes inquiétudes, celles de mon ami, et c'étoit beaucoup trop pour moi. Fatigué de mes pensées, je m'étois levé avant le jour, et je vis sortir Euphrasie de chez sa mere. J'allai à elle, et la trouvai si calme et si heureuse, que je fus rassuré. Je lui demandai comment la baronne avoit passé la nuit ? — Très-bien. Elle veut encore dormir, et je ne suis sortie de sa chambre, que parce qu'elle l'a voulu. Mais, mon ami, nous sommes bien heureux de toutes manieres, qu'elle soit venue ; je ne puis pas te dire..... Mais elle t'aime bien.... — Ma chere Euphrasie, lui auriez-vous dit que nous nous aimons ? — Non, non. — Ah ! tant mieux, si vous saviez combien cela seroit dangereux. — Je ne le crois pas. — Et moi j'en suis sûr. Je connois mieux votre mere que

vous. Au nom de notre amour, ma bonne amie, ne la mettez pas dans la confiance. Euphrasie, qui n'avoit nulle idée de la duplicité de sa mere, crut mes allarmes mal fondées; et ne s'applaudissoit pas moins intérieurement de la confiance qu'elle avoit eue.

Nous nous séparâmes dans la crainte que le baron ne nous surprît. Elle rentra dans son appartement; et moi je pris mon fusil pour aller tirer quelques canards. On se réunit à dix heures dans la chambre de la baronne, qui étoit restée dans son lit; mais avoit fait dire qu'elle désiroit que l'on déjeûnât chez elle. Quand les gens furent sortis, Euphrasie pria sa mere de nous instruire de la cause qui l'avoit fait traverser la France en si pauvre équipage; et elle le fit en ces termes :

« Je hais le nouvel ordre de choses, et cela est tout simple. J'étois très-riche, et je ne possède plus rien, les negres ayant dévasté mes habitations. J'avois un titre, une existence dans le

monde , et je me trouve confondue avec la vile canaille. J'avois des amis à la cour , qui ont été forcés de s'expatrier ; d'autres ont vu leurs châteaux brûlés ; il n'est donc rien que je n'aie cru devoir faire pour nous soustraire à un régime qui nous menace , sous le nom de la liberté , de la plus affreuse tyrannie. Nous avons dressé un plan qui nous paroissoit immanquable. Un de nos agens a été arrêté avec une lettre des conjurés. Mon nom s'y trouvoit. J'ai été avertie à tems. Je suis sortie le soir par la porte du jardin qui donne dans la rue St.-Dominique. J'ai suivi jusqu'à la barrière de Seve. J'avois d'avance un passe-port sous le nom de Jeanne Bardot. On m'a laissée passer. J'ai continué ma route par les nouveaux boulevards. J'avois emporté avec moi mon écrin , et environ cent mille livres assignats. Arrivée à Ville-Juif , j'ai demandé à coucher dans une mauvaise auberge. J'y ai dormi malgré mes inquiétudes ; parce que j'étois accablée de lassitude. En me

réveillant j'ai vu qu'on avoit eu l'audace de prendre sous mon chevet, la boîte qui contenoit mes diamans et mon porte-feuille ; j'avois une telle crainte d'être arrêtée, que je ne fis aucune réclamation. Il ne m'étoit resté qu'un médaillon qui étoit à mon cou ; je l'ai vendu à Pont-Thierry, à vil prix. Le peu d'argent que j'en ai tiré m'a servi à payer une place dans une mauvaise voiture qui alloit à Fontaine-Bleau. Heureusement que j'avois mon passe-port dans mon corset ; car je l'aurois plus regretté que ma fortune. De Fontaine-Bleau je gagnai à Moulins, moitié à pied, moitié dans des voitures que je rencontrais ; mais il ne me restoit presque rien, et c'est avec une peine extrême que je suis arrivée à Clermont, où je n'ai pas voulu me nommer ; et je suis venue sans avoir rien pris, au travers vos horribles montagnes, où j'ai pensé mille fois me perdre. Enfin on m'a indiqué la route d'Olnac ; mais si j'avois eu une lieue de plus à faire, je serois morte

de fatigues et de faim. Voilà ma triste aventure ; trop heureuse d'être échappée à ces cannibales , qui j'espère ne viendront pas me déterrer ici. — O ! ma mere, s'écria Euphrasie, je ne souffrirois pas qu'ils vous arrachassent de mes bras. — Nous vous défendrons, madame, lui dis-je. — J'y compte, mon cher Auguste. — Il auroit mieux valu, reprit mon pere, ne pas vous exposer à un pareil danger. Croyez que ces conspirations partielles ne changeront pas le cours des choses, et ne feront que coûter la vie à ceux qui les tenteront ; chacun à son opinion. — La vôtre est toujours si calme, si froide. — Dites prudente ; mais si je n'ai pas influencé votre maniere de penser, quand votre fortune vous rendoit indépendante, vous me permettrez de vous dire, qu'à présent que votre mauvais sort vous force à revenir à moi, je serai le maître de diriger votre conduite politique, ou je serois forcé de vous prier de choisir un autre azile. Je ne me mêle en

rien de ce qui se fait. J'ai rompu toute correspondance. Je prie, j'exige que vous en fassiez autant. — Quoi ! monsieur, ignorer ce que font nos amis. — Oui, madame, et je vous préviens qu'il ne sort pas une lettre du château, que l'on ne me la lise. — Quelle inquisition ! — Elle est pour votre sûreté autant que pour la mienne. Quand à toutes celles qui m'arrivent à la poste, tant pour moi, que pour ceux qui demeurent avec moi, j'ai déclaré que je n'en recevrais aucune. — Ainsi on est enterré tout vivant. — Cela vaut mieux que de l'être mort. D'ailleurs, madame, je ne vous gêne point ; si cela ne vous convient pas, vous pouvez partir. — Ah ! je crois que vous en seriez très-aise ; mais je suis décidée à rester ; parce que je n'ai nulle part où exister dans le moment actuel. — Tout comme vous voudrez. Euphrasie étoit désolée de ces différens, et tâchoit de concilier deux caractères, qui, s'ils n'avoient pas eu des raisons très-fortes de ne pas vivre en bonne

intelligence , ne sen seroient pas mieux convenus. Mais ces tracasseries n'étoient pas les plus grands chagrins que nous devions éprouver; et peu de jours après, j'eus la certitude que l'arrivée de madame d'Albon, entraineroit, pour Euphrasie et pour moi, les plus grands malheurs. Je l'avois revue sans me souvenir de ma folle passion pour elle. Sept ans font un grand changement dans une femme de vingt-huit, et l'on est plus difficile à vingt-trois ans qu'à seize; d'ailleurs la fatigue, le chagrin, avoient flétri ses traits. Incapable de sensibilité, la douleur chez elle ne causoit qu'une irritation qui contractoit les muscles de son visage; son regard qui étoit si voluptueux étoit devenu sombre et farouche. La maigreur avoit fait disparoitre ces formes séduisantes, que je n'avois fait qu'appercevoir, et qui portoient le désordre dans tous mes sens. Enfin on voyoit bien encore qu'elle avoit été charmante, mais on ne pouvoit plus dire qu'elle l'étoit. Ce qui m'af-

fligea sensiblement , fut de m'appercevoir dès le lendemain de son arrivée , qu'elle me traitoit avec la même bonté ; je pensai qu'en évitant de me trouver seul avec elle , elle seroit obligée de dissimuler un sentiment auquel je ne voulois ni ne pouvois répondre ; mais elle trouva le moyen de me parler à l'instant où je m'y attendois le moins.

M. d'Albon nous avoit proposé de profiter des premiers beaux jours qui venoient égayer la fin de l'hiver: déjà, lui , sa fille et madame Duval , avoient descendu le perron pour se rendre dans les jardins , lorsque la baronne m'arrétant par le bras , me dit : restez Auguste , j'ai à vous parler. Le ton froid dont elle prononça ces mots ne me donna pas l'idée qu'elle voulût me parler d'amour ; ainsi je crus ne pas devoir refuser de lui obéir. Dès qu'elle fut seule avec moi , l'expression de sa physionomie changea , et je vis encore l'éclair du plaisir animer cette figure qui autrefois lui prêtoit tant de graces —
 Mon

— Mon cher Auguste , ne vous souvient-il plus de la rue de Reuilly ? — Je ne m'en souviens , madame , que pour gémir sur l'affreuse imprudence que je fis alors ; et ce n'est jamais sans frémir que je me rappelle l'instant où M. d'Albon nous surprit. — Quoi ! c'est-là la seule impression qui vous soit restée d'un moment qui avoit pour moi tant de charmes ? — La seule , madame. — Et c'est ainsi que vous répondez à la constance de ma passion pour vous ? — Vous n'avez pas ignoré , madame , qu'une passion terrible , et dont les suites ont été si funestes , s'est allumée dans mon ame ; et depuis j'ai juré de faire tout engagement que la vertu n'autorise pas. — Vous êtes devenu bien sévère , monsieur le comte ? — Le malheur à mûri ma raison. — Mais oubliez-vous , que si je ne suis plus votre maîtresse , je suis la sœur de M. de Menerville , et qu'alors je dois m'unir à la vicomtesse pour venger sa mort ; et je vous déclare que si vous ne me rendez pas les droits que j'ai

(182)

sur votre cœur , je lui écrirai que vous êtes ici. — Les menaces , madame , sont assez inutiles en amour , et celle-ci n'a aucune force. Réfléchissez , je vous prie , que vous ne pouvez marquer à la vicomtesse que je suis ici , sans lui apprendre que vous y êtes ; et sa haine contre vous est , je vous assure , plus forte que contre moi. — Je me perdrai , mais je vous perdrai avec moi. — Vous n'êtes pas assez méchante pour cela. Si c'étoit madame de Menerville , je ne m'y fierois pas ; mais vous , vous calomniez en vous disant capable d'une pareille noirceur. — Il ne tient qu'à vous que je sois bonne et heureuse. — Vous serez l'une et l'autre , madame , en jouissant des sentimens qui conviennent à votre position. Votre fille vous aime tendrement. J'ai pour vous la plus sincère amitié ; et vous pouvez encore retrouver dans le cœur de votre époux un attachement solide. — Je vous remercie , monsieur , de vos conseils ; mais si je suis trop vieille pour inspirer de l'amour ; je

(183)

le suis encore plus pour me laisser moraliser par une jeune barbe comme vous. Je ferai ce que je croirai devoir faire ; et vous vous repentirez d'avoir offensé un cœur qui avoit gardé fidèlement le souvenir de vos premiers sermens , et elle passa dans le jardin , où nous rejoignimes bientôt M. et mademoiselle d'Albon.

Comme elle ne m'avoit pas parlé de sa fille , j'étois fort tranquille , car je m'en rapportois assez à son propre intérêt , pour ne pas craindre qu'elle me dénoncât ; et j'étois fort aise d'avoir détruit dès le premier moment toute espérance de renouer une intrigue qui m'avoit fait tant de mal. Nous folâtrions avec Euphrasie , et il sembloit que sous les yeux de son pere , et surtout de sa mere qu'elle croyoit dans nos intérêts , elle se livroit encore plus franchement à son amour pour moi. M. d'Albon rioit des maïces qu'elle me faisoit : cependant la baronne , l'air sombre et pensif ne prenoit nulle part à nos jeux ; et cédant enfin à la ja-

lousie qui la dévorait , elle s'approcha de son mari et lui dit : monsieur , j'aurois un mot à vous dire. Le baron qui n'avoit pour elle , ni estime , ni confiance , se soucioit peu de ce tête-à-tête. Cependant il ne crut pas devoir la refuser , et ils allèrent s'asseoir sur un banc , d'où nous pouvions les voir et non les entendre. Elle parloit avec feu , et le baron une main sur ses yeux , l'écoutoit avec peine. Il se leva le premier , quoiqu'elle parût désirer continuer l'entretien. Euphrasie , aussi confiante que son pere , se persuadoit , que sa mere lui parloit de nos amours , pour le déterminer à nous unir ; pour moi , sans savoir qu'elle avoit notre secret , j'étois très-inquiet de cet entretien.

A peine étoit-il fini , que M. d'Albon vint à moi : Auguste , me dit-il , je savois bien que l'arrivée de ma femme troubleroit le repos dont nous jouissions ; rien n'est si sévere qu'une femme galante , qui n'a plus d'espoir de plaire. Elle vient de me faire un sermon sur le danger de vous voir si fa-

milièrement avec sa fille , que mille raisons , me dit-elle, empêchent que vous épousiez ; et elle exige que vous ne restiez pas ici. J'ai eu beau dire que vous aviez abjuré l'amour , elle ne veut pas le croire. Je suis désolé , car je t'aime mon cher Auguste , comme mon propre fils ; mais que veux-tu que je fasse ? — Avoir confiance en mon honneur , et demander conseil à madame Duval , qui peut mieux que personne , mon cher baron , vous assurer de la pureté de mes intentions , puisqu'elle vous certifiera que jamais je ne cherche à être seul un instant avec Euphrasie. Si j'avois des dessins coupables , je redouterois un témoin aussi respectable que cette digne institutrice. Mais si ces preuves ne vous suffisent pas , je suis prêt à partir dans l'instant , et à affronter tous les périls , plutôt que de troubler le repos de mon bienfaiteur. — Je ne pourrois me déterminer à me séparer de toi. D'ailleurs , il existe une raison à laquelle je n'aurois pas cru devoir être obligé de m'arrêter. J'ai

perdu les bienfaits de la cour , ma femme perd ses biens en Amérique , sa belle équipée a fait mettre sous le séquestre son hôtel , et les scellés sur ses meubles , on lui a volé ses diamans et son argent comptant ; ainsi il faut bien que je la fasse vivre. Si je n'avois pas le bonheur de pouvoir t'offrir ici une existence passable , je te devrois douze cents livres de rente , qu'il me seroit bien impossible de te payer ; puisqu'ayant perdu sur cette terre les droits honorifiques , il ne me reste au plus que deux mille livres de revenu qui suffisent avec l'ordre que met madame Duval ; mais qui ne seroient rien , si on en ôtoit plus de moitié. — Vous pensez bien , monsieur , que jamais je ne vous les demanderai , puisque vous m'avez donné plus de quatre fois la valeur de ce fonds. — Il n'en est pas moins vrai que je t'en dois les intérêts , et qu'ils te seroient absolument nécessaires , si tu existois ailleurs qu'ici. Je n'ai donc rien à te demander qu'à t'observer le

plus possible ; car sans cela elle nous fera des scènes qui me tourmenteront infiniment. — Disposez de moi, monsieur, je partirai, je resterai, je ferai tout ce que vous voudrez ; Je vous appartiens à toute sorte de titres ; je vous ai consacré ma vie. — Non je ne puis me résoudre à me séparer de toi, je te le répète ; et les observations de madame d'Albon fussent-elles vraies, ce que je ne crois point, ce que je ne veux point croire, je ne pourrois me résoudre à t'exposer aux dangers qui te menacent. Je lui marquai ma vive reconnoissance, et lui promis de ne point donner lieu aux soupçons de la baronne.

Je montai sur-le-champ dans l'appartement de madame Düval, où Euphrasie prenoit une leçon d'histoire. Je lui racontai tout ce que M. d'Albon venoit de me dire. Ah ! ciel s'écria, Euphrasie, est-il possible d'être trahie aussi indignement, et par ma mere ! — Quoi trahie, lui dis-je, vous l'aviez donc instruite ? — Hélas ! oui, mon ami : l'indigna-

tion que j'éprouve m'arrache mon secret. Elle m'avoit bien défendu de vous faire part que je lui avois fait cette confidence. — Elle nous perdra, ma chere Euphrasie, et c'est-là ce que je redoutois. Ah ! si vous aviez su.... Mais non, je dois respecter votre innocence ; je ne dois pas ancantir en vous la tendresse que vous devez à votre mere ; je crois cependant qu'il me sera possible de la contenir, et de la forcer, ou à se conduire différemment, ou à ne pas troubler plus long-tems par sa présence notre azile. — Ah ! ne la contraignez pas, mon ami, à s'exposer à la fureur de ses ennemis. Je t'aime Auguste, plus que ma vie ; mais si mon amour pouvoit être cause que ma mere.... Je te le dis, oui, j'y renoncerois. — Vous aimez donc mieux que ce soit moi qui périsse ? — Je ne l'aime pas mieux, tu n'en doutes pas, mais ma mere ; dans quelle alternative je me trouve ! Mon ami, il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de tout dire à mon pere, s'il consent

à notre mariage, ma mere s'y opposeroit en vain ; s'il ne le veut pas, je m'interdirai le bonheur de vous voir. Je resterai enfermée dans une chambre ; mais au moins je saurai que tout ce que j'aime est en sureté dans cette maison où nous sommes gardés par l'amour et la bienveillance de tout ce qui nous entoure. — Ah ! Euphrasie, impossible que ton pere consente à notre mariage. — Impossible ! et qu'elle raison peut-il y avoir ? — Ne me la demandez jamais, mon amie ; mais madame Duval la sait bien. — Alors quel est donc votre espoir, si mon pere ne doit jamais consentir à notre mariage ? et elle se mit à pleurer, ce qui me fit un chagrin extrême. Je lui demandai de se calmer, d'espérer que le tems, mes soins termineroient ces longs débats ; et je m'en rapportai à la sagesse et à l'amitié de madame Duval, pour la tranquilliser.

J'allai retrouver la baronne. Vous devez, madame, lui dis-je, vous applaudir du mal que vous m'avez

fait en trahissant la confiance de votre fille. — Vous convenez donc, monsieur, que sans respect pour les lois de la nature, vous brûlez pour ma fille d'une flame incestueuse. — Vous vous souvenez, madame, que je n'ai pas eu l'honneur d'être à vous ; ainsi je ne vois rien même dans la plus sévère morale qui m'empêche de prétendre à la main d'Euphrasie. — Mais son pere vous a surpris à mes genoux, et loin de détruire l'opinion qu'il a toujours eue, que nous étions le mieux du monde ensemble, je lui dirai. — Quoi ! madame, pour nuire à mon bonheur vous vous déshonorerez ; mais je vous préviens que si je suis las de souffrir, et que si vous ne me promettez pas d'être neutre dans cette affaire, je parlerai aussi. Je dirai que vous avez voulu renouer une intrigue dont sept ans d'absence, et mille autres moyens de distraction dont vous ne vous êtes sûrement pas passée, auroient dû vous ôter l'idée ; et alors nous verrons ce

que M. d'Albon pensera de votre conduite, s'il voudra vous laisser un azile que votre imprudence vous a rendu nécessaire. La baronne, rouge de colere, se mordoit les levres, et ne savoit quel parti prendre. Cruel, me dit-elle enfin, comment est-il possible que vous me traitiez avec cette indignité, moi qui vous aime avec tant d'ardeur. — Je ne crois pas à un sentiment qui déchire l'objet qui l'inspire. Aimez-moi moins, ou aimez-moi mieux. Pensez, madame, qu'il ne tient encore qu'à vous, que nous soyons tous heureux; mais si vous détruisez ma félicité, je ne ménage plus rien. Eh bien, dit-elle, promettez-moi de renoncer au projet d'épouser ma fille. — Je ne promets, madame, que ce que j'ai l'intention de tenir, et je puis vous assurer que tous mes vœux se bornent à l'obtenir de son pere. — Vous n'y parviendrez jamais tant que j'existerai. Elle étoit dans une telle fureur, que je crus

prudent de ne pas rester plus longtemps chez elle.

On ne se réunit que pour dîner ; et l'on pense bien que nous étions tous occupés des différentes passions qui nous tourmentoient. Depuis l'arrivée de la baronne, la gaieté, la douce confiance avoient fui du château d'Olnac. Par-tout où un méchant habite il empoisonne l'air que l'on respire avec lui. Cependant plusieurs semaines se passerent sans apporter aucun changement. Nous nous réfugiions auprès du baron, et ce n'étoit qu'avec lui et madame Duval, que nous pouvions goûter quelque plaisir. Vingt fois madame d'Albon avoit tenté d'écrire à Paris ; mais les gens du baron étoient incorruptibles, et elle ne put jamais parvenir à faire passer une lettre. La contrainte, l'ennui, la jalousie, le regret de sa fortune, aigriront son sang, et lui causerent une fièvre violente. Malgré tout ce que je pus dire au baron, du danger d'introduire dans sa maison un homme tel que

que Commemouche , il le fit avertir. La gêne extrême où il étoit ne lui permettoit pas de faire venir un médecin de Clermont; il n'y avoit que lui dans le canton, qui eût quelque connoissance de médecine. Il trouva la malade en danger. Euphrasie ne se ressouvenant plus des sujets de plainte qu'elle avoit de sa mere, la servoit avec un soin, une sensibilité qui pour toute autre que la baronne, eussent dû la ramener aux sentimens de la nature; mais plus elle découvroit dans sa charmante fille des vertus capables de la faire adorer, plus sa jalousie s'envenimoit. Elle démêla bientôt le parti qu'elle pouvoit tirer de l'intrigant Commemouche; et comme il est impossible d'empêcher une femme de s'entretenir seule avec son médecin, elle avoit avec lui des entretiens très-fréquens : suivant toutes les apparences il flattoit sa passion, ce qui lui rendit la santé. Cependant il ordonna un régime, pour se ménager le prétexte de venir assez souvent pendant sa convales-

cence. Elle paroissoit avoir été touchée des soins de sa fille, et la traitoit beaucoup mieux. Euphrasie, toujours bonne, et persuadée que l'on ne peut en imposer avec tant d'art, se plaisoit à la croire revenue de ses premières préventions.

Mais tout-à-coup la foudre éclata sur nos têtes. Elle avoit en effet écrit à Paris par Commemouche ; et comme j'étois un soir à faire de la musique avec Euphrasie, Valleroy entra tout effrayé. Monsieur, dit-il au baron, il y a à la grille vingt gendarmes qui demandent à entrer au nom de la loi, Sauvez-vous, sauvez-vous, me dit Euphrasie, je vous le demande au nom de ce que j'ai de plus cher au monde. Bon, dit madame d'Albon, ce n'est pas lui qu'on cherche, c'est moi. Le ton calme avec lequel elle prononça ces paroles, l'air ironique qu'elle avoit, m'éclairerent sur ce que j'avois à craindre ; et pressant Euphrasie et son père contre mon sein, je m'élançai par la fenêtre qui donnoit sur le parc, et

le traversant avec la rapidité de l'éclair, je me trouvai au pied des murs, tandis qu'on ouvrait les grilles à la gendarmerie qui étoit munie d'un mandat d'arrêt pour me conduire à Paris. M. d'Albon dit affirmativement que je n'étois point chez lui. On fit de grandes et inutiles recherches dans tout le château.

La baronne pouvoit à peine dissimuler le dépit qu'elle éprouvoit, que j'eusse échappé à son horrible trahison. Le baron et sa fille avoient les plus mortelles inquiétudes de savoir ce que j'étois devenu. Mon premier projet avoit été de fuir; mais en réfléchissant que je n'avois ni passe-port, ni armes, ni argent, que sûrement la gendarmerie seroit aux environs du château, je crus plus prudent d'y rentrer secrettement. La seule chose essentielle étoit que la baronne ne le sût pas; j'attendis donc que tout le monde fût retiré, et j'allai frapper à la fenêtre de la chambre où couchoit Champagne. Ce pauvre diable étoit désespéré que je ne

l'eusse pas emmené, et fut d'une joie extrême en me voyant. Va, lui dis-je, éveiller M. d'Albon, et prie-le de descendre. Il vint un instant après, et nous convînmes que je logerois dans la tour des archives, où Champagne m'apporteroit à manger et des livres; que personne que lui et M. d'Albon ne sauroit que j'étois rentré au château.

Tous nos arrangemens furent pris dès la nuit même, et pour éviter une prison, je me condamnai à une autre; mais dans celle-là j'étois près de l'objet de toutes mes affections, et je ne craignois pas d'être victime de mes ennemis. Le baron, d'après les observations que je lui fis, ne douta pas que le coup ne fût venu de Commemouche; et il avoit même autant que sa belle ame le lui permettoit, d'assez fortes suspicions sur sa femme. Que ce sexe est bizarre, me disoit-il, cette femme vous a aimé à la folie, et maintenant elle veut vous conduire à l'échafaud: et pourquoi? parce qu'elle s'imagine

que vous aimez sa fille. Hélas ! la pauvre petite va être bien affligée de vous savoir errant ; car je ne me le dissimule pas , elle vous aime. Pourquoi faut-il que vos liaisons avec sa mere ne vous permettent pas de l'épouser ? — Ah ! mon pere , lui dis-je , en m'é jettant à ses genoux , je vous jure que jamais je n'ai été lié avec elle ; et que ce malheureux rendez-vous étoit le premier. Je voudrois , mon ami , pouvoir croire ce que vous me dites ; mais la naissance de cet enfant à cinq mois , lorsqu'il n'y en avoit que deux que je vivois avec elle. — Je vous assure qu'il n'est pas de moi. — Vous devez me tenir ce langage , mon ami ; car il est impossible que la tendresse de ma fille n'ait pas réveillé la vôtre. Mais il n'en est pas moins certain que vous ne pouvez jamais être mon fils , et j'en suis aussi affligé que vous ; car Euphrasie vous aime. La seule chose qui me console , est qu'étant aussi pauvres que nous le sommes tous , il ne seroit guere prudent

(193)

de donner le jour à des enfans qui seroient réduits à la dernière misère ; ainsi celui qui conduit toutes choses à tout fait pour le mieux. Adieu, mon cher Auguste ; je viendrai tous les jours vous voir, et je vous enverrai par Champagne tout ce que je pourrai pour vous désennuyer.

La manière pleine de bonté dont mon digne ami m'avoit parlé, me faisoit bien imaginer que si je pouvois parvenir à avoir la preuve que cet enfant n'étoit pas de moi, il seroit aisé de le déterminer à me donner Euphrasie. Mais comment l'avoir ? cela me paroissoit impossible. J'étois tristement enfermé dans ma tour, où je ne me permettois pas même d'avoir de lumière ; heureusement nous étions aux plus longs jours de l'année.

Parmi les livres que Champagne m'avoit apportés, il y en avoit plusieurs de physique, je m'amusois à comparer ces expériences fondées sur des faits, avec les rêveries de mon pauvre grand-père ; et ce fut à

cette époque que j'enfantai un projet qui eut un si grand succès, mais dont il n'est pas encore tems de vous entretenir. Le baron venoit passer une partie des nuits avec moi. Il étoit très-affligé de l'état de sa fille. Depuis mon départ sa tristesse ne pouvoit se comprendre. Bien des fois son pere avoit voulu calmer ses inquiétudes; mais d'un autre côté il trembloit que quelqu'indiscrétion ne me trahît; et puis, il ne doutoit plus que nous nous aimions; et ses préjugés ne lui permettant pas de nous unir, il n'étoit pas fâché que nous fussions séparés. Cette fatale prudence pensa détruire pour jamais son bonheur et le mien. La tendre Euphrasie, sans cesse occupée des dangers qu'elle imaginoit que je courois, avoit entièrement perdu le sommeil. On sait combien à cet âge cet état est dangereux; elle fut attaquée d'un mal de gorge inflammatoire. Madame d'Albon dit qu'il falloit envoyer chercher Commemouche, et son pere et madame Duval ne s'en soucioient pas.

Depuis qu'ils le soupçonnoient d'avoir voulu me faire arrêter, ils l'avoient pris en haine. Cependant le mal faisoit des progrès rapides; et madame d'Albon, feignant les plus vives allarmes, dit qu'elle ne concevoit pas qu'ayant à portée de soi un homme d'un aussi rare mérite, on ne le fît pas appeler. M. d'Albon, vaincu par ses importunités, l'envoya chercher, il vint; et après avoir causé quelques instans avec sa mere, il entre dans l'appartement de la malade. Ce n'est rien, dit-il, quelques grains d'ipécacuanha la guériront en vingt-quatre heures. Mais, monsieur, dit madame Duval, il y a inflammation. — Ce n'est qu'un embarras qui cédera à l'effet de ce remede. Il l'administra lui-même, promit de revenir. Mais à peine est-il parti que les accidens les plus graves se déclarent: la fièvre fut des plus ardentes, la malade tomba dans le délire, la bouche étoit seche, les levres noires, les yeux éteints, tout annonçoit une fin prochaine. M.

d'Albon , désespéré , monte son meilleur cheval , ne s'en rapporte à personne pour aller chercher du secours , il tremble qu'il n'arrive trop tard , et ramene avec lui le meilleur médecin de Clermont. A peine a-t-il vu la malade , qu'il décide que trois heures plus tard il n'étoit plus tems. On lui raconte le traitement qu'on avoit fait. Ne me nommez pas , dit-il , celui qui a ordonné ce poison ; car il faut qu'il soit ou le plus grand âne ou le plus affreux scélérat qui existe ; et il ordonne sur-le-champ le camphre et les acides qui la rappellent à la vie. J'ignorois cependant le coup terrible dont j'étois menacé. M. d'Albon m'avoit fait dire par Champagne , qu'il étoit obligé de faire un voyage à Clermont , et qu'il seroit quelques jours sans me voir. Il sentoit qu'il lui eût été impossible de me dissimuler sa profonde douleur ; et que c'eût été inutilement qu'il m'eût fait partager ses allarmes ; puisqu'il n'y avoit point de moyens

pour que je pusse juger par moi-même de l'état de mon amie.

Quand le danger fut passé , il vint me voir comme de coutume , et ne me parla de rien ; je ne sus que longtemps après cet horrible complot auquel je ne puis croire qu'une mere ait pu consentir. Mais il est des êtres assez profondément pervers pour servir ceux dont ils esperent les faveurs ; même sans leur aveu. Et quoique je ne me permette pas de réflexions dans cette ouvrage , je crois cependant être obligé d'en faire sur ce fait atroce. La premiere : c'est qu'un jacobin est prêt à se vendre au parti qu'il croit devenir dominant ; et c'est ce qui fit qu'à cette époque , le Commemouche ménageoit la baronne , qu'il perdit peu de mois après. La seconde : est qu'il se commet des horreurs dont on accuse souvent les gens en place , sans qu'ils en ayent eu connoissance , et qui n'ont été inventées par leurs créatures que pour leur rendre service sans y être autorisés par eux. De même

le Commemouche ayant demêlé que la baronne étoit jalouse de sa fille , avoit trouvé un moyen de l'en débarrasser , sans que sûrement elle en fût complice. Mais ce qu'il y a de certain c'est qu'à compter de ce jour , il n'osa plus paroître à Olnac , au grand regret de la baronne , qui n'eut plus aucun moyen d'entretenir sa correspondance. La convalescence de mon amie étoit très-foible , le chagrin la minoit ; et M. d'Albon désespérant de la voir recouvrer la santé , tant qu'elle auroit d'aussi vives inquiétudes , demanda à madame Duval ce qu'elle pensoit de sa situation. Elle ne put lui dissimuler la cause de l'état de foiblesse où elle étoit. Et bien lui dit , M. d'Albon il faut lui prouver qu'il existe. — Et comment le pourrez-vous ? Très-facilement ; proposez lui de veiller un peu plus tard qu'à l'ordinaire , sous le prétexte d'essayer si cela ne lui donnera pas un sommeil plus tranquille. Quand la baronne fut retirée dans son appartement , son mari entra

dans celui de sa fille : je puis te donner , lui dit-il , des nouvelles de ton cousin. — Ah ! mon pere , cela est-il vrai , se porte-t-il bien ? — A merveille , si tu veux venir avec moi et madame Duval , tu verras quelqu'un qui te donnera des détails plus circonstanciés. Elle ne se le fit pas dire deux fois ; et suivant son pere avec tout l'empressement de l'amour , il lui fit traverser une cour , et arriva au pied de ma prison. Il avoit pensé qu'il n'étoit pas possible que cette entrevue se fit sans lumiere ; de sorte qu'il avoit pris une lanterne sourde.

Je n'étois pas prévenu de mon bonheur , et j'attendois le baron comme de coutume , lorsque je vis tout-à-coup à l'éclat de la lumiere , ma chere Euphrasie , qui en m'apercevant fit un cri et tomba évanouie. Madame Duval s'empressa de la rendre à la vie , et je puis dire au bonheur ; sa joie de me revoir ne peut être comparée qu'à la mienne. A cet instant nous oubliâmes
tous

tous nos projets de réserve ; et s'il eût pu entrer dans l'esprit de M. d'Albon de profiter de cette surprise pour juger de nos sentimens , ils eussent cessé d'être un mystere pour lui. Ah ! mes enfans , nous dit-il , en mêlant ses larmes aux nôtres , pourquoi faut-il qu'un obstacle insurmontable me prive de la douceur de vous unir ? Mais jouissez du bonheur de vous aimer , je compte assez sur la vertu de ma chere Euphrasie , et sur l'honneur de mon ami , pour être assuré que vous n'aurez jamais de reproches à vous faire ; et que présent comme absent , je serai toujours en tiers avec vous. Nous le lui promîmes , et comblés du bonheur d'être réunis , ma triste tour devint pour moi un séjour enchanté. M. d'Albon me promit d'amener sa fille deux fois par semaine : c'eût été trop nous exposer de venir tous les jours , son appartement n'étant pas loin de celui de sa mere ; d'ailleurs elle eût été fatiguée de veiller plus souvent. Nous étions si recon-

noissans de ses bontés, que nous ne pensâmes point à lui en demander davantage, et nous nous séparâmes mille fois plus épris que jamais.

On sera peut-être étonné de la condescendance de M. d'Albon, pour des amours qu'il ne vouloit point rendre légitimes ; mais il faut se rappeler que son genre d'esprit tient de celui de la chevalerie, qu'il concevoit très bien, ce que l'on ne croit plus, qu'*on peut aimer et rester sage* ; et voyant, par la perte de sa fortune, l'impossibilité de marier sa fille, il ne vouloit point la priver du bien d'aimer, dans l'âge où il est presque aussi nécessaire que de respirer.

Ma prison étoit devenue un louvre. Je m'y trouvois parfaitement heureux ; et passant les jours d'absence, à compter les heures où je la reverrois, ils avoient encore leur jouissance. Plusieurs de nos rendez-vous avoient parfaitement réussi ; et peut-être madame Duval et Euphrasie y mettoient-elles moins de soins. En-

fin le malheur , qui depuis ma naissance mē poursuivoit , veut que la baronne , entendant quelque bruit dans l'appartement de sa fille , se leve , et entr'ouvrant sa porte sans être entendue , la voie sortir avec sa gouvernante. Quand elles ont traversé le corridor , elle se met à sa fenêtre , et n'est pas peu surprise de les voir dans la cour avec M. d'Albon , prendre le chemin de celle de la tour des archives. Etonnée de cette promenade nocturne , elle imagine bien qu'elle n'est pas sans dessein ; et descendant aussi-tôt , elle les suit sans qu'ils s'en apperçoivent , monte avec eux les degrés qui conduisoient à ma retraite , et au moment où ils vont fermer la porte , elle la pousse et se trouve en même-tems qu'eux dans ma chambre. Qu'on se peigne notre effroi et sa colere. C'est donc ainsi , dit-elle à sa fille , que vous en agissez avec moi. Depuis longtems votre pere vous a appris à ne me compter pour rien ; mais qu'il ose vous unir à un homme

que je hais, qui est le meurtrier de mon frere, et je trouverai bien le moyen de l'en empêcher. — Qui vous parle, madame, de les marier? vous ne savez que trop que c'est impossible. Mais vous, de quel droit venez-vous épier mes actions? — Si vous ne comptez pas marier votre fille à un jeune homme, dites-moi, quel rôle jouez-vous ici? — Celui d'un pere tendre, qui croit à la vertu de sa fille, quoique vous eussiez pu m'apprendre à ne compter sur celle d'aucune femme. Jamais M. d'Albon ne s'étoit permis d'en dire autant devant sa fille, et la surprise extrême qu'il avoit éprouvée, l'avoit jetté dans un tel désordre, qu'il n'avoit pas la faculté de réfléchir à ce qu'il disoit. Ce langage ne me surprend pas, reprit la baronne, avec une extrême audace; qui ne connoît votre atroce jalousie qui m'eût perdue, si ma réputation trop bien établie, n'eût démenti votre conduite à mon égard? Mais enfin, ma fille dépend de moi autant que de vous; et

je lui défends , sous peine de ma malédiction , de jamais revoir Auguste. Plus les hommes violens , dont le caractere est en général facile , se sont portés au-delà des bornes , plus ils sont prêts à réparer leurs torts ; et les femmes ont sur cela une adresse naturelle , elles savent se faire dire des injures , pour avoir ensuite le droit d'obtenir telle réparation qu'elles désirent. Le baron sentit combien le propos qu'il avoit tenu devant sa fille , étoit déplacé ; et cherchant à en diminuer l'effet , il dit à la baronne : je suis très-éloigné , madame , de vouloir que votre fille ne reconnoisse pas ce qu'elle vous doit. Pardonnez un mot qui m'est échappé dans la colere , mais que je désavoue. Il est tout simple que votre fille cesse de voir un homme que vous croyez avoir des raisons de haïr : mais cet homme est mon fils adoptif ; ainsi rien ne peut m'empêcher de lui donner tous les témoignages de la plus tendre amitié ; et malheur à qui appren-

droit à qui que ce soit l'azile que ma tendresse lui accorde. Retournez dans votre appartement, ma fille, avec votre mère, moi je reste avec Auguste. Euphrasie, désespérée de perdre des heures si rares et si vivement attendues, me lança le regard le plus douloureux. Je pris sa main, la baisai, et nous nous séparâmes sans pouvoir proférer un seul mot.

Dès que nous fûmes seuls : tu vois, mon cher Auguste, me dit M. d'Albon, que quand même je pourrais croire ce que tu me dis, et avoir le projet de t'unir à ma fille, madame d'Albon s'y opposerait. Il y a à présumer que les femmes, même celles qui s'écartent de la vertu, conservent encore plus de délicatesse que les hommes; et madame d'Albon est effrayée de ce que vous trouverez tout simple; car je sais bien que ce qu'elle dit pour la mort de son frère, ne seroit pas un obstacle assez fort pour qu'elle s'opposât à votre mariage. — Combien vous vous abusez sur les motifs qui donnent à

madame d'Albon tant d'éloignement pour mon union avec sa fille ; mais il est donc vrai que je ne reverrai plus Euphrasie. — Il faut espérer , mon ami , que les circonstances douloureuses où nous sommes , ne dureront pas toujours , que madame d'Albon recouvrera une partie de sa fortune : alors je l'engagerai à prendre une maison séparée de la mienne , nous reprendrons nos manières accoutumées ; mais dans ce moment il ne faut pas l'irriter , cela seroit trop dangereux , elle seroit capable de se porter aux plus grandes extrémités. Cependant sois sans inquiétudes , si par hazard on venoit dans cette tour , je vais te montrer une retraite impénétrable à toutes recherches. Il me fit monter sur la plate-forme , et tournant une grande pierre qui étoit tenue par un pivot en fer , il me fit voir un trou assez grand pour qu'un homme pût s'y tenir couché , et en-dedans on refermoit la pierre , dans laquelle on avoit pratiqué des ouvertures pour

respirer. On ignore à quelle intention cette retraite a été faite ; mais on n'en communique le secret à personne. Au moindre bruit que tu entendras au bas de la tour , tu auras le moyen de t'y retirer.

Ce conseil me fut bien utile ; car la baronne ayant pu faire savoir à Commemouche , et celui-ci à son beau-pere Trichet , que j'étois dans la tour , on vint la visiter avec la plus grande attention , et l'on ne m'y trouva point , au grand étonnement de la baronne , qui eut la cruauté de dire à sa fille , puisqu'il n'est pas dans la tour , il peut-être certain de ne pas échapper à la gendarmerie. Mais Euphrasie , à qui son pere rendoit un compte exact de tout ce que je faisais , étoit sans inquiétude.

Les scenes cruelles du dix Aoust et du deux Septembre , avoient changé la face de la France. Les Jacobins triomphoient ; et Trichet président du club de Clermont , décida dans sa sagesse , qu'il falloit arrêter les nobles ; et M. d'Albon et sa fa-

mille furent en tête de la liste. Com-
memouche se transporta à Olnac ,
et signifia le mandat d'arrêt. La
baronne jeta les hauts cris , M. d'Al-
bon se résigna avec sa philosophie
accoutumée , Euphrasie jura qu'elle
ne se sépareroit pas de son pere ,
madame Duval de son élève ; et
comme plus on prenoit , mieux va-
loit pour ceux qui aimoient tant à
prendre , on les emmena tous , même
Valleroy et Champagne , pour avoir
dit des injures à la garde nationale ,
et donné quelques petits coups de
poing fraternels à ceux qui arrêtoient
leurs maîtres. Champagne n'osa pas
venir à la tour dans la crainte de
donner l'éveil , et n'eut que le tems de
dire au concierge qu'il ne manquât pas
d'y monter. Mais il y avoit une vieille
tradition , qui vouloit que cette tour
fût habitée par l'ame du trisaïeul
de M. d'Albon qui l'avoit fait bâtir ;
et le peu de bruit que j'y avois fait
depuis que je l'habitois , avoit accré-
dité cette fable. Le bon homme ne
put donc jamais se résoudre à y mon-

ter , et le second jour s'écouloit sans que je visse rien venir.

Pressé autant par la faim que par mon inquiétude , je hazardai de descendre , et d'aller droit à la maison du concierge qui fut très-étonné de me voir ; mais je fis treve à ses longs raisonnemens , pour lui demander à manger et surtout à boire , ce qu'il fit avec très-grand plaisir. Il m'apprit le départ de toute ma famille pour Clermont ; j'en fus douloureusement affligé , et je sentis qu'il falloit absolument que je misse à exécution le projet que j'avois formé dans la tour. Mais pour cela il falloit que je trouvasse des amis pour me procurer ce dont j'avois besoin. Je demandai au concierge s'il ne pourroit pas me donner un vieux passe-port. J'en ai un , medit-il , de mon fils , dont il n'a plus que faire , puisque par la permission de dieu il est mort à l'armée. Je trouvais que l'âge et le signalement me convenoient. Il me proposa des habits de ce pauvre garçon ; et quand sa femme me vit , elle se mit à pleu-

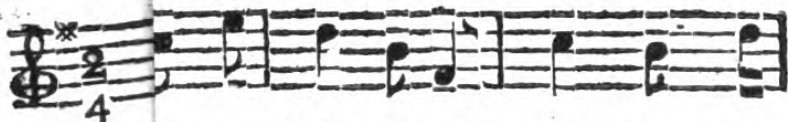
rer , en disant on croiroit que c'est mon pauvre Mathurin. Ce n'est pas tout , monsieur Auguste , dans cette tour vous n'aviez pas d'argent , et tout au château est sous les scellés , j'en ai à votre service. Je l'acceptai avec la plus grande reconnoissance , en lui promettant comme le frere de Cunégonde , de le lui rendre à la premiere occasion. Il me donna aussi l'extrait de baptême de Mathurin ; et je partis , non sans bien regretter Euphrasie. J'avois laissé une lettre pour M. d'Albon , que le concierge me promit de lui remettre ; et me pénétrant du rôle que j'allois jouer , j'espérai que les habits de Mathurin Lullier auroient aumoins la vertu du manteau d'Élie , et me donneroient un air de souveraineté , où les plus fins patriotes seroient trompés.

Fin du tome Troisieme.

69705450

ROYSTERIEUSES.

N 1.



Ce me plais à chanter mon bon-



heur, re, Pour en jou - ir elle



a f

Ce cœur chans j'ai reçu de mon père,
Chérin esprit et mon cœur :
Et cet il rend la vertu chère :
De la base est son plus grand bonheur,

Vois les vœux que je t'adresse,
Le dai j'ai reçu tous les biens.
Quand ère, atteignant la vieillesse,
Quel c'tés soient ajoutés aux siens !

Ces do
L'hom
Qui vo
Et pou

F I N.

